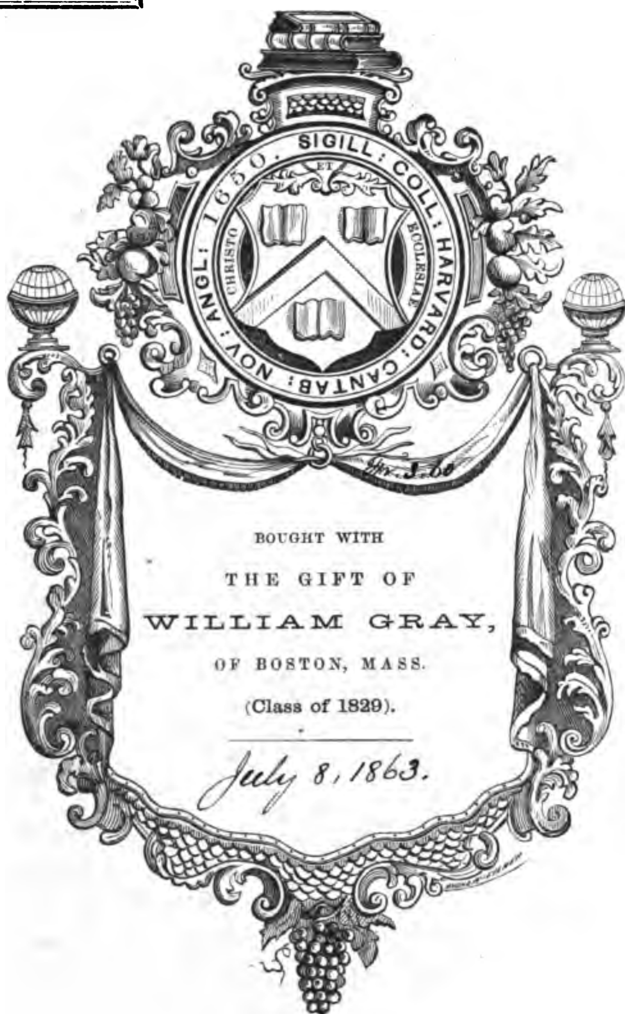
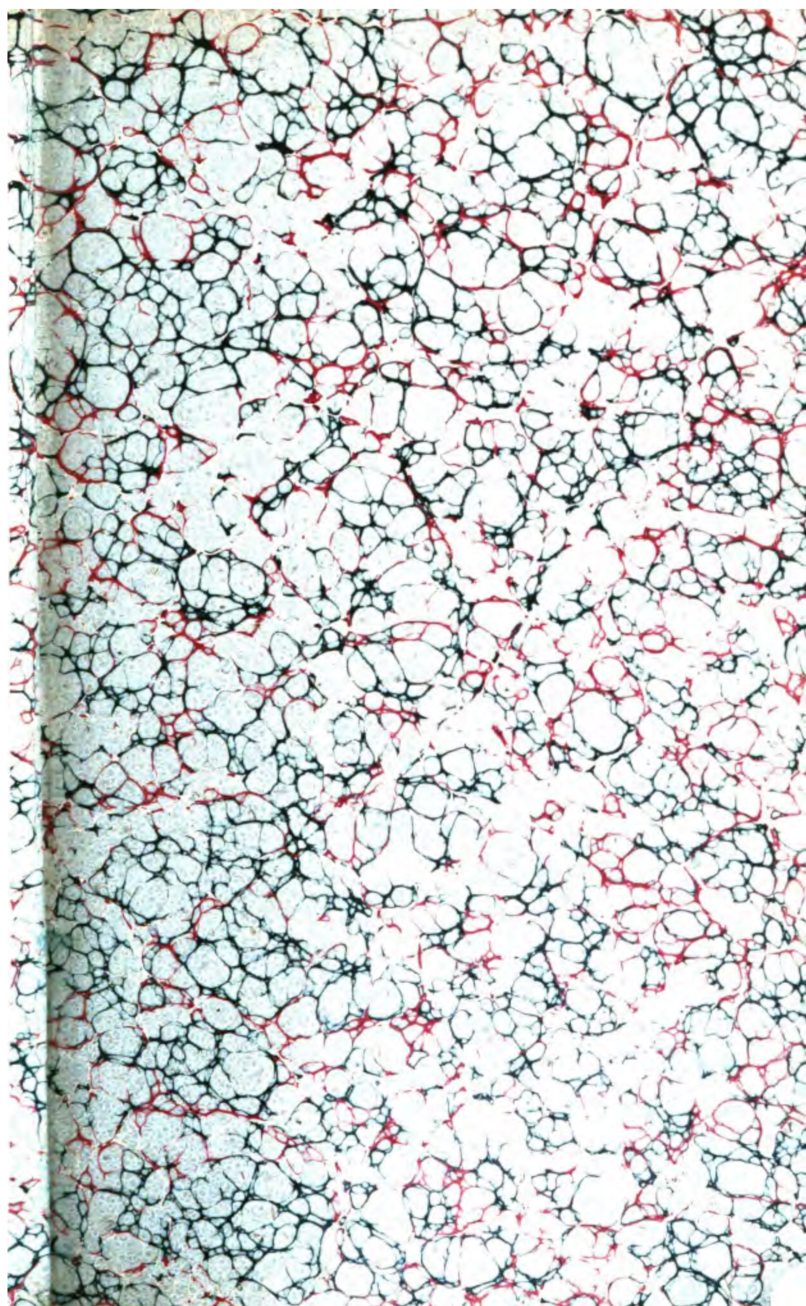

SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



L'ESPAGNE

A

CINQUANTE ANS D'INTERVALLE

Strasbourg, imprimerie de Ve Berger-Levrault.

L'ESPAGNE

A

CINQUANTE ANS D'INTERVALLE

1809-1859

PAR

A. L. A. FÉE

ANCIEN PHARMACIEN PRINCIPAL DES ARMÉES
PREMIER PROFESSEUR DES HOPITAUX MILITAIRES D'INSTRUCTION
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG
MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Au Lecteur,

Le projet que j'avais formé de revoir l'Espagne et de la revoir aux lieux mêmes que j'avais parcourus avec l'armée française de 1809 à 1813, fut longtemps contrarié, mais jamais complétement abandonné. Il fallait pourtant me décider; je vois se fermer l'horizon de ma vie, et ma santé, parfaite encore, peut, d'un jour à l'autre, ne plus me permettre qu'une existence sédentaire. Toute hésitation devait cesser : le voyage fut résolu.

Comparer l'Espagne de 1809 à celle de 1859, me semblait curieux et je me promettais un douloureux plaisir à réveiller les souvenirs de ma jeunesse écoulée, surtout ceux auxquels se rattache la mémoire de mes compagnons, morts pour la plupart. C'était donc entreprendre, tout à la fois, une étude et un pélerinage; vivre dans le présent en évoquant le passé, et faire luire, sur l'hiver de ma vie, quelques-uns des rayons qui en ont éclairé le printemps.

A l'époque de mon premier séjour en Espagne, j'étais jeune et inexpérimenté. J'avais les qualités physiques qui font résister victorieusement à la fatigue; les qualités morales qui permettent d'en profiter, et même d'en faire profiter les autres, si elles existaient, ne pouvaient être qu'en germe. Il me manquait ce que l'âge seul peut donner: le calme de l'esprit et la sûreté du jugement.

Mais de même que le naturaliste transporté sur une terre lointaine, y recueille sans ordre, pour les classer à son retour, les productions intéressantes qui se sont présentées à lui, ainsi je m'étais enrichi de souvenirs, accumulés au hasard, sans me préoccuper de savoir quel parti je pourrais en tirer plus tard.

Le temps fit son œuvre; il éclaira ce que je n'avais vu que dans l'ombre; peu à peu mes idées se fixèrent; elles prirent un corps, et j'eus sur l'Espagne une opinion bien à moi.

Pourtant il me restait quelques incertitudes sur certains points. Cette Espagne que je m'étais créée, avait-elle bien la physionomie que je lui prêtais? Ce que je rêvais pour elle était-il fondé en raison et pourrait-elle en effet remonter un jour au rang qu'elle occupait autrefois parmi les nations européennes? Ne fallait-il pas, pour con-

clure, l'étudier dans son présent, après l'avoir vue dans son passé?

J'avais en outre, dans un écrit récent[1], accueilli avec quelque bienveillance par le public, formulé diverses appréciations sur les événements qui s'étaient déroulés sous mes yeux pendant mon séjour dans la péninsule; sans doute j'avais été sincère, mais avais-je vu juste? C'était là ce que je voulais savoir; un voyage seul m'en donnait les moyens. Il fut décidé et je donne ici le résultat d'une exploration rapide dont l'exposé tiendrait plus de place si j'avais voulu dire autre chose que ce que j'ai vu.

A. F.

---

1. Souvenirs de la guerre d'Espagne, dite de l'indépendance (1809-1813). Paris, chez Michel Lévy frères.

I

VOYAGE.

L'ESPAGNE

A 50 ANS D'INTERVALLE.

1809-1859.

I. DE PARIS A SAINT-SÉBASTIEN PAR BAYONNE.

Le trajet de Paris à Bayonne, que j'avais fait en huit jours de voyage, vers la fin de 1809, ne m'a coûté, cinquante ans plus tard, que dix-huit heures de parcours en chemin de fer. J'aurais dû m'arrêter à Bordeaux où m'attendait un accueil bienveillant, puis aller de là embrasser à Saint-Séver mon vieil ami Léon Dufour; je remis mes visites au retour, et remettre c'est compromettre.

Cette partie de mon voyage serait sans intérêt si, de Bordeaux à Bayonne, je n'eusse fait la connaissance de M. Juan Antonio Saenz, de Madrid. Apprenant mon projet de visiter l'Espagne, il se montra d'une obligeance extrême, et je ne le quittai à Bayonne qu'après avoir reçu de lui des lettres de recommandation, conçues en termes si pressants, qu'elles me valurent par-

tout une réception pleine de bienveillance et de cordialité. J'aurai plus tard l'occasion de parler des personnes qui m'ont reçu pendant ma rapide excursion. J'ai obtenu d'elles des renseignements précieux, et je leur dois de connaître l'Espagne de 1859 mieux que je n'avais pu, après un séjour bien plus long, connaître celle de 1809.

Je suis parti pour Saint-Sébastien le 4 septembre à trois heures du soir, me dirigeant sur Madrid. Bayonne avait un aspect gai et animé. C'était l'heure de la promenade; le temps était superbe et la musique militaire se faisait entendre dans la direction des allées marines. Depuis mon premier passage la ville s'est fort embellie; ses ponts de bois ont fait place à de beaux ponts de pierre, et de nouveaux édifices étalent leurs façades sur une grande place, ouverte au confluent de la Nive et de l'Adour. En 1809 je m'étais mis en route par un fort mauvais temps; tout était encombré d'équipages et de soldats. Arrivé sur les glacis, lieu de rendez-vous, je m'étais tristement acheminé vers Saint-Jean-de-Luz, sans pouvoir jouir de la vue des montagnes, voilées alors par une brume épaisse. Maintenant je quitte la ville au grand trot de quatre chevaux vigoureux; des troupeaux de moutons paissent l'herbe des glacis, et une foule de familles se répandent dans la campagne. Jusqu'à Biarritz, que je laisse à droite, d'innombrables voitures couvrent la route; à peu de distance le panorama des Pyrénées ferme l'horizon, et sur les pentes se montrent aux regards de nombreuses maisons de

plaisance, entourées d'arbres. Rien qu'à les voir, je rêvais pour leurs heureux possesseurs, une vie douce et paisible. Les quatre Couronnes et la montagne de la Reine dominent ce riche paysage; il était enchanteur. J'avais, pour compléter l'agrément de la traversée, un aimable compagnon de route, instruit et lettré. Il m'apprit qu'il exerçait la médecine à Bayonne, et qu'il allait revoir sa famille à Béhobie. En passant à Saint-Jean-de-Luz, il me montra deux maisons de style bizarre: l'une ayant servi de demeure au roi Louis XIV, et l'autre à l'infante Marie-Thérèse.

La Bidassoa est aujourd'hui traversée par un grand pont de pierre, au milieu duquel s'élève un poteau, portant sur deux de ses faces les armes de France et celles d'Espagne. Au bout du pont, la voiture prit à droite et longea quelque temps la rivière. La fameuse Ile des Faisans, qui n'est autre chose qu'une longue bande de terre, assez étroite, était prosaïquement couverte de maïs. Je m'aperçus que j'étais en Espagne, au costume des habitants; la population endimanchée avait bon air. Les femmes me parurent jolies, avec des traits assez délicats et des figures pâles; elles portent la mantille; leurs cheveux, tressés en une seule natte, m'ont paru très-beaux. Le jeu de l'éventail, dans lequel excellent les Espagnoles, aurait suffi pour me montrer que j'avais franchi la frontière. Un chemin agréable conduit à Irun, située sur une hauteur. La petite ville se présente bien et son église fait de loin un assez bel effet. Tout récemment un incendie venait de détruire une vingtaine

de maisons. La visite des douaniers et le visa du passe-port ne donnèrent lieu qu'à très-peu de formalités; une demi-heure suffit pour les remplir, et nous remontons en voiture. La route jusqu'à Saint-Sébastien circule dans des défilés montagneux, puis après les avoir franchis, elle longe ou traverse des lagunes, visitées par la mer. Nous arrivons à la nuit. J'avais voyagé avec un habitant d'Irun, le plus jureur des hommes; original, si riche en jurons, tantôt obscènes et tantôt blasphématoires, que j'aurais pu, sans aller plus loin, faire le recueil complet des jurons espagnols; or chacun sait qu'ils l'emportent en nombre et en qualité sur ceux de tous les autres pays.

Il ne me fut pas facile de me loger; cependant j'y parvins, et pris, dès cet instant, une assez bonne opinion des *posadas* espagnoles.

---

2. SAINT-SÉBASTIEN.

Lorsque je me trouvais à Bayonne, au mois de juillet 1813, après la désastreuse affaire de Vitoria, le canon se faisait entendre dans la direction de Saint-Sébastien, assiégé par l'armée anglo-portugaise. Le 31 août la garnison française, après une belle défense, devant des forces considérables, fut obligée de se retirer au fort Lamothe; une courtine, en sautant sous le feu de l'ennemi, ayant largement ouvert la place et ruiné les fortifications.

Les Anglo-Portugais allaient occuper la ville assiégée, et les habitants, heureux de leur délivrance, se préparaient à faire une brillante réception aux troupes victorieuses. Les balcons se garnissent de tentures, les femmes mettent leurs habits de fête, et la municipalité, le corrégidor en tête, se porte à la rencontre des alliés; elle en est reçue à coups de fusil, et cette fusillade meurtrière, qui continue plus active, lorsque les soldats ont pénétré dans les rues, frappe un nombre considérable d'habitants, sans distinction de sexe ni d'âge. Les scènes les plus atroces s'ensuivent. Le pillage, le viol, l'assassinat, rien ne fut épargné à la malheureuse cité. Des enfants encore à la mamelle, des malades, des vieillards, des prêtres furent égorgés et des filles déshonorées jusque sur le cadavre de leurs mères.

Les chefs, engagés sans doute par des promesses faites aux soldats, ne cherchèrent point à s'opposer à ces honteux et sanglants excès qu'ils firent durer plusieurs jours. Après s'être ainsi attaqués aux personnes, ces indignes alliés, plus cruels que les plus implacables ennemis, mirent le feu à la ville, et, pour activer l'incendie, se servirent d'un mélange de poudre et de résines. Sur plus de 600 maisons, 36 seulement furent épargnées, encore ne durent-elles leur salut qu'à la circonstance d'être occupées par des officiers de l'armée alliée; il en fut heureusement de même des deux églises paroissiales, où se trouvaient le quartier général et les hôpitaux. Marchandises, magasins, archives, actes notariés, objets d'art, monuments publics, tout fut détruit, et plus de quinze cents familles, décimées, se trouvèrent sans asile, sans vêtements et sans pain. Les pertes matérielles furent évaluées à plus de deux cents millions de réaux. La population, presque nue, chercha un refuge dans les villages environnants, les pères sans leurs fils, les enfants sans leurs mères, les femmes sans leurs maris, et tel fut alors le dénuement et la misère qu'il en mourut plus d'un tiers.

Dans cette situation déplorable, dès le 6 septembre, les hommes les plus considérables et les plus estimés parmi ces malheureux se réunirent à Zubieta, distante de 4 à 5 kilomètres de Saint-Sébastien, pour aviser aux mesures à prendre. Beaucoup parlaient de s'expatrier et de fuir cette terre maudite, baignée de sang innocent; on résolut d'agir autrement et de chercher à relever la ville

de ses ruines. La députation de la province siégeait à Tolosa; elle fut consultée, applaudit à cette détermination et promit des secours. Un certain nombre d'habitants rentra dans la cité encore en flammes, espérant par sa présence mettre un terme au pillage, qui continuait même au milieu des maisons incendiées. Comme le produit de ces vols, souvent périlleux, était sans importance, le pillage cessa. Des baraques servirent d'abri temporaire, et l'on parvint, en fouillant les décombres, à sauver quelques meubles à demi-brûlés. Quand le terrain eut été déblayé et le plan de la ville adopté, quelques constructions furent ébauchées, et cependant à peine avait-on pu réunir une minime somme de trois à quatre mille réaux. Les secours en argent se firent attendre; pourtant quelques fonds permirent à la commission de réédification de commencer activement son œuvre. On put relever les maisons, mais tant d'innocentes victimes, tombées sous le fer des assassins ou mortes de misère, qui pouvait les rappeler à la vie? Personne sans doute. Aussi un long deuil plana-t-il sur la cité désolée.

Les malheurs de Saint-Sébastien accusent hautement la barbarie les Anglais, seuls auteurs de cet effroyable désastre. Ils auraient dû plus tard, à titre d'expiation, envoyer des secours d'argent à la commission, afin d'aider à reconstruire la ville qu'ils avaient incendiée. L'occasion leur en avait été offerte. La municipalité s'était adressée à Wellington; mais il répondit par un refus et par une calomnie. Dans une première lettre

il écrivit que le bien général exigeait que la place se rendît, et que ce fut en agissant dans ce but que le feu prit à la ville et causa les malheurs dont parle le manifeste. Ici Wellington donne à entendre que l'incendie fut déterminé par le feu des assiégeants ; mais dans une autre lettre il en accuse les assiégés. — «Il fallait, dit-il, que la place fût attaquée et prise pour rejeter les Français hors du territoire espagnol, et ce fut pour moi une grande cause de douleur de voir que l'ennemi avait cru avantageux de la détruire.» — C'est couronner de grands crimes par un honteux et impudent mensonge.

On trouve dans les Victoires et conquêtes de Panckouke (t. XXIII, p. 278) la traduction du manifeste présenté à la nation espagnole par la junte constitutionnelle, le chapitre ecclésiastique et les habitants de Saint-Sébastien sur la conduite que tinrent dans cette ville les troupes anglo-portugaises, le 31 août 1813 et jours suivants. Tout exacte que soit cette traduction, elle laisse de nombreuses lacunes, par l'impossibilité où s'est trouvé le traducteur de reproduire les faits les plus odieux, principalement ceux qui blessent la pudeur. En outre, il n'y est pas dit que les soldats incendiaires dansèrent à la lueur des flammes ; que, pour prendre part au pillage, des militaires vinrent sans armes du camp d'Astigarraga, distant de plusieurs kilomètres de la ville ; que les équipages des vaisseaux anglais enlevèrent tout ce qu'ils purent du butin ; que les objets volés étaient étalés et mis publiquement en vente au

quartier général de l'armée, et, enfin, que plus de vingt jours après l'occupation de la ville par les assiégeants, les soldats fouillaient encore dans les décombres; cette circonstance, attestée par la population entière, rend évidente la connivence des officiers, ainsi que la tolérance criminelle du général Graham, si courtois, du reste, envers la garnison française prisonnière.

Les individus qui commettent un crime isolé, sont tôt ou tard atteints par la loi. Les peuples qui commettent les crimes en grand, les armées qui pillent, qui violent, qui renversent et brûlent les cités, ont un bill d'impunité. L'histoire est là, direz-vous; elle flétrit les mauvaises actions, et la tache qu'elle imprime au front des nations est indélébile. C'est beaucoup, sans doute, mais quelles souffrances ce jugement sévère a-t-il adoucies? quelles misères a-t-il soulagées? A-t-il ressuscité les morts et rendu l'honneur aux femmes déshonorées, si tant est pourtant que les violences brutales déshonorent? Hélas! non. Combien je me sens heureux, moi, vieux témoin des actes de l'armée française, durant la guerre de l'indépendance, de n'avoir rien de pareil au sac de Saint-Sébastien à imputer à nos soldats. Jamais, en Espagne, comme ennemis, nous n'avons rien fait d'aussi exorbitant que les Anglais comme alliés. Les villes, à l'exception des places fortes, enlevées d'assaut, après avoir été vainement sommées de se rendre, ont constamment trouvé grâce à nos yeux. En 1823, Saint-Sébastien fut assiégé par les Français, qui venaient replacer sur le trône un roi par-

jure, indigne de s'y asseoir; nous pouvions bombarder la ville, et elle n'eût pas tenu huit jours. On se contenta d'un blocus, il dura six mois, et l'artillerie dirigea si bien ses coups que les boulets allèrent tous se perdre au milieu des décombres, tristes restes du désastre de 1813.

Aujourd'hui Saint-Sébastien a un aspect de bien-être et d'aisance qui plait. Ses rues sont suffisamment larges et bien pavées; la grande place est spacieuse, entourée de belles maisons à balcons; ses deux églises, quoique de très-bonne architecture, n'ont rien de précisément remarquable. Ses malheurs, et surtout sa résignation, lui ont valu le titre de *muy noble y muy leal ciudad* (de très-noble et très-loyale cité). Elle s'en enorgueillit. La population semble active et laborieuse. Le costume des femmes m'a plu; elles ont comme à Irun les cheveux tressés en une seule natte qui descend le long du dos, portent un casaquin à manches serrées, aiment à se parer de bijoux de corail, et marchent nu-pieds. Les dames ont conservé l'usage de la mantille, et elles abusent, comme dans les autres parties de l'Espagne, de la crinoline. Les hommes du peuple sont chaussés d'espardilles et les prêtres coiffés à la Basile.

Le lendemain de mon arrivée, dans l'après-midi, je suis allé sur les glacis de la place, où manœuvrait le 35e régiment de ligne. Je me suis intéressé à ses évolutions, faites avec une grande précision et beaucoup d'ensemble. Les soldats, bien vêtus et bien équipés, sont armés de fusils à percussion avec l'ancienne baïon-

nette. Il y a des premiers soldats, des sous-officiers à galons; la giberne, attachée par deux courroies noires, en cuir verni, est tournée vers le dos. Je n'ai point vu de sapeurs barbus; les tambours ont des caisses de moitié moins hautes que les nôtres, et, pendant les marches, ils accompagnent constamment la musique; une oreille française s'accommode mal de cette harmonie bruyante.

Je n'étais pas le seul spectateur de ces exercices militaires; bonnes et enfants, fort bien accoutrés, couronnaient les glacis. Quand le régiment prit son repos et que les fusils furent mis en faisceaux, les soldats se groupèrent, et de toutes parts je vis s'élever de petits nuages de fumée blanchâtre, produits par les *cigaritos de papel* en pleine combustion. Les musiciens se mirent en cercle et jouèrent des valses, des polkas et des mazurkas. Aussitôt chaque bonne prit son poupon, le dressa sur la paume de l'une de ses deux mains, tandis que de l'autre elle le faisait sauter en cadence. Rien n'était plus gracieux que ce grand nombre d'enfants dont la tête et le corsage s'élevaient au-dessus de la foule, les bras tendus et la figure toute épanouie de joie. Ces petites poupées, bien vêtues de rose, de bleu, de vert et de blanc, à robes légères, bouffant au vent, produisaient un effet singulier et charmant. Les enfants, trop grands pour être portés par les bonnes, se mirent à valser et à polker sur le gazon; quelques petites filles montrèrent même des intentions de boléro. La tenue de toute cette population révélait l'aisance,

et je ne crois pas que beaucoup de nos petites villes pussent présenter un spectacle aussi animé et aussi agréable à l'œil.

Saint-Sébastien, adossé au mont Orgull, qui s'avance dans la mer comme un cap, ne tient au continent que par une langue de terre basse et étroite. La ville occupe tout le terrain qui s'étend du rivage jusqu'à la petite rivière d'Urumea, que l'on passe sur un beau pont de pierre. Le port est fort petit et fermé par deux môles. On travaille à l'agrandir. Une rampe, facile à parcourir, conduit au château (*La mota*). La montagne est couverte d'arbres. J'ai joui, en faisant ce trajet, d'une admirable vue sur la mer, et, couché sur des bruyères en fleurs, j'ai passé de longues heures à la contempler.

Près de la citadelle se trouvent les tombeaux en marbre de plusieurs officiers du génie, tués, en 1813, pendant le siége, entre autres celui du colonel Flechter, dont le nom est très-honorablement inscrit dans les Victoires et conquêtes. Beaucoup d'autres tombeaux d'officiers supérieurs, Anglais et Espagnols, tués à la bataille d'Hernani, pendant la guerre de la succession, en combattant contre les Carlistes, ont été élevés dans le même lieu. Pendant que j'herborisais dans les rochers, j'ai trouvé un squelette humain, presque entier, engagé au milieu d'une fissure de laquelle il eût été impossible de le tirer. Était-ce la dépouille mortelle de quelque pauvre soldat, tué pendant le siége, qui aurait roulé au milieu des rochers, oublié de ses compagnons

d'armes? Cette supposition était de toutes la plus probable. J'ai reçu de cette trouvaille une impression pénible et j'ai cherché à l'effacer en admirant un nuage de forme bizarre; semblable à quelque arbre gigantesque, il appuyait son tronc à l'horizon, vers l'ouest, et ses rameaux plumeux atteignaient jusqu'au zénith. Le riche panorama que j'avais devant les yeux, réunissait ce qui pouvait concourir le plus à lui donner un aspect grandiose : les montagnes et la mer; aussi ne pouvais-je en détacher les regards.

La ville doit son aspect singulier non-seulement au mont Orgull contre lequel elle s'appuie, mais encore à la petite île de Santa-Clara avec sa grosse tour et ses pentes verdoyantes. Je suis descendu lentement en ville, après avoir récolté quelques jolies plantes, les mêmes espèces que celles recueillies par moi, deux jours auparavant, sur les rochers de Biarritz. J'ai revu chemin faisant les voitures biscayennes à roues pleines, bruyantes à déchirer l'oreille. La plage était couverte de baigneurs, allant chercher la vague en grand déshabillé.

---

3. DE SAINT-SÉBASTIEN A VITORIA.

Je prends, le 6 septembre, la diligence de Vitoria : j'y suis fort mal ; mais voulant consacrer un chapitre aux moyens de transport usités en Espagne, je ne dirai rien ici, ni ailleurs, de ce que m'ont fait souffrir les véhicules dont je me suis servi ; forcé, du reste, puisque je m'arrêtais dans chaque ville du parcours, de prendre la première place venue, et presque invariablement l'impériale, où je ne pouvais ni allonger les jambes, ni même lever la tête.

De Saint-Sébastien à Hernani la route court à travers une petite vallée, resserrée entre des montagnes peu élevées, mais gracieuses d'aspect et bien boisées ; le pays est joli sans être imposant, c'est le Jura ou si l'on veut les Vosges. L'industrie du fer y est prospère, si j'en juge par un assez grand nombre d'usines en pleine activité. Tout était couvert de maïs, promettant une seconde récolte. Bientôt nous arrivons à Hernani sur l'Urumea, que l'on passe sur un pont plus solide qu'élégant. Il n'est pas nécessaire de descendre de voiture pour prendre une idée de l'étendue et de l'importance de la petite cité : on peut la voir tout entière, rien qu'à traverser sa principale rue. Nous y prenons un voyageur qui vint s'asseoir à mes côtés. A peine était-il en place qu'il me désigna une maison, et il m'assura

qu'elle avait été celle du capitaine Juan de Urbieta, qui fit prisonnier le roi François Ier à la bataille de Pavie. — Je suis heureux, me dit-il avec un air de feinte bonhomie, de pouvoir vous la montrer, car, si je ne me trompe, vous êtes Français et elle doit vous intéresser. — Je le remerciai par un geste de tête, puis je lui demandai s'il savait pourquoi le roi de France avait été fait prisonnier? Il allait s'évertuer à me donner des raisons historiques, je ne lui laissai pas le temps de les développer : — C'est, lui dis-je, qu'il était sur le champ de bataille[1]. — Il trouva ma raison sans réplique, si bien qu'il ne m'adressa plus la parole.

C'est le père Isasti, dans son Histoire du Guipuscoa, qui affirme ce fait, appuyé sur le texte d'une attestation de François Ier, de laquelle il résulterait que ce fut ce Juan de Urbieta d'Hernani qui l'aurait tenu prisonnier. Tous les historiens s'accordent à dire que le roi remit son épée au chevalier de Lannoy, vice-roi de Naples; mais ils ajoutent qu'il fut conduit, le lendemain de la bataille, au château de Pizzighetone, sous la garde d'un capitaine espagnol dont on était sûr. C'était là sans doute ce Juan de Urbieta qui obtint du prince une attestation, destinée à montrer qu'il avait rempli ses devoirs difficiles avec convenance et dignité.

En quittant Hernani, nous eûmes à droite l'Oria, ri-

---

1. On sait que Charles-Quint n'était pas sur le champ de bataille de Pavie.

vière-torrent qui coule dans une vallée très-étroite ; la route a été péniblement tracée aux dépens de gros rochers, qu'il a fallu briser par toutes sortes de moyens violents. Bientôt se montra Tolosa ; la diligence y fit une halte pendant laquelle les Espagnols, fidèles aux habitudes de leur pays, se donnèrent le plaisir de prendre la tasse de chocolat (*la jixara de chocolate*). Pour moi, quoique je connusse d'ancienne date la ville, je m'empressai de la parcourir; elle est, si je puis m'exprimer ainsi, très-compacte. Ses rues sont étroites, longues, assez bien bâties, avec des maisons à deux ou trois étages. Les croisées à balcons étaient toutes garnies de stores extérieurs (*cortinas*), longues bandes de tissus, grosse percale, toile, coutil, sparterie même, attachées au haut de la croisée pour descendre au-dessous du balcon et le recouvrir. Ces cortines flottent au gré du vent, et comme toutes les croisées en sont munies, il en résulte un coup d'œil très-extraordinaire, dont on peut jouir au reste dans toutes les villes espagnoles.

J'ai vu sur le marché de magnifiques figures de vieilles femmes, très-dignes de servir de modèles aux successeurs des Zurbarran et des Ribera. Les églises n'offrent rien de particulier sous le rapport de l'architecture; elles ont une étendue considérable, nullement en rapport avec la population de la ville. Je traversai une grande place, celle qui sert au jeu de balle (*juego de pelota*). Après les combats de taureaux et les combats de coqs, — ceux-ci moins généralement répandus, — c'est

le jeu que les Espagnols aiment le plus; ils s'y montrent fort adroits et très-passionnés. Les femmes, ainsi que j'ai pu le voir dans d'autres villes, s'y essayent non sans succès. Ce divertissement est une excellente gymnastique, malheureusement il donne lieu à des paris ruineux.

Alegria, Villafranca et Villaréal ne m'offrent rien de remarquable; toutefois elles sont situées au milieu d'un pays charmant et bien arrosé. J'ai longtemps en perspective les travaux du chemin de fer de Bayonne à Madrid, attendu avec tant d'impatience, et destiné à exercer sur l'Espàgne une influence qu'il est permis de croire heureuse. Ansuola, qui se montra peu après, m'intéressa davantage. Là, en effet, dès mon entrée en Espagne, vers la fin de 1809, j'avais, avec plusieurs officiers, couru de très-grands dangers, auxquels nous échappâmes d'une manière tout à fait inespérée. Je cherchai vainement à me reconnaître, sans pouvoir y parvenir. Si un demi-siècle avait changé ma personne, Ansuola n'avait pas échappé à l'action du temps et sa physionomie sans doute n'était plus la même.

Nous eûmes un relai à Vergara, petite ville, entourée de montagnes; la Deva arrose son territoire, nous la retrouvons à Mondragon, autre petite ville ceinte de murailles, avec quelques maisons dans la construction desquelles entre le jaspe, assez commun dans le voisinage. Là commençait une route fort redoutée pendant la guerre de l'indépendance. Nos convois y étaient fréquemment attaqués par les guérillas, surtout en appro-

chant de Salinas, lieu tristement célèbre par le massacre de plusieurs grands convois de malades, surpris par Mina, auquel il était facile, dans ces défilés étroits et sinueux, de nous combattre avec impunité. La bravoure n'était pas nécessaire aux assaillants, il suffisait de bien choisir le lieu d'embuscade et de fermer son cœur à la pitié. Ce fut là que le général Lejeune, aussi vaillant soldat que peintre habile, se trouva au pouvoir d'une bande de huit cents guérilleros. Son escorte est égorgée; il va tomber sous les balles des fusils dirigés contre sa poitrine, les fusils ratent ou bien ne l'atteignent pas. Les Espagnols croient que le ciel veut qu'il soit épargné et il a la vie sauve. J'ai vu en 1819, un tableau du général reproduisant cette scène. Il attirait tous les regards, et les plus indifférents ne pouvaient le voir sans frémir, surtout en songeant que le peintre était lui-même le personnage principal de ce drame sanglant, reproduit avec une vérité déchirante.

En sortant de Mondragon nous allons déposer des voyageurs aux eaux de San-Agueda de Guesalibar; elles sont hydro-sulfureuses. L'établissement, bien tenu et bien situé, jouit d'une grande réputation. Salinas est un fort petit village; nous y prenons un renfort de six bœufs et nous commençons à escalader la montagne. Nous la gravissons fort lentement; mais je ne songeais pas à m'en plaindre, tant j'étais récréé par la vue des magnifiques perspectives qui s'étendent sur les derniers contre-forts de la chaîne pyrénaïque. Parvenu sur le point culminant, je vois une petite colonne indiquant

les limites du Guipuscoa et de l'Alava. On descend, et, peu à peu les montagnes s'abaissent, les arbres deviennent rares, et le pays n'a plus rien de pittoresque. A l'horizon, cependant, s'étendent de nouvelles sierras, mais elles sont lointaines, et laissent libre un vaste cirque sur la surface duquel se montrent plusieurs villages sans importance. C'est là cette plaine de Vitoria, pour nous si tristement célèbre. J'avais la ville en face; un peu au-dessus, et à gauche, la route de Salvatierra et les montagnes de la Navarre; tout près de moi, à droite, les deux Gamarra et la Zadorra, petite rivière qui les traverse. Je m'étais parfaitement reconnu et savais quelle direction je devais prendre le lendemain, pour visiter le champ de bataille.

Je me logeai Fonda Payares; on me donna une petite chambre avec un balcon sur une rue nouvelle qui s'allonge dans la campagne, précisément vers l'endroit occupé, en 1813, par notre artillerie de campagne et les équipages de l'armée. Une vaste manufacture de papiers peints couvre aujourd'hui la plus grande partie de ce terrain, envahi par l'industrie.

Quoique très-fatigué, je me lançai à travers la ville quelque peu au hasard. Cette promenade nocturne m'intéressa beaucoup, et je revis ma vieille Espagne dans les quartiers retirés. J'ai retrouvé sans peine la grande place. Le matin c'est un marché; le soir un lieu de réunion pour le beau monde. Il y a plusieurs cafés et des confiseurs dont l'industrie paraît prospère. La aussi se trouvent les principaux libraires; la mairie (*cabildo*)

occupe une des façades. Les arcades, au nombre de dix-neuf, sont largement ouvertes; chaque face a cent pas de long. La place est carrée; on compte vingt et une croisées sur chaque côté; quatre rues y aboutissent; il y a peu d'ornements; mais une architecture simple, appliquée aux édifices à larges dimensions, plaît à l'œil par un certain grandiose et une noblesse qui ont leur prix. On voudrait au centre une fontaine. Nous n'avons pas en France[1] ce genre de constructions, remarquables par leur régularité, pouvant servir de promenade par tous les temps. A Paris, le Palais-Royal et, à Venise, la place Saint-Marc, peuvent en donner une idée, quoique sur une échelle très-supérieure.

En circulant avec la foule, j'avisai, assises en rond sur les dalles de la place, une dizaine de petites filles, rieuses et bruyantes; elles jouaient à un jeu bien connu en France sous le nom de *petit bonhomme vit encore.* Une bougie, dont on a soufflé la flamme, passe de main en main, et celui qui la reçoit au moment où elle cesse de brûler, paie un gage qu'il faut ensuite racheter. Après avoir joui de leur folle gaîté, je leur demandai si elles voulaient bien m'admettre à jouer avec elles; elles y consentirent et me voilà, malgré mon âge, le compagnon de jeux de la bande enfantine. Je fis de sorte que le petit bonhomme mourut entre mes doigts

---

1. On en trouve quelques-unes dans le midi de la France, moins belles pourtant et moins spacieuses.

et les enfants de vouloir un gage, *una prenda! una prenda!* criaient-elles. Je les quittai un instant poursuivi par leurs reproches; elles pensaient que je les fuyais pour ne pas acquitter ma dette : c'était une erreur. J'entrai chez un confiseur et je revins avec un grand sac de bonbons (*dulces*). Je le donnai pour gage et Dieu sait la joie! Ce fut là ce qui termina ma journée. Je me couchai, et j'aurais mieux dormi si le sereno n'avait voulu, toute la nuit, en passant sous mes fenêtres, m'apprendre à quelle heure je dormais.

Le lendemain je me lançai dans la campagne pour visiter le champ de bataille.

---

4. VITORIA.

I.

J'ai dans mes goûts quelques rapports avec cet Écossais surnommé *The Old Mortality,* dont parle Walter Scott. Je ne cherche pas comme ce voyageur à déchiffrer les inscriptions placées sur les tombeaux : nos soldats, frappés sur tant de champs de bataille, n'en ont point. Les moissons croissent sur la terre qui fut abreuvée de leur sang, et si le laboureur, en conduisant sa charrue, heurte des débris humains, il s'étonne de les trouver, oublieux des grandes luttes et des nobles dévouements. Je sais que je ne puis rien voir, en parcourant les champs de bataille, sinon le sol ; et, cependant, j'aime à évoquer le souvenir de ces combattants obscurs qui ont donné leur vie pour soutenir l'honneur du drapeau. Sur une terre lointaine, le drapeau n'est-ce pas la patrie.

La plaine que j'avais vue couverte de moissons lors de la bataille, était nue ; le sol, brûlé par le soleil et devenu poudreux, avait pris un aspect grisâtre d'une tristesse amère ; mais si l'on portait les regards à l'horizon, de quelque côté qu'on se tournât, une enceinte de montagnes encadrait la plaine et laissait deviner des vallons auxquels l'imagination pouvait prêter tous les genres de beauté, en les parant d'une verdure absente.

Le ciel avait d'ailleurs cette merveilleuse teinte azurée des régions méridionales, et il semblait se refléter sur tous les objets environnants pour en faire ressortir jusqu'aux moindres détails. Sans doute on aurait voulu plus d'arbres et plus d'oiseaux; cependant les bords de la Zadorra étaient ombragés par des peupliers noirs, et des bandes de petits oiseaux s'attaquaient aux chardons défleuris, en poussant des cris joyeux. Du reste, nul bourdonnement d'insectes, nul bruit qui rappelât l'étable ou la bergerie. Au sud, la terre était déchirée dans une très-grande étendue par les travaux du chemin de fer, et bien des morts ont dû être tirés de leur repos sanglant.

Je marchai droit sur Gamarra Mayor; ce petit village a un beau pont sur la Zadorra; il fut défendu le 21 juin 1813 par les troupes du général Reille, avec la plus rare intrépidité. La Zadorra est une petite rivière dont les bords sont quelque peu escarpés, mais elle est guéable partout et ne saurait arrêter une armée durant un quart d'heure. Je la suivis jusqu'à Abechucho, lieu près duquel j'avais bivaqué le 20 avec ma division. Dans la direction de Bilbao, et sur les versants du mont Arrato, l'armée ennemie avait élevé un camp, formé de tentes nombreuses, destinées à faire croire à la présence d'un corps considérable de troupes; nous en étions vivement préoccupés; c'était une feinte.

Pendant que je regardais dans cette direction, je vis près de moi, assis sur le revers d'un fossé, trois paysans espagnols qui dînaient. Je m'approchai, c'était un vieil-

lard et ses deux fils, mordant avec appétit dans un morceau de pain, sans autre assaisonnement que des piments crus dont ils paraissaient faire leurs délices. Je fis causer le vieillard; je le croyais pour le moins mon contemporain; mais nous autres gens de la ville jugeons mal, sur la figure, de l'âge des gens de la campagne; à peine était-il sexagénaire; et ce qui pourra paraître incroyable, les deux jeunes gens ignoraient même qu'on se fût battu sur ces champs qu'ils cultivaient dès leur plus tendre jeunesse; ainsi cette grande bataille de Vitoria qui décida du sort de la Péninsule et repoussa au delà des Pyrénées les vainqueurs de l'Europe, quarante-six ans avaient suffi pour la faire oublier sur les lieux mêmes où elle avait été livrée.

L'époque actuelle est si féconde en grands événements et ils se succèdent si vite que le présent ne nous permet guère de songer au passé. L'intérêt que nous portons aux choses change à chaque instant d'objet, et ce qui vient de naître fait aussitôt oublier ce qui vient de mourir. Nous sommes tout entiers à l'œuvre du jour. Si le jeune homme comptait ses années par les événements qui se passent sous ses yeux, il se croirait centenaire longtemps même avant d'avoir atteint l'âge mûr.

Je poursuivis lentement ma route en suivant la rivière et j'atteignis le petit hameau de Subijana. Je m'assis à l'entrée du pont et donnai un souvenir à notre brave capitaine Marteau, commandant l'artillerie de ma division de dragons, tué sur ses pièces. Sans doute quelques-

uns de ses plus vieux camarades se le rappellent encore; mais il est bien douteux qu'aucun d'eux ait pu, comme je venais de le faire, prononcer son nom sur le lieu même où il est tombé.

De Subijana j'allai en vue de Alava de Arganzon et reconnus, ou crus reconnaître, la partie de la plaine où ma division avait chargé. C'est là qu'avait eu lieu le plus rude choc des deux armées. J'y fis une longue pause, les yeux fixés sur la plaine, m'étonnant presque de la trouver si paisible après l'avoir vue si tumultueuse. La page d'histoire que je lisais en cet instant, n'est plus qu'un épisode presque oublié de nos grandes guerres, à moins que quelque acteur obscur de ce drame sanglant, n'aille comme moi, donner un souvenir aux morts et leur payer un tribut de regrets.

Ce fut là que se termina ma longue promenade. Le terrain qui s'abaisse doucement de ce point élevé jusqu'à Vitoria, me rendit le retour facile, et je rentrai dans la ville, moins fatigué que je n'aurais dû l'être.

II.

M. J. F. Ibarguren, auquel j'étais recommandé, et qui avait reçu ma visite, voulut bien me consacrer la dernière journée que je passai à Vitoria. La ville était en fête et célébrait la nativité de la Vierge. J'avais vu, dès le matin, porter à la cathédrale une statue dorée de la mère du Christ; elle était précédée de plusieurs musiciens bruyants, en habit noir, jouant d'une main

de la flûte à trois trous, tandis que de l'autre ils frappaient en cadence sur un tambourin. Quelques fidèles, armés de cierges, entouraient la sainte image, portée à dos d'hommes; une foule plus bruyante que recueillie suivait le cortége. J'ai vu peu de processions aussi grotesques. M. Ibarguren m'apprend que dans les grandes solennités, des hommes costumés à l'antique, veste et pantalon richement galonnés, portant une ceinture de couleur, figurent dans les processions, faisant avec de grands sabres des gestes de pourfendeurs de géants; arrivés à la porte des églises, ils croisent leurs armes, et font, comme on dit, la voûte d'acier, sous laquelle passe le saint sacrement.

J'avais logé, en 1809, chez un médecin dont je ne me rappelais plus le nom; seulement je n'avais pas oublié que sa fille s'appelait Casilda. Que le père fût mort, cela devait être, à moins qu'il n'eût été centenaire; mais la fille, qui était de mon âge, pouvait encore être vivante, et ma satisfaction eût été grande, si j'avais pu la revoir[1]. Les renseignements que je pris, aidé de M. Ibarguren, me firent connaître que mon ancien hôte se nommait Don Manuel Urbina; sa fille était morte depuis quelques années seulement. J'allai voir calle chiquita, la maison que la famille avait habitée, et je la reconnus.

Vers midi il y eut messe militaire. Depuis la suppression des ordres religieux, les régiments qui tiennent

1. Voyez Souvenirs de la guerre d'Espagne, page 10.

garnison à Vitoria occupent le couvent des dominicains. Après la parade je fus conduit à l'hospice civil, établissement vaste et bien tenu. Les malades y respirent un air pur et jouissent d'une vue étendue sur la campagne; tout ce que je vis me dònna une excellente opinion de l'administration. Le chocolat joue un très-grand rôle dans le régime des malades. On me montra une machine à couper le pain de soupe, et j'en admirai le mécanisme simple et ingénieux.

Vers le soir, toute la ville se trouva réunie à la Florida, très-digne de son nom, tant ses parterres sont bien fleuris. Il faudrait chercher dans nos plus grandes villes pour trouver une rivale à cette promenade. Elle est plantée de grands arbres, formant des allées om bragées, allant aboutir à un rond-point pour les danses publiques. Là se tiennent fièrement debout plusieurs statues colossales de rois goths; ils semblent regarder d'un œil courroucé les ébats de la foule, qui, du reste, n'y prend pas garde. Au centre de ce large espace était installée une musique militaire qui jouait, prestissimo, plusieurs danses à mouvements précipités. Tout était en branle, non pas par douzaines, mais par centaines de danseurs; ne pas sauter était une exception : filles et jeunes gens par couples, jeunes gens ou jeunes filles entre elles; bonnes avec leurs poupons, danseurs sautant isolément, petits enfants encore mal assurés sur leurs jambes, hommes et femmes déjà sur le retour; tous s'en donnaient à cœur joie. Nos danses en France, comparées à ces folles sauteries, sont danses de mol-

jusques. La musique militaire se tut, et je croyais à quelques instants de répit, quand au même instant la flûte à bec et les petits tambourins, ceux qui, le matin avaient accompagné la Vierge, se firent entendre. La foule, sautant toujours, se rapprocha des musiciens et trépigna, sans s'interrompre, des valses et des mazurkàs, avec une ardeur pétulante et presque insensée. La musique militaire reprit, puis les petites flûtes, et toujours ainsi jusqu'à dix heures du soir, sans que je visse de la part des danseurs, aucun témoignage de fatigue. De même que ce géant dont parle la fable, ils retrouvaient une vigueur nouvelle en touchant le sol.

M. Ibarguren me reconduisit à mon hôtel; mais, comme il m'arrive souvent, je voulais jouir d'un peu de solitude; je repris lentement la direction de la Florida et je m'y trouvai seul par une belle nuit. La lune s'était levée derrière les montagnes de Salvatierra; elle éclairait la respectable face des rois goths du rond-point, et leurs traits, singulièrement adoucis par sa pâle lumière, me les firent apparaître comme de bons et paternels monarques à la figure pacifique.

---

5. DE VITORIA A BURGOS.

Vitoria, que je quittai le 9 au point du jour, est en pleine voie de prospérité et d'accroissement. Elle s'étend par de belles et larges rues vers le nord-ouest; les nouvelles rues sont bien construites et ne dépareraient pas nos plus grandes villes. Elles doivent à leurs croisées, toutes à balcon vitré, une physionomie un peu étrange, à laquelle on s'accoutume pourtant bientôt. Pénétrez dans la ville vieille et vous avez l'Espagne; promenez-vous dans la ville neuve et vous êtes en France ou en Allemagne. On dit que la population s'est doublée depuis vingt ans.

La voiture, en se dirigeant vers Burgos, me fit traverser cette nouvelle Vitoria et longer la Florida. Je revis la Zadorra, près d'Arriaga. Plus on avance et plus aussi le pays se dénude; les montagnes sont arides et ne nourrissent que de pauvres arbrisseaux, çà et là groupés en buissons rabougris; les cours d'eau, — mais combien ils sont rares! — se devinent sans peine à la végétation de leurs bords, plus vigoureuse et plus fraîche. Nous allions grand train, à sept ou même à neuf bêtes, mules ou chevaux, constamment excités par le fouet, le bâton, les pierres et les cris frénétiques du mayoral et de ses aides, le delantero et le zagal; ce dernier toujours en mouvement, quittant son siége pour la

grande route, et la grande route pour son siége, sans cesser un instant de vociférer et d'avoir recours aux voies de fait; tandis que le delantero ou postillon, agissait de la voix, des genoux et du fouet sur sa monture et sur celles qui en étaient voisines. C'était une course furibonde; on aurait pu croire que nous étions poursuivis et qu'il y allait de la vie.

La voiture s'arrête à Miranda de Ebro sur la rive gauche du fleuve, dans une auberge de triste apparence. Je profite de cette halte et traverse le pont pour visiter la ville, que j'avais vue déjà deux fois, en 1809 et en 1813. Rien n'est plus triste que Miranda avec ses rues étroites, ses maisons élevées et sa population chétive. Quand on quitte la grande rue, on ne trouve guère que des ruelles obstruées d'immondices. Elle a une petite église avec des cloches extérieures que rien n'abrite. C'est l'Espagne dans sa vieille misère avec ses guenilles. J'ai causé durant quelques minutes avec le licencié Ervilli, pharmacien de la ville. Son officine, largement ouverte sur la rue, ressemble à l'antre de Trophonius; c'est là qu'il rend ses oracles. Il a un abonnement avec les habitants de Miranda et ceux des villages voisins, auxquels il fournit les médicaments; c'est ainsi qu'il peut vivre, reclus comme un religieux dans sa cellule. Je suis descendu sur les bords de l'Èbre en franchissant des tas d'ordures. Le pont est surtout remarquable par sa solidité; ses piles, semblables à des tours élevées, lui promettent une très-longue durée. Le lit du fleuve était presque à sec, et du milieu des pierrailles s'échap-

pait un mince filet d'eau que j'aurais pu franchir en deux ou trois enjambées. Sur les deux rives, des blanchisseuses échangeaient les couplets d'une longue complainte, en manière de récitatif, sur ce ton lent et monotone qui caractérise les airs populaires espagnols. C'était une églogue moderne; acteurs, rivière, paysage, airs et paroles étaient dignes les uns des autres. Toute grossière que fut cette parodie des anciennes pastorales, elle me remit en mémoire le passage de Virgile, où il fait dire à Mélibée :

Alternis igitur contendere versibus ambo,
Cœpere; alternos Musæ meminisse volebant.

Nous ne connaissons guère en France ces cours d'eau appauvris, aux rives nues et poudreuses, encadrées de plantes épineuses, auxquelles les premières chaleurs de l'été donnent la mort et qui s'encroûtent d'une poussière pareille à de la cendre. Tel se présentait à moi ce fleuve célèbre sous l'aspect modeste d'un torrent desséché. Au-dessus de la ville, sur une hauteur, à droite du chemin royal, se dresse un château, dont le rôle dans nos guerres fut toujours passif. La garnison consiste uniquement en un garde du génie, qui assiste le gouverneur; peut-être a-t-on fait peindre un suisse avec sa hallebarde sur la porte d'entrée du fort, comme autrefois au château de Notre-Dame de la Garde. Pendant que j'avais ainsi nez en l'air, je vis sur le pont la diligence qui s'était remise en route, et, pour la rattraper, il me fallut courir après.

Bientôt nous entrons dans une enceinte formée de

hautes montagnes, irrégulièrement découpées, sans deviner comment et par où nous en pourrons sortir. D'énormes blocs de rochers, tombés des hauteurs, en apparence mal assis sur leurs bases, couvrent les pentes et menacent le voyageur d'une chute inévitable et prochaine. A gauche de la route l'eau appauvrie d'un torrent se fraie un passage difficile à travers les débris dont son lit est encombré. C'est un lieu pittoresque, mais âpre et sauvage; peut-être mes souvenirs ajoutaient-ils à ce qu'il a de sinistre. En avançant, la chaîne s'ouvre et le voyageur s'engage dans un défilé si étroit que deux cents hommes seraient capables d'y arrêter une armée. Ces thermopyles n'ont été illustrées par aucun combat glorieux. Les guérillas seules ont pu, à la faveur de ce terrain rocailleux, surprendre et égorger impunément quelques soldats français, harassés de fatigue.

Cette gorge (*garganta de Pancorvo*) n'a que sept à huit mètres de largeur, sur un demi-kilomètre de longueur. Presque au-dessus du village les cimes de deux montagnes se rapprochent en se recourbant. De loin on croirait voir les deux mandibules d'un gigantesque oiseau de proie. Un fort, construit sur l'un des deux sommets, défend le passage. En 1813, nous l'occupions. Lors de la retraite on voulut renforcer la garnison et y laisser des officiers de santé pour le service de la place. On parlait de nous faire tirer au sort, qui se serait chargé de la désignation, mais l'un de nous s'offrit et fut agréé.

Pancorbo a gagné quelques nouvelles maisons qui n'en ont guère changé la physionomie. Il régnait sur son territoire, de même que sur celui de tous les villages que nous traversions, une grande activité. Sur les aires qui avaient servi au battage des grains, était étalée la paille des gerbes; des mules, stimulées par le fouet, l'écrasaient et la divisaient sous leurs pieds; elle était ensuite vannée et mise en tas, puis remisée, pour servir à la nourriture des bestiaux, qui ne connaissent pas l'usage du foin. A distance, cette paille, d'un beau jaune d'or, luisait au soleil et faisait plaisir à voir.

En avançant, le pays devient moins nu; il y a des vignobles et des bois clair-semés. Les montagnes que nous cotoyons sont mieux vêtues. En vue de Bribiesca je reconnais une gorge de la Sierra de Oca, de laquelle débouchèrent les guérilleros qui nous firent plus de peur que de mal[1]. Nous relayons en dehors de la ville et passons la rivière de Oca sur un beau pont. Les environs sont assez riants. D'affreux mendiants à haillons et à ulcères se battent pour s'arracher les maigres aumônes des voyageurs. La ville est carrée avec quatre portes. On assure que Santa-Fé de Granada, fondée par les rois (*los reyes*) Ferdinand et Isabelle, lors du fameux siége, a été bâtie sur le plan de Bribiesca. En la quittant, le terrain s'élève doucement jusqu'à ce qu'on arrive, après avoir passé Monasterio, sur un grand pla-

1. Voyez Souvenirs de la guerre d'Espagne, dite de l'Indépendance, page 19.

teau, point de partage des eaux qui se rendent dans l'Océan par le Duero et dans la Méditerranée par l'Èbre. A gauche on a une belle vue sur le mont de Oca, qui domine toute la chaîne. De loin, quoique à une grande distance, se montre Burgos, reconnaissable à son fort et surtout à sa cathédrale. Nous y arrivons à six heures et demie du soir.

---

6. BURGOS.

I.

Cette capitale de la vieille Castille, vénérable d'antiquité, ne s'est guère rajeunie. Vue à distance avec les clochers et les clochetons de ses églises, elle s'annonce comme une grande et belle ville, mais elle ne tient pas ses promesses. En entrant par la route de France, on suit d'abord une longue rue avec quelques constructions nouvelles d'assez bonne apparence, puis se montrent les quais de l'Arlanzon, plantés d'arbres, avec l'Espolon, promenade intérieure très-fréquentée. La porte Santa-Maria en occupe l'extrémité; elle a en face l'un des ponts en pierre qui font communiquer la ville avec le faubourg de Béga. Cette porte, ou plutôt cet arc de triomphe, consacré à la mémoire des fondateurs de la monarchie castillane, est un monument très-curieux, certainement l'un des plus remarquables de Burgos. D'assez bonnes statues y ont été placées : Fernand Gonzalès, par qui commença la grandeur de la Castille; Louis Calvo, chef de la maison d'où sortit le Cid, le Cid campeador lui-même, fièrement campé sous son armure, et Nuño Rasura, grand justicier de Castille. Dominant la statue de ces hommes de race antique, Charles-Quint y occupe une niche, et fait anachronisme.

Dès mon arrivée, j'ai voulu m'assurer si les Espagnols avaient conservé le tombeau du Cid et de Chimène, placé au centre de la promenade pendant notre occupation. Il n'y était plus. Le général Thiébault, qui commandait à Burgos, savait que ce monument, élevé dans l'Église de San-Pedro de Cardeña, monastère de bénédictins, distant d'environ sept kilomètres de la ville, était, par son isolement, exposé à des mutilations dont on ne pouvait prévoir ni le terme ni l'étendue. Il crut bien faire en le plaçant sur l'Espolon, et il y réunit les précieux restes des deux époux. Sans doute ce général avait agi sous l'influence d'un sentiment honorable, mais on ne peut se dispenser de reconnaître que le lieu avait été fort mal choisi. Le seul asile convenable était la cathédrale. Aussi à peine avions-nous passé les Pyrénées, que le tombeau du Cid et de Chimène était réintégré à San-Pedro de Cardeña, monastère fondé par le Cid, et par lui choisi pour qu'on y recueillît ses restes mortels et ceux de sa femme.

Burgos est la patrie de ce héros, plus grand chez les poëtes que chez les historiens: c'était dans la rue Saint-Martin que se trouvait le manoir paternel du Cid; il tomba en ruines vers l'an 1600, et il n'en reste plus qu'un pan de muraille avec des armoiries, au-dessus desquelles a été placée une inscription commémorative.

Le coffre, célèbre dans le Romancero pour avoir été donné par le Cid, scellé et plein de sable, en nantissement d'un emprunt de 2000 ducats, contracté envers un juif, est suspendu dans la chapelle du connétable,

tout vermoulu, mais défendu d'une destruction complète par des cercles de fer; il est bien douteux que le fait, consacré par sa présence, soit réel?

Le nom de Burgos, autrefois la capitale des États des rois de Castille, revient souvent dans le Romancero:

En Burgos, nacio el valor
Gloria y amparo de España.

A Burgos naquit le valeureux,
Gloire et soutien de l'Espagne.

Lorsque le Cid accuse ses gendres de félonie, le roi crée trois espèces de cours plénières pour les juger, l'une à Burgos, l'autre à Léon, la troisième à Tolède. C'est à Burgos, dans l'église de Santa-Agueda, que le Cid, avant de prêter serment de fidélité à Alfonse, avait exigé que ce prince jurât qu'il était innocent de la mort du frère auquel il succédait. Alfonse, irrité, l'envoya en exil, et le Cid, content d'avoir fait son devoir, quitta fièrement la cour avec tous ses gentilshommes. C'est à Burgos que Chimène, enceinte, écrivit au Cid une lettre touchante pour se plaindre de l'isolement dans lequel il la laissait, passant, loin d'elle, sa vie à guerroyer. C'est aussi dans cette ville qu'eut lieu le fameux duel avec le comte de Gormas; là que Chimène supplia le roi de venger la mort de son père; là enfin, que l'amour, l'emportant sur le désir de la vengeance, elle voulut épouser Rodrigue, dont elle pressentait les grandes destinées.

La vie du Cid est tout entière dans le Romancero

il serait curieux de l'en tirer. Voici ce que ce singulier recueil nous apprend de la jeunesse du héros.

La famille du Cid, Rodrigue Diaz de Bivar, avait pour chef un vieux guerrier goth, auquel les chroniques donnent le nom de Lain Calvo, et le père de Rodrigue, Diégo Lainez, se montrait fier d'une pareille origine. Ce don Diègue — comme nous l'appelons en français — après avoir rendu de grands services à l'État, allait finir glorieusement sa longue carrière, lorsqu'il fut frappé au visage par le comte de Lozano, nommé tour à tour dans le Romancero Gomez ou Gormas, dernière forme adoptée par Corneille et que nous conserverons.

Don Diègue, accablé de douleur et de honte, était hors d'état de se venger. Retiré dans son palais, il appelait un vengeur et il le voulait de son sang. Soudain il fait venir ses fils, et, prenant tour à tour leur main délicate dans sa main osseuse, il la serre avec force. La douleur qu'ils éprouvent leur arrache des larmes et ils demandent grâce; mais quand vint le tour de Rodrigue, l'aîné de tous, il s'écria furieux: «Lâchez-moi père, lâchez-moi, car, de par le Christ, si je n'étais votre fils, au lieu de me plaindre en paroles, cette main que vous maltraitez, à défaut de dague ou de poignard, vous arracherait les entrailles.»

Cet emportement plut au vieux don Diègue; il y vit la preuve d'un noble cœur. Il embrasse Rodrigue et lui révèle l'affront sanglant qui déshonore sa vieillesse; puis il le bénit et lui met en main une épée, celle du castillan Mudarra, guerrier fameux par son courage. Cette arme,

autrefois redoutée, était délaissée, couverte de rouille et de poussière. Le jeune homme, en la regardant avec fierté, faisait des vœux pour qu'il pût se rendre digne d'elle. Il songeait à son peu d'années, à son inexpérience, à la valeur de son ennemi, vainqueur dans cent combats, au rang élevé que cet adversaire occupait à la cour du roi dont il était l'ami et le conseil; mais ces réflexions ne le firent pas hésiter un seul instant, il alla trouver le comte et lui dit: «Vous avez déshonoré un homme que vous valiez hier; aujourd'hui vous ne le valez plus; frapper au visage un vieillard hors d'état de se défendre, est l'action d'un lâche, et ce n'est point ainsi qu'en usent les guerriers de Léon et de Castille. Insensé! vous avez osé porter la main sur mon père, et charger son front de nuages; je suis le soleil qui va les dissiper.»

Le comte s'émut peu d'abord de ces paroles de Rodrigue; il sourit avec dédain et menaça de le faire châtier, comme un page mutin, s'il ne se retirait au plus vite. Mais son jeune ennemi, continuant à le défier en termes injurieux, il dut accepter le combat, et Rodrigue, aidé de son courage et surtout de la justice de sa cause, qui valent mieux, dit le Romancero, que dix auxiliaires, se servit si bien de la vieille épée de Mudarra, qu'il tua le comte et lui coupa la tête.

Durant le combat et ses préliminaires, don Diègue, livré aux plus mortelles inquiétudes, étranger à tout ce qui l'entourait, baissait la tête sur sa poitrine et versait des larmes amères. On avait servi son repas sans qu'il

parût s'en apercevoir. Soudain Rodrigue entre, touche le bras de son père pour le tirer de ses rêveries douloureuses: «Ouvrez, ouvrez les yeux, mon père, dit-il; j'ai tranché la mauvaise herbe, la voilà, je vous l'apporte, vous êtes vengé; relevez, relevez la face, j'ai reconquis votre honneur.» D'abord le vieux don Diègue ne peut comprendre ce qu'il entend. Il croit rêver, mais quand il voit, sanglante et pâle, la tête de son ennemi entre les mains de Rodrigue qui la tenait par les cheveux, il s'écria tout ému: «O fils de mon âme, cache cette tête, cache-la, de peur qu'elle ne fasse sur moi l'effet de celle de Méduse et qu'elle ne me change en une pierre insensible, avant que mon cœur se soit ouvert à la joie. Comte, le ciel me venge de toi, et c'est lui, aidé de mon bon droit, qui a donné à Rodrigue des forces pour te vaincre. Assieds-toi à ma table, ô mon fils; plus près, plus près encore, là où je suis. Prends la place d'honneur. Car celui qui m'apporte un tel chef est désormais le vrai chef de ma maison.»

Il n'est dit nulle part dans le Romancero que Rodrigue ait encouru pour ce grand fait la colère du roi, ou qu'il ait comparu en coupable devant ce prince. Après sa victoire, il se retira au château de Bivar avec son père, qui désormais s'honorait de sa vieillesse et de ses cheveux blancs.

On a pourtant conservé un *romance,* dans lequel il est dit que Chimène se rendit à Burgos pour demander justice au roi, qui n'ose faire arrêter Rodrigue. Elle cherche à exciter contre lui les gentilshommes présents,

qui tous, redoutant la valeur du Cid, refusent d'embrasser sa cause.

Pendant que le héros était au château de Bivar, auprès de sa mère, la rumeur publique lui porta la nouvelle que cinq rois maures, ni plus ni moins, sans doute cinq chefs ou généraux, après avoir passé près de Burgos, dévastaient les territoires de Belforado, Santo Domingo, Najera et Logroño, faisant un riche butin et de nombreux prisonniers. Il réunit aussitôt ses compagnons, monte sur Babieça, son coursier, devenu aussi fameux que le Bucéphale d'Alexandre ou le Bayard de Renaud, livre bataille aux mécréants dans les montagnes de Oca, les défait, délivre les prisonniers, s'empare des cinq rois qui demandent merci, les envoie à sa mère, après avoir été par eux reconnu pour suzerain, et, plus tard, en ennemi généreux, leur rend la liberté sans rançon.

Quoique les poëtes tragiques aient fait du Cid et de Chimène les modèles des amants, et que l'amour tienne la première place dans leurs compositions, le Romancero ne dit nulle part qu'ils se soient aimés avant leur mariage. Chimène est une épouse tendre et craintive. Rodrigue aime sa femme, mais il aime bien plus encore les combats. La gloire régnait sans rivale sur son cœur, et la pauvre Chimène, souvent seule et éplorée, était reléguée sur le second plan. Quel que pût être son sort, elle ne put s'en plaindre, car ce fut elle, ainsi qu'on va le voir, qui régla ses destinées.

Un jour, et plusieurs mois après la mort du comte,

son père, elle se présenta devant le roi, avec une grande suite de dames d'atours, non comme on pourrait le croire, afin d'avoir justice de Rodrigue, mais pour le demander en mariage. «Je vis, dit-elle, avec une plaie au cœur; ainsi fait ma mère. Chaque jour, dès le matin, je vois celui qui a tué mon père, chevauchant, un faucon au poing, chassant les oiseaux de mon colombier dont le sang rejaillit jusque sur mes vêtements. Je me suis plainte à lui, mais il menace de faire violence à mes femmes, et veut tuer mon page jusque dans les plis de mon manteau. Fais-moi justice, grand prince. Roi qui la refuse ne doit ni régner, ni monter à cheval, ni chausser les éperons d'or. Il ne peut ni manger assis le pain de sa table, ni entendre la sainte messe, ni se réjouir avec la reine.»

Alfonse, qui connaissait la bravoure du Cid et qui savait quel parti il en pouvait tirer, se trouva fort embarrassé et il exprime cette gêne avec naïveté : «Comment faire? dit-il à Chimène, si je fais mourir le Cid, mes Cortès se révolteront, et, si je ne fais pas justice, mon âme sera perdue.» — La jeune fille mit aussitôt un terme à ses perplexités. «Laisse-là tes Cortès, reprit-elle, et cesse de te tourmenter. Donne-moi pour époux l'homme qui tua mon père, et je devrai du bonheur à celui qui me veut tant de mal.»

Le roi ne pouvait refuser de faire ce mariage qui le tirait d'embarras; il écrivit donc à Rodrigue une lettre pressante. Celui-ci vint à la Cour avec son père, suivi de trois cents jeunes gentilshommes, ses amis. Il fut

reçu honorablement, et Alfonse, qui lui fit part de la demande de Chimène, ajouta qu'il lui saurait gré de l'acceptation. Rodrigue se soumit sans effort à la volonté du monarque, et le mariage suivit de près. Le bon roi, heureux de voir l'amour succéder à la haine, donna au Cid Valduerna, Saldaña, Belforado et San Pedro de Cardeña. L'évêque de Palencia bénit cette union, qui fut longue et fortunée. Le Romancero s'étend avec une grande complaisance sur les cérémonies nuptiales, et décrit longuement les vêtements somptueux du Cid et de Chimène. Rodrigue portait la Tizonada, qui fut sa Durandal; l'épée de Mudarra n'était plus de mise, puisqu'elle s'était teinte du sang du comte. Le peuple accueillit les époux par de nombreux vivats. Il y eut arc de triomphe, tapis aux fenêtres, mascarade de toute sorte, et le roi paya de sa poche un jeune garçon habillé en diable, qui faisait des grimaces aux femmes pour les effrayer. Enfin, on jeta des fenêtres sur le cortége une si grande quantité de froment, que le roi en eut plus d'une poignée sur son bonnet, dont les bords étaient très-larges. Il en tomba des milliers dans la gorgerette de la modeste Chimène, et le Romancero dit, que le roi les en retirait grain à grain; ce qui fit dire à un assistant qu'il aimerait mieux être la main qui porte le sceptre que la tête qui porte la couronne; on trouva le mot galant et le spirituel courtisan reçut une gratification. Arrivé au logis, Rodrigue dit à Chimène en la regardant d'un air ému : « J'ai tué ton père, Chimène, mais non par félonie. J'ai combattu homme

contre homme et pour venger une mortelle injure. C'est un homme que j'ai tué, et c'est un homme que je te donne; au lieu d'un père mort tu gagnes un honnête mari. Tu ordonneras et j'obéirai.» Ce petit discours plut à toute l'assemblée, et, à quelques jours de là, il conduisit sa jeune épouse au château de Bivar auprès de sa mère.

Quoiqu'il y ait de la grandeur dans plusieurs des faits que nous venons de recueillir sur les premières années du Cid, non du Cid historique dont nous aurons plus tard l'occasion de parler, mais du Cid des poëtes, il est impossible de reconnaître ici le don Diègue, le Rodrigue et la Chimène de Diamante, de Guillen de Castro ou de Corneille. Ces tragiques ont été créateurs, et ne se sont soumis ni à l'histoire ni à la tradition.

La Chimène qui se plaint des outrages de Rodrigue, et qui demande en grâce au roi de l'avoir pour époux, n'est certes un personnage tragique, ni pour nous, ni pour les Espagnols; mais sans rien changer de considérable aux données fournies par le Romancero, un tel caractère, conservé dans toute sa naïveté, aurait pu être empreint de grandeur, s'il eût été traité par le génie audacieux de Shakspeare.

II.

La cathédrale de Burgos date du XIIIe siècle; elle est dans le style gothique; la façade est pleine de noblesse.

Intérieurement les bas-reliefs, les statues, les bois sculptés, les bronzes, les marbres, lui donnent un caractère de richesse, nuisible peut-être à l'effet que devrait produire l'architecture du vaisseau, vu dans son ensemble. On pourrait la comparer à une femme remarquablement belle, dont les formes se cacheraient sous la richesse du vêtement, et qui éblouirait les yeux par l'éclat des bijoux dont ses mains et sa figure seraient surchargées. Pour donner une idée de ce splendide édifice, il faudrait être architecte, et je ne le suis pas, ou bien se réduire à copier les descriptions données dans les livres, et je ne suis nullement tenté de le faire. Ce n'est pas que je n'aie cherché à voir et à bien voir, mais il y a tant pour les yeux, qu'il ne peut en résulter qu'une impression générale de satisfaction dont l'analyse est impossible.

Toutes les grandes églises d'Espagne ont un chœur fermé, occupant la nef principale; c'est là surtout et dans les chapelles que sont accumulés les trésors artistiques. Il suit d'une pareille disposition une impossibilité matérielle de saisir l'ensemble du vaisseau, quel que soit le lieu où se place le spectateur. Je l'ai toujours regretté, particulièrement à Burgos, dont la cathédrale a cent mètres de profondeur sur plus de soixante-dix de largeur. Entre le chœur et le maître-autel s'élève un dôme d'une inconcevable hardiesse et tout couvert de sculptures; l'effet en est merveilleux. Les chapelles des nefs latérales sont fort belles, mais elles le cèdent en beauté à la chapelle du connétable,

où reposent les restes des Velascos. Les tombeaux en marbre sont admirablement ouvragés. Je fus frappé des dimensions d'un bloc de jaspe, du plus beau poli, pesant, m'a-t-on dit, près de 37,000 kilogrammes. C'est dans cette chapelle que l'on conserve le cœur de la duchesse de Frias, morte en 1828. J'avais été plusieurs fois reçu à Paris par cette dame, aussi distinguée par son esprit que par sa naissance, et j'en avais gardé un souvenir qui devint du recueillement en raison du lieu où je me trouvais.

J'ai assisté à l'office divin. En entrant dans l'église, il m'a fallu passer à travers une longue haie de mendiants silencieux, debout sur béquilles ou appuyés contre les piliers voisins de la porte. Près de là, sur un grand pan de muraille, est grossièrement peint un gigantesque saint Christophe, s'aidant d'un palmier pour traverser le Jourdain, avec l'enfant Jésus sur ses robustes épaules. On en trouve de pareils, très-exagérés dans leurs dimensions, dans presque toutes les églises d'Espagne. L'assistance était fort recueillie; l'orgue faisait merveille, et de longs tuyaux horizontaux, pareils à la trompette du jugement, retentissaient sous les voûtes en sons graves et parfois sinistres. Après l'office un prêtre monta en chaire et prêcha, sans emphase, mais avec chaleur, sur les devoirs du véritable chrétien.

Je suis monté au fort; il se ressent encore d'avoir été, en 1813, démantelé par notre armée. J'étais sur la place lorsqu'il sauta, et je courus grand danger d'être atteint par les projectiles, si nombreux que l'air en

était obscurci[1]. Les renseignements nouveaux que j'ai pris à ce dernier voyage, m'ont prouvé que le chiffre de nos pertes avait été fort heureusement très-inférieur à celui que j'ai donné. La cathédrale avait été atteinte, mais sans éprouver de désastre. Comme elle est très-rapprochée du fort, les projectiles passèrent par dessus et tombèrent plus loin. Ce qu'il y eut de regrettable, ce fut la perte de tous les vitraux qui étaient fort beaux. Une seule croisée a conservé les siens.

La petite chaîne de montagnes, où s'assied le fort, était d'une affreuse nudité ; l'été avait opéré comme aurait fait l'hiver ; tout était poudreux et desséché ; pas un arbre, pas un buisson, pas une herbe pour récréer la vue. Le vent soulevait une épaisse poussière qui tourbillonnait dans l'air, et, quoique le soleil fût brûlant, le vent était glacial. Parvenu au fort, je causai longuement avec un des soldats de la garnison ; il se montra très-mécontent du service et se plaignait surtout de la nourriture, insuffisante et monotone. En effet chaque homme ne reçoit avec le pain que trente-trois à trente-huit grammes de lard, sans viande de boucherie[2] ; toujours des légumes secs, lentilles, haricots, fèves, pois chiches et pommes de terre, sans que ce régime varie jamais.

Du haut du fort on a une vue étendue sur un pays

---

1. Souvenirs de la guerre d'Espagne, etc., page 242.

2. Le Dr Lunda, en donnant ce chiffre, dit pourtant qu'un petit nombre de régiments reçoivent de la viande de boucherie.

brûlé et sans arbres. En descendant je suis passé sous un petit arc de triomphe de construction romaine. Les rues que j'ai visitées en rentrant sont malpropres et la population est pauvre. On voit sur le pavé de vieux linges, des lambeaux de draps et de papier, des fruits pourris et desséchés, de vieux cuirs et des morceaux de pots, broyés sous les pieds des passants; ces débris, souillés d'ordures, sont en partie le jouet des vents, qui les déplacent et semblent les multiplier. Les voyageurs jugent de l'état des villes par le centre; pour savoir ce qu'elles valent, il faut en voir les extrémités. Le voisinage de la place est assez animé et d'un tout autre aspect; une foule de métiers s'exercent en plein air, particulièrement la sellerie, la cordonnerie, la menuiserie. Sous les arcades s'ouvrent des *boutiques* de notaires (*escribanos*) et d'avoués (*procuradores*), sans devantures. Le passant voit les clercs griffonner le papier timbré, et les titulaires de la charge (*oficio*) conférer avec les clients. Les marchands sont médiocrement approvisionnés, et les objets exposés, sauf les étoffes, de qualité fort médiocre. Les libraires n'ont guère en magasin que des ouvrages de piété et des traductions de nos romanciers; tout Alexandre Dumas s'y trouve. Je suis entré dans une imprimerie pour acheter une description de la cathédrale. Quel établissement! quel livre! il y a deux vues lithographiées dans cette brochure et quelles lithographies! La rue où je suis logé est pourtant assez belle, je suis à l'angle de deux rues; là par un singulier effet, produit par deux courants d'air qui

se contrarient, tous les corps légers du voisinage tournoient en s'élevant au-dessus du pavé, comme entraînés par de petites trombes. Ma chambre est fort habitable, avec des meubles fanés, mais propres. J'ai pour ornement principal deux grandes gravures coloriées, donnant, l'une le véritable portrait de N. S. Jésus-Christ, pareil à celui que publia Lentulus, alors gouverneur de Judée, et par lui adressé au sénat romain[1].... Suit une longue lettre d'envoi. L'autre est le véritable portrait de la très-sainte vierge Marie, dessiné sur celui que peignit Saint-Luc l'évangéliste, et qu'il présenta en personne à la mère du Christ, quand elle se trouvait à Jérusalem; à sa vue Notre-Dame dit : J'attache toutes mes grâces à cette image.[2]

Je ne pouvais quitter Burgos sans visiter le fameux couvent de las Huelgas (le couvent du repos); j'entrepris cette course dès le matin. Après avoir passé l'Arlanzon, je me trouvai dans le faubourg de Béga, où j'avais logé en 1809. Ce fut là que, pour la première fois, je sentis courir sur mon menton ces terribles rasoirs espagnols, tels, sans doute, qu'il n'en existe plus, sortes de sabres à dos épais d'un centimètre et du poids

---

1. *Verdadero retrato de N. S. Jesu-Cristo, igual al que publio Lentulo, gobernador a la sazon en Judea, enviado al Senado romano.*

2. *Verdadero retrato de la santissima Virgen Maria, dibujado por el que San-Lucas evangelista, pinto y presento en persona cuando se hallaba en Jerusalen, y viendole esta Señora dijo : Yo pongo todas mis gracias en esta imagen.*

d'un demi-kilogramme. Quand je me vis entre les mains de ce barbier, qui pouvait si facilement trancher le cours de mes destinées, je ne pus m'empêcher de frémir.

Contemplée de ce faubourg, la ville se présente avantageusement, avec sa porte Sainte-Marie d'une architecture si originale, sa cathédrale, ses quais plantés d'arbres et son fort aux souvenirs historiques, glorieux pour la France[1]. Malheureusement l'Arlanzon, rivière sans eau, se traîne sur une boue fétide. Elle est parfaitement encaissée, mais son lit est trop large. Vers le couvent de las Huelgas, l'eau est stagnante dans beaucoup d'endroits et son voisinage doit être pernicieux. Si l'on eût songé à la canaliser, c'est-à-dire à réunir en été ses eaux dans un seul courant, la salubrité de la ville eût considérablement gagné à cette amélioration peu coûteuse. L'église de las Huelgas possède entre autres raretés une chaire en cuivre doré, dans laquelle, dit-on, aurait prêché saint Bernard. Le couvent renferme dix-neuf religieuses bernardines, nobles de naissance. Je les ai vues réunies, récitant le rosaire. L'abbesse a le titre d'excellence. Le couvent est entouré de petites maisons toutes pareilles, abritées à l'ombre du vénérable monastère. Je passai, en quittant las Huelgas, de la rive gauche sur la rive droite de l'Arlanzon, que j'ai traversé sur un pont en pierre;

1. Il fut assiégé sans succès par les Anglais après la bataille de los Arapiles. Ce fut le général Lebreton qui le défendit.

puis longeant la Granja de San-Zoylo, petit bois entouré de murs, je suis rentré en ville par une longue promenade, où des arbres de diverses essences luttent avec quelque succès contre la sécheresse.

Le soir, j'allai me promener à la Chartreuse de Miraflores. Occupée en 1813 par un bataillon d'infanterie de notre armée, elle avait beaucoup souffert. J'étais logé près de là avec ma division, dans un petit village dont je n'ai plus le nom. La faim nous pressait, et, malgré la distance et le danger du voyage, nous étions allés à nos risques et périls dîner à Villatoro. La Chartreuse était donc pour moi une vieille connaissance, et j'étais curieux de la voir restaurée.

Je ne fis pas seul cette excursion : le docteur en pharmacie, M. Barxiocanal voulut m'accompagner. Ayant appris qu'un de mes ouvrages avait été traduit en espagnol, par Ximenez, il ne me quitta plus. La route qui conduit à la Chartreuse longe presque toujours la rive gauche de l'Arlanzon, que suit aussi le tracé du chemin de fer. On a fait de cette route une promenade qui a dû coûter fort cher; cet argent eût pu mieux être employé. Le terrain est fort ingrat et l'entretien seul des plantations serait très-dispendieux; aussi cette promenade est-elle en mauvais état et rarement visitée. A peu de distance de la ville on a construit une magnifique usine, dont la prospérité n'a pas été de longue durée. On y exploitait, je crois, des minerais de fer. J'herborisai sur de petits monticules couverts de graminées, et j'y trouvai quelques plantes épargnées par le soleil de juillet.

Mon compagnon, voyant deux ouvriers travailler avec activité sur la voie de fer en construction, malgré le dimanche, me dit : « Gageons que ce sont deux Français. » En effet, j'aurais perdu le pari; mais leurs motifs étaient excellents. — « Nous préparons, me répondirent-ils, lorsque je les interrogeai, du travail pour un atelier de plus de cinquante ouvriers; demain ils seraient sans ouvrage, si nous restions les bras croisés. » Je donnai ces raisons à M. Barxiocanal qui s'en contenta; ils avaient ajouté, mais je n'en dis rien, que transplantés hors de France, ils n'avaient de ressources que dans le travail, les plaisirs espagnols n'étant pas de leur goût.

La Chartreuse est sur une hauteur et tout à fait isolée. En arrivant on quitte la route qui se continue vers San-Pedro de Cardeña. L'église est gothique et date du xve siècle; elle a exactement, vue de l'intérieur, la forme d'un tombeau. Le sanctuaire renferme deux magnifiques mausolées, ceux de Jean II et de l'Infant son fils. Les détails sont extrêmement multipliés et d'une grande perfection. Le dessus du maître-autel est orné d'un retable (*tablado*) dont les dorures ont été faites avec le premier or rapporté d'Amérique par Christophe Colomb. Les cloîtres sont immenses et mal tenus; partout dans les cours croissent des herbes qui soulèvent les dalles ou grimpent sur les murs. Les jardins même sont en friche. Les couvents d'hommes ayant été supprimés, les chartreux ont dû quitter leur paisible retraite. Trois d'entre eux ont été tolérés à

condition de porter l'habit séculier. Ils veillent à la conservation de l'édifice. Je les ai vus ; ils sont vieux, et ressemblent, dans leur tristesse, à des exilés, tout entourés qu'ils sont de champs à eux connus et d'édifices auxquels leurs yeux sont accoutumés. On m'a montré çà et là quelques mutilations ; des pans de murs vides des cadres qui les couvraient ; on m'a parlé d'ornements enlevés, de manuscrits précieux détruits. Ces accusations se dirigeaient contre notre armée, et je n'avais pour l'excuser que cette phrase banale : une autre armée en eût fait tout autant.

---

7. DE BURGOS A VALLADOLID.

A peine a-t-on quitté Burgos et dépassé las Huelgas que la route s'engage dans une plaine entourée de montagnes calcaires, élevant à une même hauteur leurs sommets étendus en plateaux sur lesquels on chercherait vainement de la verdure. Au printemps, lorsque les blés couvrent le sol, maintenant desséché, l'aspect du pays doit changer et s'embellir; mais devenir pittoresque, jamais. Beaucoup de terres sont en friche et les champs cultivés ne peuvent donner, faute d'engrais, que de maigres récoltes. A l'époque la plus favorable de l'année, le coup d'œil doit, par son uniformité, rappeler certaines contrées herbeuses à travers lesquelles on ne peut se guider sans le secours d'une boussole. Telle est la nudité de la vieille Castille, dans la presque totalité de son immense territoire, que près de Burgos, un vaste cirque de plus de douze lieues de diamètre, circonscrit par de hautes collines, n'a offert à ma vue, après une exploration minutieuse, qu'un seul arbre. Il était là pour témoigner que le terrain n'est pas tellement ingrat qu'il ne fût possible de lui donner des compagnons. Où n'existent point d'arbres, il ne saurait y avoir d'oiseaux; où manquent les buissons manquent aussi ces plantes charmantes et délicates qui d'ordinaire cherchent un abri sous leur ombre. Les cigales, si

bruyantes dans la plupart des contrées méridionales, ne s'y font point entendre et ne sauraient y vivre; aussi tout est-il morne et silencieux. Il n'est pas même jusqu'aux vignes de la plaine qui ne soient tristes, avec leurs rameaux couchés sur la terre, privés des appuis qui pourraient leur faire trouver l'air et la lumière. Autour des villages, nulle promenade, point de vergers près des habitations, point d'arbres auprès des églises. Les maisons uniformes, en pisé, mal aérées et mal construites, ont été groupées presque au hasard. Les habitants, graves jusqu'à la taciturnité, toujours en rapport avec eux-mêmes et jamais avec les beautés de la nature, y accomplissent leurs destinées sans les égayer par des fêtes. Et puis rêvez le progrès pour ces populations; tirez-les de leur apathie, élevez-les en dignité! Pour y parvenir, il faudrait changer les conditions du sol, réjouir les yeux par de la verdure, planter des arbres sur le versant des collines, faire couler des ruisseaux dans la plaine, varier les cultures, enfin, ranimer ce qui est engourdi, réveiller ce qui dort, ressusciter ce qui est mort. Ce n'est pas assez d'avoir assuré les besoins matériels de la vie; il en est d'autres qu'il faut satisfaire ou même faire naître. Dans les pays sans pittoresque et sans poésie, l'intelligence ne saurait s'élever au-dessus de la pratique routinière du labour et de la moisson. C'est en charmant nos regards que la nature ouvre notre esprit.

Après avoir traversé l'Arlanzon, qui se jette dans la Pisuerga, principal affluent de la rive droite du Duero,

le pays s'améliore et quelques arbres réjouissent les regards, mais après avoir dépassé Quintana del puente, il se dénude de nouveau. Nous nous arrêtons à Torquemada pour le déjeuner. Quant à moi, qui me fais explorateur, je mets pour la satisfaction des yeux, mon estomac à la diète, ou du moins je le réduis à se contenter d'un régime d'anachorète.

Torquemada avait été brûlée, en 1809, pour représailles d'assassinats commis sur nos soldats; l'église seule avait été épargnée, et peu de temps après cet événement, je bivaquais dans l'une de ses rues entouré de décombres. C'était, pour les habitants, une occasion de mieux la reconstruire. Il n'en ont rien fait, et la ville est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Ses maisons sont de véritables chaumières, basses et éparses; çà et là des ruines, qui datent de la guerre, affligent la vue. En été, si j'en juge par la chaleur de septembre, la température doit être étouffante. Tout était sec et brûlé. Peut-être le nom de *Torquemada* contracté de *Torre quemada*, tour brûlée, se rapporte-t-il à l'action énergique du soleil. J'eus grandement à en souffrir pendant ma promenade sur les bords de la Pisuerga. Le pont, sur lequel on la traverse, forme une légère courbe vers la rive droite.— J'ai compté vingt arches; la rivière coulait tout entière sous l'une d'elles. La berge était couverte de plantes épineuses, disgracieuses de port et déjà défleuries. J'y vis cependant un beau pied de ciste ladanifère.

Nous nous remettons en route après une halte de

deux heures. Pour égayer la vue, ou plutôt pour l'occuper, des vignes basses déjà dépouillées de raisins, des celliers au bas d'un coteau; une caravane de gitanos montés sur des ânes, hués, les pauvres gens, par les voyageurs de la diligence; de longues files de voitures de roulage (*galeras*). Nous laissons Dueñas à droite, et nous y changeons de chevaux. Un coteau calcaire a été creusé afin de servir de demeure à plusieurs familles pauvres, qui nous envoient, pour nous souhaiter la bienvenue, des députés à béquilles et à guenilles. Un canal est à peu de distance; il coule dans un pli de terrain, sans nous montrer ses eaux, probablement très-appauvries. J'ai eu en perspective, à moins de deux lieues, la ville de Palencia, et nous avons relayé au point de bifurcation de la route qui y conduit. J'arrive à Valladolid à nuit close et loge à la Fonda biscaïna, calle de Santiago. Après une promenade dans la ville, je vais chercher dans le sommeil un repos dont j'avais grand besoin.

---

8. VALLADOLID.

I.

Valladolid ne m'avait laissé que des souvenirs vagues, presque complétement effacés. C'est une grande ville sans monuments considérables; elle est bien percée; ses rues sont suffisamment larges et ses maisons assez belles. De nouvelles rues bien bâties, une banque nationale de construction élégante, de grandes promenades récemment plantées, un pavage fort amélioré, une population en voie d'accroissement, sont les témoignages évidents d'une prospérité que ne ferait pas soupçonner l'aridité des campagnes environnantes; mais comme elle est la plus grande ville de la contrée, et l'ancienne capitale des rois de Castille, elle jouit d'un certain prestige qu'auraient dû lui enlever les terribles scènes d'intolérance religieuse dont ses murs furent témoins. La ville toutefois n'a pas un aspect triste. Là, comme ailleurs, la vie réside au centre: cependant ses extrémités, quelque peu désertes, ont encore un air de propreté qui plaît; la magnificence n'est nulle part, le convenable est partout. Évidemment Valladolid a beaucoup gagné.

La cathédrale, qui devait être la plus vaste d'Espagne, n'a pas été achevée; elle eût été fort belle. La façade

de l'église Saint-Paul, le cloître du couvent qui semble en dépendre, celui du collége, avec sa bordure de palmettes et d'acrotères, séparés par des couronnes; la façade de San-Gregorio, le palais de l'université, méritent d'être visités par les voyageurs.

Ce fut à Valladolid que Cervantès termina la première partie du Don Quichotte. Le permis d'imprimer porte la date du 26 septembre 1604. Vers la fin de l'année suivante il fut emprisonné avec sa famille, soupçonné d'avoir pris part à l'assassinat de don Gaspar Ezpeleta, qui avait reçu des blessures mortelles près de la maison qu'alors il habitait. M. Villamériel, mon complaisant cicérone, me fit visiter la maison où naquit le terrible Philippe II. Lorsqu'on porta le jeune Infant à l'église, le jour du baptême, le mur fut ouvert pour le faire sortir, et afin que désormais personne ne pût franchir cette ouverture, ainsi consacrée par le passage du cortège, on la ferma. Si l'on y regarde attentivement, il est possible de reconnaître à l'arrangement des pierres, l'endroit où travaillèrent les maçons pour remettre le mur dans son état primitif. De là je fus conduit dans une rue fort écartée et presque déserte, pour y voir la maison où mourut Christophe-Colomb; elle n'a qu'un étage avec trois petites croisées à balcon; rien n'est plus modeste. Le nom que porte la rue — celui du grand navigateur — lui vaut la visite de tous les étrangers.

Un buste de femme en pierre, placé à l'angle d'un grand hôtel, au centre de la ville, attira mon attention;

elle lève sa jupe pour se montrer à nu. Cette malheureuse, femme de haute naissance, surprise en flagrant délit d'adultère, fut condamnée à faire amende honorable à la porte des églises dans l'attitude que reproduit la pierre, et comme aggravation de peine, il avait été décidé que son buste sculpté serait suspendu au-dessus de la maison qu'elle habitait. Je n'ai rien pu savoir de plus. M. Villamériel m'assure que la coupable était de sang royal.

La Pisuerga, rivière assez riche en eau, coule au nord-ouest; elle a un beau pont à son entrée dans la ville, et sur sa rive gauche s'étend une plantation de mûriers (*moreria*) faisant promenade. On aurait pu tirer de cette rivière un parti avantageux pour les irrigations. L'Esgueva, qui traverse la ville, est bien plus nuisible qu'utile, étant une source de fièvres de mauvais caractère. On pourrait facilement en détourner le cours et la rejeter vers le nord, afin de la faire servir à l'amélioration des terres. Un autre moyen eût été de la voûter dans tout son trajet à travers Valladolid. Ce petit cours d'eau, dans son parcours, reçoit une foule d'immondices et n'est plus guère qu'un égout fétide. Les principaux quartiers de la ville sont soigneusement arrosés; il en est de même dans les principales villes espagnoles, et bien plus généralement qu'en France.

II.

La grande place de Valladolid est ornée de portiques spacieux, soutenus par plus de quatre cents grosses colonnes; ses maisons s'élèvent sur trois étages et sont garnies de balcons. C'est, avec le carrefour dit de l'Ochavo, où viennent aboutir les six principales rues de la ville, la promenade de nuit des habitants.

Il s'est passé sur cette place plusieurs événements tragiques, entre autres l'exécution du fameux connétable don Alvar de Luna. J'avais vu le matin la maison d'Alfonse de Zuñiga, de laquelle il sortit pour aller au supplice, au commencement d'avril 1453. C'était un homme de grand cœur, qui mourut avec courage et sans forfanterie. Il se mit à prier sur l'échafaud, à genoux devant une croix qu'il portait sur lui, après quoi il se leva et se promena sur les planches comme s'il voulait parler à la multitude; il n'en fit rien et se contenta de dire à un officier de la maison de l'infant don Enrique, qu'il vit dans la foule : «Barrasa, dis au prince qu'il récompense mieux ceux qui le servent, que je ne suis récompensé»; puis il tira l'anneau, qu'il portait au doigt, et le donna, avec son chapeau, à Moralès, l'un de ses pages. Un croc planté au-dessus de l'échafaud attira son attention, il demanda si sa tête devait y être attachée; sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il dit sans s'émouvoir, que quand il aurait été exécuté, tête et corps ne seraient plus rien. Le bourreau lui coupa la

gorge pour qu'il souffrît moins, puis il abattit la tête, qui resta neuf jours exposée aux regards du public.

Après avoir ainsi sacrifié son favori, don Juan II, mettant cette mort à profit, fit main basse sur les trésors du connétable, évalués à trente-six mille doublons d'or, plus de 700,000 francs, somme alors énorme. Dona Juana, femme de don Alvar de Luna, se trouvait à Estepona quand elle apprit la mort de son mari. Elle s'enferma dans la ville, qui était fortifiée, pour s'y défendre. Le roi vint en personne l'assiéger; mais jugeant que le siége serait long et meurtrier, il consentit à *partager* avec la veuve les trésors et les biens que son mari avait à Estepona. On voit que le supplice d'Alvar de Luna fut pour le roi une très-bonne affaire.

C'est aussi sur cette place qu'eut lieu, le 21 mai 1553 (un dimanche de la Trinité), le premier autodafé, en présence de l'infante gouvernante et du prince don Carlos. La grandesse espagnole, toute la noblesse et une foule de dames y assistèrent. Il y avait trente condamnés : quatorze pour le bûcher et seize pour être réconciliés avec pénitence. On y jeta au bûcher les os déterrés de Léonor de Vivero, dont la maison avait servi de conciliabule aux protestants. Toute morte qu'elle était, Léonor fut condamnée; ses biens furent séquestrés et ses fils et petits-fils enfermés dans des couvents pour y faire pénitence durant toute leur vie. Ce ne fut pas tout; sa maison fut rasée, et sur l'emplacement qu'elle occupait se dressa une colonne avec une inscription destinée à rappeler les causes de la condamnation.

Elle y resta plus de 250 ans et peut-être serait-elle encore debout, si un général français n'eût ordonné, pendant la guerre de l'indépendance, de la faire disparaître; on n'a pu me dire à Valladolid le nom de ce général, et je l'ai regretté.

Ces actes de fanatisme féroce ne se passèrent pas tous sur la grande place. Le *campo grande* en vit un nombre bien plus considérable et devint le *quemadero* (le brûloir) en titre. Parmi les autodafés qui y furent célébrés, il y en eut un destiné à apaiser la colère divine. A la suite de longues pluies, la Pisuerga avait débordé et causé de grands malheurs. On vit le doigt de Dieu dans cet événement, et des sacrifices humains parurent nécessaires pour rentrer en grâce. Dix judaïsants, huit sorciers, trois bigames, trois blasphémateurs, une béate, un faux ministre de l'inquisition et deux hérétiques marchèrent au supplice. Avant de brûler les juifs, et pendant la lecture de la sentence, on leur perça la main droite, qui fut ensuite attachée à un poteau avec des clous. Mais laissons ces horreurs, qu'il est pourtant utile de rappeler, non que ces temps, nous l'espérons, doivent jamais revenir, mais pour montrer jusqu'où peut aller le fanatisme religieux, et ce que devient, trop souvent, entre les mains des hommes, un culte fondé sur une morale dont le premier précepte conseille d'aimer son prochain comme soi-même.

III.

Le musée de tableaux et de curiosités artistiques se trouve à Santa Cruz; il est en très-grande partie formé aux dépens des couvents supprimés. On me montra un assez grand nombre de tableaux de maîtres de toutes les écoles: un Rubens (l'adoration des bergers, l'un des chefs-d'œuvre de ce grand peintre), des Ribera, des Zurbarran, des Velasquez, un Vincent Carducci, un Murillo et même un prétendu Michel-Ange. Malgré mon peu de connaissance en peinture, je ne crois pas à l'authenticité de la plupart des noms que porte le livret. Ces tableaux demanderaient à être mieux encadrés et mieux éclairés. La moitié au moins devrait être détruite et le reste soigneusement restauré. Le conservateur de ce musée me montra de vieilles compositions, moitié peinture et moitié mosaïque; il en fait grand cas: les figures, les bras et les mains sont peints; mais les accessoires, habits, ornements, arbres, maisons, etc., ont été fabriqués en morceaux de nacre, diversement taillés et adroitement ajustés; rien n'est plus bizarre. Tout récemment un Français aurait offert mille douros (plus de cinq mille francs) de l'un de ces tableaux. Sans doute c'est à titre d'archéologie que ce riche amateur voulait l'acheter. C'eut été là vraisemblablement pour lui une sorte de médaille qui fixe une date dans l'histoire de l'art et rien de plus.

Une salle immense est occupée par un nombre con-

sidérable de statues en bois, peintes en couleur et assez bien sculptées; elles représentent les personnages qui figurent dans la passion. On les portait à bras dans les processions. Il y en a de très-expressives: habitants de Jérusalem, soldats, Simon le Cyrénéen portant la croix, le Juif errant, sainte Véronique, etc., tous s'y trouvent dans les postures appropriées au rôle qu'ils ont rempli. Il y en a près de cent. Une tête coupée, celle d'un martyr, est repoussante par son trop de vérité.

J'ai visité la bibliothèque; elle renferme, dit-on, treize mille volumes. Si l'on en ôtait les ouvrages de controverse religieuse, les livres dogmatiques, ascétiques, de droit canonique, etc., qu'on ne lit plus et qu'on ne saurait lire, il ne resterait que bien peu de chose. La littérature moderne n'y est pas représentée par cent volumes.

Ma journée s'est terminée par une promenade solitaire hors ville. Après avoir visité le *Campo grande,* je me suis engagé sur une longue promenade dont les parterres sont mal entretenus et les charmilles desséchées. Je ne restai pas longtemps seul, et je pus voir venir des quatre coins de l'horizon, cherchant à m'émouvoir sur des maux feints ou réels, plusieurs types de cette belle race de mendiants, dont les romans picaresques ont esquissé les mœurs et donné de si curieux portraits. Après avoir erré sans but autour de la ville, je rentrai. Près de la porte de Santiago, qu'il faut traverser pour gagner mon hôtel, à gauche, entre un *estanco nacional*

(bureau de tabac) et un marchand de vin, ayant pour enseigne un petit pavillon rouge et blanc, suspendu au-dessus de la porte, j'avisai la boutique d'un barbier, appartenant à une race qui va s'éteindre, celle des Figaro, dont Beaumarchais nous a fait connaître le plus gai et le plus spirituel. On lisait, écrit en grosses lettres, sur la boutique : *Marti Sangrador, practico en cirujia ; se estraen muelas y raigones con perficion*[1]. C'était un vieillard fort cassé ; je le fis causer. Il se plaignait des entraves que la faculté de médecine apportait dans l'exercice de son art. Contraint de restreindre sa pratique, car il était en outre *comadron* (accoucheur), il restait pauvre. — J'avais, me dit-il, une grande expérience, qui valait cent fois mieux que la théorie de mes nouveaux confrères. Ils raisonnent et ne guérissent pas. — Ces mots furent proférés avec une grande amertume. Il croyait que le siècle marchait, mais qu'il marchait mal ; il en jugeait sur l'état de sa bourse ; si elle se fût arrondie, il aurait cru au progrès universel.

Le lendemain je partais, et le reste de la soirée se passa doucement dans la très-petite chambre que j'occupais. J'y vois coucher le soleil dans toute sa gloire. Cette chambre est au troisième étage, et j'ai la jouissance d'une galerie qui m'ouvre une perspective sur toutes les maisons du voisinage avec leurs toits plats et leurs tuiles recourbées que le temps a écornées. Dans les

---

1. Marti, saigneur, praticien en chirurgie ; on extrait les dents et les cors dans la perfection.

cours intérieures, sans arbres ni parterres, si ce n'est dans l'une d'elles un vieux figuier poudreux, gisent des débris de toute sorte. Des galeries en bois blanc, que le temps a jauni, les entourent. Les murs sont percés de petites croisées, grillées ou non grillées, sans alignement et de toutes dimensions. Au-dessus de cet océan de toits, que couronnent des cheminées basses, coiffées de mitres de forme bizarre, s'élève une campanille, avec deux petites cloches au timbre argentin, qui s'y démènent librement dès le point du jour. A ma droite, l'église de las Angustias; en face, et à l'horizon, une chaîne de hautes collines calcaires, nues, sauf l'une d'elles, dont les versants sont mal vêtus d'arbres clair-semés. De petits nuages roses sur le ciel bleu, un oiseau de proie qui se balance dans l'air, voilà le tableau qui frappe mes regards; il a je ne sais quel parfum d'étrangeté qui me saisit, et que les descriptions sont impuissantes à rendre. Je n'entends pas le bruit de la rue; cependant mes voisines, livrées aux travaux du ménage, gazouillent des airs semblables aux chants des nourrices qui bercent des nouveau-nés, airs tout primitifs, très-capables, par leur monotonie, d'endormir les grandes personnes.

---

9. DE VALLADOLID A MADRID.

Je suis parti de Valladolid pour Madrid le 18 septembre. Une grande échelle m'a permis, non sans peine, d'arriver dans une rotonde, perchée au haut de la diligence. Je m'y assieds, moi sixième, n'ayant pour communiquer au dehors que deux persiennes qui se lèvent de bas en haut et ne laissaient voir le pays que par échappées. Cependant, comme je suis placé à côté de l'une d'elles, je m'ingénie, après une foule d'essais longtemps infructueux, à me mettre en rapport avec l'extérieur, pouvant passer ma tête et respirer de l'air pur. De mes cinq compagnons, quatre étaient des fumeurs passionnés : ils ont brûlé des cigarettes et des cigares jour et nuit, sans trève ni merci ; le cinquième voyageur était une dame, faisant piteuse mine. Elle aurait dû être asphyxiée, et cependant, autant morte que vive, elle arriva dans Madrid. Cette cage recevait en plein le soleil, et n'était défendue de ses rayons que par un cuir épais, lequel descendait si bas, que je l'ai porté sur la tête pendant tout le voyage. Dans la situation où je me trouvais, il me semblait que la nature, en me donnant des bras et des jambes, m'avait traité avec trop de générosité ; je ne savais qu'en faire. Nous nous mîmes en route au galop de dix fortes mules, non sans être cahotés. Si la voiture eût versé nous eussions été

brisés; heureusement de pareils accidents n'arrivent guère. Le jour même de mon voyage, la diligence de Ségovie à Madrid s'était séparée en deux, devenant voiture à deux roues, de voiture à quatre roues qu'elle était au départ. Le train de derrière, détaché, s'arrêta sur la route, tandis que la partie antérieure était entraînée en avant; elle ressemblait à quelque gros insecte qui a perdu son abdomen et qui marche encore au profit de son corselet. Ce véhicule devait avoir un mode de construction tel, qu'il rendît possible cette séparation de corps et de biens.

Le trajet de Burgos à Valladolid m'avait attristé, tant le pays était nu et désolé; celui de Valladolid à Madrid m'attrista bien davantage. Le désert a sa poésie; les plaines de Castille n'en ont aucune. Les champs y succèdent aux champs, les collines aux collines, les montagnes aux montagnes, sans que l'œil puisse se reposer sur un coin de terre égayé par de la verdure. Les villages, assiégés par la poussière en été et par la boue en hiver, se ressemblent tous. C'est une terre ingrate qui jamais ne sourit à l'homme, et chacun peut lire sur le visage des habitants une expression mélancolique qui s'harmonise avec la sombre monotonie des objets au milieu desquels ils vivent. L'alouette qui veut traverser les Castilles doit emporter, dit-on, son grain, ce qui ferait croire qu'elle est tentée de s'arrêter sur ce sol desséché; il n'en est rien, sans doute, et si elle le traverse en effet, c'est à tire-d'aile, comme les oiseaux voyageurs qui franchissent la Méditerranée pour

aller vivre dans d'autres climats. Les temps ne sont pas éloignés où les voyageurs ne verront plus l'Espagne telle que je la vois, lors même qu'elle garderait sa physionomie. C'est un livre que je lis encore page par page; mais laissez s'établir les chemins de fer, et les touristes se contenteront d'en lire certains chapitres ou même ne feront plus que le feuilleter.

Mais nous voilà sur les bords du Duero, et je vois un bois de chênes verts au dur feuillage, appartenant à la reine. Il est entouré d'un mur qui relie entre elles de petites tours crénelées, régulièrement espacées. Le fleuve est peu imposant, et ses eaux appauvries ne pourraient pas même servir au flottage des bois, ce qui est d'ailleurs peu regrettable, puisqu'il n'y a pas de bois à faire flotter. Avant d'arriver à Olmedo on passe plusieurs fois l'Adaja. Autrefois ce territoire était couvert de pins, je ne les vois plus; lorsque je le traversai en 1809, un de nos convois avait été attaqué, et les morts des deux partis, mal enterrés, semblaient soulever le sable qui les recouvrait pour montrer au grand jour leurs horribles mutilations. Olmédo, bâtie sur une petite éminence, au pied de laquelle coule l'Eresma, a joué un rôle dans les guerres du milieu du xve siècle, lorsque les armées de Juan II et de Enrique IV en vinrent aux mains. Elle a une enceinte de murailles, avec de grosses tours, assez bien conservées, qui lui donnent un aspect moyen âge qui m'a plu. La nuit vint bientôt, et je pus constater, tant la lune était brillante, que le pays ne s'embellissait nullement. Au petit jour, la diligence

relaya dans une maison de poste, au milieu d'une contrée sauvage, appartenant à las parameras de Avila. Des blocs de rochers jonchaient le sol, comme si des géants s'en fussent servis dans un jour de combat pour se lapider. Quel affreux pêle-mêle! Les plantes qui avaient pu vivre sur cette terre désolée, ne montraient plus que des tiges desséchées; tout au loin était incrusté de poussière. Nous quittâmes bientôt cette Arabie pétrée, et je revis las Navas de San-Antonio, où, par une pluie battante, allant vers Salamanque avec l'armée, je trouvai pour la nuit un abri, misérable sans doute, et cependant enviable, tant nous étions alors malheureux et dénués de tout.

Nous relayons à la Venta de San-Raphaël, dont eurent à se louer les soldats de toutes les armées, vaincues ou victorieuses, poursuivies ou poursuivantes. Malgré l'épuisement de cette pauvre contrée, l'hôte avait toujours en réserve quelques provisions. Voulait-on les lui prendre, on ne pouvait y parvenir, tant elles étaient bien cachées au milieu des rochers. Parlait-on de les lui payer, elles sortaient de terre comme par miracle. Il était nécessaire, et, par une sorte d'accord tacite, on le laissait en paix.[1]

En escaladant la montagne nous avons trouvé les postes des gardes civiles (*guardias civiles*), beaucoup plus nombreux que dans la plaine. Cette institution, due

1. Voyez Souvenirs de la guerre d'Espagne, pages 26, 175 et 228.

au général Narvaës, est salutaire, et je me reproche de ne pas en avoir encore parlé. Sur toutes les routes parcourues par les voitures publiques, à des distances d'autant plus rapprochées, que la nature du terrain favorise davantage les attaques contre les personnes, des espèces de blokhaus, de forme et de dimension pareilles, ont été construites. Les gardes civiles qui occupent ces postes, choisis parmi les anciens militaires, sont bien équipés et bien armés. Ils reçoivent une piécette par jour et circulent d'une station à l'autre, de manière à se croiser : les uns remontent et les autres descendent la route, même la nuit, lorsque doivent passer les diligences. Depuis que cette institution fonctionne, les vols à main armée sont devenus fort rares, sans être pourtant absolument impossibles. Ces petits blokhaus, avec leurs murailles crénelées, ont fort bonne façon. Sans eux et sans les hommes pour lesquels ils ont été faits, on se croirait au désert. Les anciens télégraphes, aujourd'hui abandonnés, couronnent le sommet des monts ; faute de mieux j'aimais à les voir. De loin ils ressemblent aux tours d'observation du littoral de la Méditerranée, si communes en Corse et sur les côtes du midi de l'Espagne, autrefois destinées à prévenir les populations de l'approche des felouques barbaresques et à les mettre en garde contre des attaques imprévues.

En traversant le Guadarrama, vers la fin de 1812, l'arrière-garde de ma division fut accueillie par une vive fusillade qui nous blessa quelques hommes. C'était

une guérilla, embusquée derrière des rochers dont on ne pouvait songer à la déloger. Le matin j'avais voulu, avec quelques officiers, pousser jusqu'à l'Escurial, mais notre passage avait été salué par des coups de fusil qui nous forcèrent à rebrousser chemin[1]. Parvenu au point culminant de la chaîne, je revis le lion en marbre qui sépare les deux Castilles; c'est une œuvre assez médiocre, élevée sur une colonne sans ornements. L'inscription apprend que Ferdinand VI a érigé ce monument. Il eût mieux fait de bâtir quelque solide abri pour les voyageurs, que morfondent dans ce passage difficile et la rigueur du froid et la violence des vents. Après avoir laissé à peu de distance de la route Galapagar, sorti de ses ruines, la diligence arrive au village de Guadarrama, en vue de l'Escurial, où elle s'arrête. Il m'avait été impossible d'herboriser sur la montagne; je fus plus heureux au village, où je trouvai plusieurs jolies plantes.

A peine a-t-on quitté les montagnes du Guadarrama, assez bien vêtues d'arbres et d'arbrisseaux, que l'aridité se prononce de nouveau dans la plaine. Je vois de loin, sur les derniers versants de la chaîne, à travers les rochers de granit, courir les ébauches du chemin de fer; il est encore peu avancé. Plusieurs ponts ont été hardiment jetés sur des ravines d'une profondeur extraordinaire qui coupent la route, l'une des plus belles qu'on puisse voir. Le sol est argileux et crevassé

1. Ouvrage cité, p. 228.

en beaucoup d'endroits par de larges fissures dont les pans sont à pic; l'aspect en est horrible. A gauche, une grande forêt, entourée de murs, le Pardo, attire les regards. Plus on approche de Madrid et plus les plantations d'arbres se multiplient; cependant aucun mouvement considérable de voitures ou de voyageurs n'annonce le voisinage d'une grande capitale. La route cotoie quelque temps le Mançanarès, pauvre rivière qui n'a qu'un beau nom. Un grand pont, qui établit une communication entre le jardin del Moro, situé au bas des terrasses du palais royal, et la Casa de Campo, précède de bien peu le beau pont de Ségovie. La diligence, après l'avoir traversé, s'engage sur une pente, habilement ménagée, qui aboutit à la porte San-Vicente. Elle la franchit, et nous entrons dans la ville, librement, sans exhibition de passe-ports et sans visite de bagages.

---

10. MADRID.

I.

M. Saenz, à qui je suis redevable de tant de témoignages d'affectueuse sollicitude, m'avait choisi un logement, calle del Prado. Je m'y installai pour y vivre à l'espagnole et continuer mon rôle d'observateur. J'avais un petit appartement au premier étage, composé de chambre à coucher, cabinet et salon, avec deux balcons sur la rue. La maîtresse du logis, doña Pascuala (Paca) Martinez, m'entoura de soins attentifs. J'eus particulièrement à me louer de son fils Manuel, qui s'essayait à la langue française; bon jeune homme, qui fut souvent le compagnon de mes courses à travers la ville.

Ce qu'on étudie d'abord, en voyant une personne pour la première fois, c'est sa physionomie; il n'en est pas autrement d'une ville. Mais si cette personne ou cette ville sont déjà connues, vous cherchez à constater ce que le temps a produit. Se sont-elles changées en bien, ou en mal? Ce que vous admiriez naguère, l'admirerez-vous encore? telles sont les questions que l'on s'adresse et qu'il importe de résoudre. Or les courses que j'eus à faire pour me caser, me suffirent pour reconnaître que Madrid était *afrancesado*, sa physionomie ayant perdu ce qu'elle avait d'original pour prendre la nôtre.

Madrid a toujours été une grande et belle capitale. A l'exception des quartiers situés à l'ouest de la rue de Tolède et de la *plaza mayor* (grande place), les rues sont larges, bien pavées et bien bâties. Elle s'est considérablement agrandie vers le nord et vers l'est, où s'élève le terrain. Si le Mançanarès eût eu quelque importance, on aurait construit sur ses bords, avec d'autant plus d'empressement, que partout l'eau est rare; mais ce malheureux ruisseau n'a pas même pour lui, dans sa pauvreté, le mouvement et la vie. Pour juger des embellissements de Madrid, il faut suivre le Prado, depuis la porte d'Atocha jusqu'à la porte des Récollets. Une foule de constructions nouvelles, quelques-unes magnifiques, l'embellissent; telles sont, à gauche: le musée de tableaux, le palais Salamanca, l'hôtel des monnaies, non encore terminé, et bon nombre d'autres habitations élégantes ou même somptueuses. Le Prado est destiné, le temps aidant, à devenir un très-grand et très-beau boulevard. On doit compter parmi les embellissements d'immenses travaux de terrassements ; ils ont rendu les abords de la ville plus faciles et plus agréables. Du côté de la calle d'Atocha, ces travaux ont été gigantesques; et ceux qui ont adouci les pentes dans la direction des ponts de Tolède et de Ségovie, ne leur cèdent guère en importance. Tous ces terrains améliorés ont été plantés d'arbres; on a même, malgré la sécheresse du sol, créé plusieurs jardins publics. Toutes ces plantations paraissent souffrantes. Un système d'irrigation bien entendu fait cependant arriver de l'eau au

pied des arbres et ils s'en abreuvent; mais rien ne démontre mieux combien est puissante l'action des feuilles, comme agent de nutrition, que ce qui se passe à Madrid. En été l'air est sec, et l'eau fournie au tronc n'empêche pas les arbres d'être languissants; elle s'évapore rapidement avant d'arriver aux racines, et c'est par imbibition seulement que le liquide pénètre par l'écorce dans l'intérieur de la plante. Lorsque les arbres du Prado ont acquis un certain âge, il faut les étêter pour qu'ils ne meurent pas. Du reste, on compte grandement, pour améliorer cet état de choses, sur l'arrivée, par le canal d'Isabelle II, des eaux de la Lozoya, rivière qui naît dans la Sierra de Guadarrama, à l'est de San Ildefonse, près de Penalora. Je n'ai pas vu à Madrid un jardin quelque peu sec, dont le propriétaire n'ait invoqué l'influence prochaine de ce cours d'eau pour faire refleurir ses parterres. Il y aura tant de parties prenantes que la pauvre rivière n'y pourra suffire.

Les environs de Madrid et les environs de Paris! l'enfer et le paradis; ce qui blesse la vue et ce qui la charme; la mort et la vie. A l'exception de quelque maison royale, tout est nu. De quelque côté que l'on regarde la ville à distance, elle n'a rien d'imposant; heureusement qu'elle tient plus qu'elle ne promet. En arrivant de Valladolid par la route de France, l'aspect est tout à fait indigne d'une grande cité. Les regards s'arrêtent d'abord avec plaisir sur le palais de la Reine et sur le dôme de plusieurs grandes églises, mais l'effet avantageux de cette perspective est complétement dé-

truit par la bordure inférieure du cadre. Les deux rives du Mançanarès sont occupées, sans aucune interruption, sur une longueur de près de deux kilomètres, du pont de la Casa de Campo au pont de Tolède, par une cohorte de blanchisseuses. Le lit sablonneux de la rivière est couvert d'étendoirs formant huit à dix séries parallèles, sur lesquels sèchent des linges de toute espèce. L'eau du Mançanarès, changée en eau de savon, retenue dans des rigoles, coule lentement, souvent même, suivant qu'en disposent les blanchisseuses, elle ne coule pas du tout. Il y a cela de particulier que la même eau sert, après avoir servi, et cela dans toute l'étendue du terrain occupé par les lavandières. On pourrait remédier à cet inconvénient et construire des lavoirs et des séchoirs couverts, donnant à chacun d'eux un filet d'eau indépendant des autres. On ne verrait plus alors ces huttes couvertes de roseaux, destinées à abriter les ouvrières contre l'ardeur du soleil, et Madrid se présenterait avec plus de noblesse et de grandeur.

Les travaux en cours d'exécution au centre de la ville et dans les plus beaux quartiers, l'embelliront, mais ils la gâtent en ce moment pour le voyageur qui la parcourt, et qui doit la quitter bientôt. Les rues qui aboutissent au célèbre carrefour si connu sous le nom de puerta del Sol, ont été décapitées; tout est envahi par les maçons. De plus, le tracé du canal d'Isabelle II a rendu plusieurs rues presque impraticables.

Pour voir la ville dans son beau, il faut descendre la rue d'Alcala vers le Prado et la Carrera San Gero-

nimo; l'une et l'autre ont en perspective une foule de constructions: le palais des Cortès, la statue en bronze de Cervantès, le Retiro, la porte d'Alcala et le Musée. La calle de Alcala mesure en largeur, à son extrémité sur le Prado, deux cent trente-trois pieds castillans, soit soixante-cinq mètres. Évidemment cette dimension trop considérable faisait une place de cette rue; on l'a compris: des trottoirs et des plantations d'arbres la rétrécissent pour l'œil et pourtant l'embellissent. Elle aboutit à la puerta del Sol et à la grande rue (*calle mayor*), longue ligne qui partage la ville en deux parties à peu près égales.

Pour voir le Madrid élégant, il faut descendre au Prado; pour voir le Madrid financier ou commerçant, aller à la puerta del Sol et visiter ses environs; pour voir le vieux Madrid et les forains, se rendre rue de Tolède ou rue de Atocha. L'aspect de la population, ici comme dans toutes les grandes villes, change suivant les quartiers, et même suivant les heures du jour. D'une manière générale, on peut dire que la rue a bon air. Le peuple même est convenablement vêtu. On ne voit guère de pauvres. Sur les marches des églises, se tiennent assis des aveugles, presque tous des hommes, et il est vraiment extraordinaire qu'ils soient si nombreux; ils font vibrer les cordes mal d'accord d'une vieille guitare et murmurent, plutôt qu'ils ne chantent, quelque pieuse complainte. Au coin des rues se tiennent les porte-faix et les commissionnaires, avec le paquet de cordes qui leur sert à porter des fardeaux

posés sur les épaules et soutenus à l'aide d'une courroie, appuyée sur le front. Toute la journée, mais surtout le matin, les rues sont sillonnées par des marchands de toute espèce, qui avertissent de leur présence par des cris, singuliers d'intonation pour une oreille française.

Dans la journée, Madrid est assez calme, mais quand vient le soir, le bruit recommence de plus belle; les crieurs de journaux surtout étourdissent le passant. La *Correspondance autographe*, l'*Ibérie*, le *Périodique*, l'*Abbé*, l'*Époque*, le *Droit*, le *Paleto* se disputaient, en septembre 1859, les suffrages des politiques de la puerta del Sol. A ces cris se joignent ceux des marchands d'allumettes et des porteurs de billets de loterie; c'est à en devenir sourd. Après avoir exploité le centre de la ville, les marchands de journaux se répandent dans tous les quartiers et proposent leurs feuilles éphémères, de manière à faire croire qu'elles renferment des nouvelles du plus haut intérêt.

Madrid possède plusieurs promenades, parmi lesquelles le Prado est, comme on sait, la plus célèbre et la plus belle. Lorsque ses longues allées d'arbres ont reçu les promeneurs, et que les voitures et les cavaliers circulent dans les contre-allées, on pourrait se croire aux Champs-Élysées. La toilette des femmes est de bon goût; la tenue des hommes parfaite; les équipages sont peut-être plus nombreux qu'à Paris. Les mules ont cédé la place aux chevaux, et les attelages, sans atteindre au grand luxe, ne manquent ni de confortable ni même

d'élégance. Ce qui m'a plu surtout, ce sont les enfants, vifs, gais, pétulants, habillés à qui mieux mieux, portés ou surveillés par des femmes de chambre, dans le costume de leur pays, coquettement arrangé par la main de couturières habiles. Les hommes marchent à côté des femmes, sans leur donner le bras ; on agit de même en ville. Il faut être époux ou père pour avoir ce privilége, encore n'en use-t-on que rarement. Le vrai Prado est la partie désignée sous le nom de Prado de San Geronimo, c'est là que sont les chaises pour se reposer et que circulent les marchands d'eau fraîche. L'eau joue à Madrid et dans toute l'Espagne un rôle important, et ce précieux liquide donne lieu à un commerce étendu. Les places, les carrefours, les promenades, les lieux de station des voitures, ont leurs marchands en titre, établis dans des échoppes. Là des verres pleins d'eau, de grandeur différente, pour tous les âges, attendent les consommateurs qui les vident avec délices. Les cruches dans lesquelles on la conserve sont en terre poreuse, souvent étrusques de forme. Jamais Allemand, vidant sa choppe de bière, n'a sur sa figure une expression de béatitude, pareille à celle d'un Espagnol, altéré ou non, buvant un verre d'eau, car c'est pour la savourer qu'il boit, autant par goût que par besoin. Certaines provenances, plus estimées les unes que les autres, sont indiquées sur les enseignes. Ainsi fait-on des vins de Chambertin, de Nuits, de Clos-Vougeot. Les gourmets *en eau* sont aussi difficiles et aussi bons appréciateurs que les gourmets *en vin*.

Il faut lire l'histoire contemporaine pour voir Madrid devenir le théâtre d'événements de quelque importance. Les *pronunciamentos* ont toujours commencé à la puerta del Sol, centre de la ville, auquel aboutissent plusieurs grandes voies; c'est aussi là que commença la révolte du 2 mai 1809; la plaza de la Cebada est devenue tristement célèbre par le supplice de Riego, l'un des martyrs de la liberté espagnole. Ce fut sur la place de la municipalité (*ayuntamiento*) que François Ier eut sa première prison, dans la maison de don Fernando de Lujan. Il en changea bientôt et fut conduit à l'Alcazar, espèce de Bastille, aujourd'hui détruite, sur l'emplacement de laquelle a été bâti le palais royal actuel. Charles-Quint se montra froid et dur pour son royal prisonnier; il n'en fut que le geôlier. Si la chance des combats eût fait tomber l'empereur au pouvoir de François Ier, il est permis de croire que le roi de France eût été plus généreux et plus magnanime que son vainqueur. La rue dans laquelle est mort Cervantès porte son nom, et une plaque en marbre est consacrée à la mémoire de ce célèbre écrivain qui, comme le Camoëns, vécut et mourut pauvre; ce n'est pas tout, une statue en bronze a été élevée à ce grand homme sur la place des Cortès; on lit sur le piédestal :

MICHAELI DE CERVANTES
SAAVEDRA
HISPANIÆ SCRIPTORUM
PRINCIPI
ANNO 1836.

Des deux bas-reliefs placés sur les faces latérales du piédestal, l'un est un sujet allégorique; il représente Don Quichotte et Sancho Panza guidés par la folie. Il eût fallu mettre en perspective le temple de la Raison, vers lequel, dans leurs dires graves ou joyeux, ils conduisent le lecteur, s'il veut bien les écouter et les comprendre; le second se rapporte à la fameuse aventure qui fit qualifier Don Quichotte de chevalier des lions.

Lors des troubles de 1854, le pacifique bronze fut atteint par des projectiles. Triste effet des guerres civiles! elles souillent le présent et insultent au passé.

D'autres noms illustres se lisent sur la nomenclature des rues : Calderon de la Barca, qui mourut dans la grande rue; Gongora, Hernan-Cortès, Herrera, Jovellanos, Lope de Vega, Pizarre, Quevedo. Il est bon de rappeler ainsi la mémoire des grands hommes; le parcours des rues en devient plus intéressant et la nation, ainsi entourée de ses gloires, semble s'ennoblir aux yeux de l'étranger. Les villes commencent à comprendre le ridicule attaché aux noms de certaines rues. La liste des Espagnols, qui ont bien mérité de la patrie, n'est certes pas épuisée, et Madrid fera bien de fouiller dans ses annales, afin de réformer complétement ce genre de nomenclature, la plus usuelle de toutes.

J'ai dit que Madrid m'avait paru *afrancesado*; il ne faut pas prendre cette assertion trop à la lettre. Mais d'abord la physionomie de la population des grandes villes espagnoles est modifiée par la suppression des couvents. Les religieux de tout costume, barbus ou

non barbus, chaussés ou déchaussés, Franciscains, Capucins, Dominicains, Récollets ou Minimes, tout a disparu, et les confréries de pénitents de toutes teintes, avec ou sans cagoules, ne se montrent plus qu'en Italie ou en France. Sous ce rapport je retrouvais l'Espagne telle que je l'avais laissée en 1813, car à notre approche les moines s'empressaient de disparaître. Ils s'étaient de nouveau montrés après notre départ, donnant à la rue, en se mêlant à la population, un aspect particulier, et il a dû sembler étrange aux Espagnols de ne plus les voir. Le plus grand changement, aujourd'hui opéré, résulte du costume des hommes, maintenant habillés à la française, avec le chapeau rond. Ils portent la moustache, sans la redresser en crocs, et elle n'est nullement exagérée dans ses dimensions. J'ai vu très-peu de barbes complètes. Le temps s'étant un peu refroidi pendant un ou deux jours, quelques manteaux, bien portés, ont été jetés sur les épaules. En hiver il est probable que les Espagnols se drapent soigneusement; peut-être même vont-ils encore jusqu'à se couvrir le visage afin de garder l'incognito. C'est être *embozado;* les anciens auteurs dramatiques se sont souvent servis de ce moyen pour compliquer leurs intrigues. Les femmes *s'embozaient* aussi avec la mantille, et il n'était pas plus permis de l'entr'ouvrir que d'arracher le masque d'un domino.

Dans les rues et à la promenade, les femmes portent la mantille et c'est souvent la partie la plus riche de leur toilette; elles sont coiffées en cheveux et en ban-

deaux; les robes sont un peu décolletées, assez pour laisser le col libre jusqu'à la naissance du sein; la tête, attachée sur de belles épaules, gagne à être ainsi dégagée. On a suffisamment parlé de la perfection des pieds et de la main des Espagnoles, ainsi que de la cambrure de leur taille; mais c'est surtout aux Andalouses que les éloges s'adressent. Ce qui m'a surtout frappé chez les Madrileñas, c'est la beauté de l'ovale de la figure, la vivacité des yeux, bordés de longs cils et surmontés de magnifiques sourcils noirs; c'est enfin la richesse de la chevelure. Le teint est parfois aussi beau que celui d'une Française, mais je préférais le voir pâle et de cette pâleur sous laquelle se devinent des tons chauds, comme le soleil d'été qui cache l'or de ses rayons sous un nuage, à l'approche de l'orage. La pâleur chez une blonde, c'est maladie; chez une brune, c'est surabondance de vie. La crinoline, très-avantageuse pour dissimuler la maigreur et les tailles défectueuses, est préjudiciable aux personnes bien faites et d'un embonpoint suffisant. Il n'y a plus d'appréciations possibles; la beauté des formes est un avantage naturel absolument perdu. Quelle que soit la femme qui s'assied sur les coussins d'une voiture ou sur ceux d'un canapé, elle a toujours la même envergure, et le fictif occupe beaucoup plus de place que le réel. En Espagne les femmes ont exagéré la crinoline; elles ont eu tort, ayant généralement une jolie taille que feraient valoir des vêtements moins amples. On peut, sans blesser la décence, permettre au corps de garder moins complétement l'a-

nonyme. Lorsque du haut de mon balcon je voyais les dames descendre au Prado, dans ces robes gonflées d'air, il me semblait avoir sous les yeux de petites sonnettes d'appartement qu'il eût suffi de soulever de terre pour faire tinter, les jambes pouvant remplir le rôle de battant de cloche et se démener tout à l'aise dans l'espace.

II.

On ne trouve l'ombre à Madrid que dans les jardins et les parcs royaux. Il semble qu'il y ait monopole au profit de la monarchie; tels sont : le *Retiro*, la *Casa de Campo*, le *Jardin del Moro*, le *Prado*, la *Torre de la Parada*, la *Zarzuela*, la *Granja*, et d'autres encore, à plus grande distance. Il n'est pas impossible de visiter ces villas; on y est admis à des heures fixées ou avec des cartes. Les arbres y portent témoignage de l'aridité du sol et de la sécheresse de l'air. Comparés à nos hêtres et à nos chênes, les yeuses et les cyprès font triste mine. Ce n'est pas là que l'on peut goûter ce *frigus opacum* des grandes forêts de l'Europe tempérée.

Nous avions fait en 1808 une place d'armes du Retiro; elle commandait Madrid, qu'elle tenait en respect par la crainte. Le séjour d'une assez forte garnison dans son enceinte, lui fut très-préjudiciable; les plantations en souffrirent. Toutefois, si beaucoup d'arbres tombèrent sous la hache, dans un but d'absolue nécessité, nous avions du moins respecté les bâtiments, tandis que les Anglais renversèrent de fond en comble la fa-

brique royale de porcelaine de Chine: Les arbres ont repoussé, la fabrique est toujours en ruine.

Le Retiro, ou plus exactement le *Buen Retiro* (la bonne retraite), occupe le versant d'une colline qui domine Madrid. Certaines parties de ce vaste terrain sont absolument nues et incultes; les autres, couvertes de plantations et de parterres, forment d'agréables promenades. Tous les arbres capables de vivre sous le climat de Madrid, s'y trouvent, et ce sont les mêmes espèces que ceux de nos jardins et de nos promenades du centre de la France. Micocouliers, mûriers à papier (*Broussonetia*), mûriers blancs, peupliers noirs, ornes, y abondent. Le marronnier y est rare, ainsi que le tilleul. Les cyprès y dressent en grand nombre leurs tristes pyramides, particulièrement vers l'extrémité nord du jardin. Le genêt d'Espagne, le buplèvre-arbrisseau, le laurier-tin, le lilas et le génévrier, taillés en charmilles, encadrent les massifs. Un grand nombre d'allées sont assez larges pour permettre la circulation en voiture, et la famille royale s'y promène fort souvent. Dans l'une d'elles ont été placées plusieurs statues en marbre de rois Goths; il s'en trouve aussi quelques-unes dans le parterre, qui est charmant et bien arrosé. L'eau lui arrive d'un immense réservoir, qualifié de grand étang; ses eaux verdâtres sont sillonnées par des légions de canards bruyants. Un manége (*noria*) l'alimente. A l'une des extrémités jaillit une petite fontaine, décorée à l'Égyptienne; l'eau en est savoureuse, et sous les arbres voisins, plus beaux que ceux des autres parties du jardin,

sont dressées de petites tables destinées aux buveurs d'eau, qui se délectent en s'en abreuvant. Aux quatre coins du grand étang ont été placées quatre guérites en pierre. Alexandre Dumas, qui, pour être amusant et spirituel, se croit souvent dispensé d'être véridique, en a fait quatre petites chapelles, tant, dit-il, les Espagnols se plaisent à élever des monuments pieux ! On riait beaucoup à Madrid de ce quiproquo.

Je ne songe pas à décrire le Retiro, non plus que les autres parties de Madrid que j'ai visitées ; je ne parlerai donc ici ni de la ménagerie, ni des bâtiments, qui du reste n'ont rien de précisément remarquable. Le jardin botanique touche au Retiro, et je m'y transportai.

J'y fus reçu par le professeur Colméïro, homme distingué par ses connaissances et par un caractère aimable. Il a voyagé en France, en Italie, en Belgique, et il a profité de ses voyages. L'entrée du jardin est de très-bonne architecture, la grille est belle, avec deux petits pavillons pour les gardiens. Je voudrais bien, par gratitude pour l'excellente réception qui m'a été faite par M. Colméïro et par M. Cutanda, non moins empressé que son collègue à m'accueillir, dire du bien de cet établissement. Je ne le puis, en vérité. Tout ce qui dépend des professeurs, ne laisse rien à désirer. Moyens d'instruction donnés aux élèves, détermination des plantes, herbiers[1], tout est bien, mais il ne faut rien

1. Ceux de Ruiz, de Pavon, de Cavanilles, de Née, de Zea, de Lagasca, sont extrêmement précieux.

voir au delà. Sur ce vaste terrain s'allongent des allées de grands arbres, couverts d'une poussière épaisse que le vent et les promeneurs soulèvent du Prado. Les chaleurs de l'été brûlent le terrain et les plantes paraissent grandement en souffrir. L'arrosage est insuffisant. Deux manèges, toujours en activité, fournissent à peine le quart de l'eau nécessaire. Cette eau ne fait pas vivre, elle empêche seulement de mourir. Si l'on voulait donner de la vigueur aux arbres, il faudrait pratiquer des pluies artificielles avec des pompes en arrosoir; mais quelle dépense! J'ai vu un *aquarium*, bien pourvu de plantes aquatiques, avec une petite colonne au centre, portant les noms des botanistes espagnols qui ont bien mérité de la science. Les serres sont mal construites et d'une grande pauvreté en plantes exotiques. Vers la partie qui confine avec le Retiro, s'étend un très-long berceau de treilles aux ceps tortueux, de la grosseur du corps d'un enfant; ils étaient chargés de magnifiques raisins, beaux à peindre et d'un poids considérable. Dans bien des lieux les jardins valent mieux que les personnes qui les dirigent; à Madrid, c'est tout le contraire. Pour que cet établissement fût digne d'une grande capitale, il faudrait y faire couler un petit filet d'eau.... du Pactole.

Placer une capitale sur un terrain aussi sec, eût été folie, si l'eau, pour les besoins de la vie, ne s'y trouvait pas en nappes presque partout dans le sous-sol, à peu de profondeur, ce qui a fait dire de cette grande ville: *Madrid la osaria, cercada de fuego, armada sobre agua.*[1]

1. Madrid le charnier, entourée de feu, est une flotte sur l'eau.

En sortant du jardin de botanique, je descendis le Prado jusqu'à la porte d'Atocha, où se trouvait la *feria* (foire). La foule s'y pressait. Les marchandises exposées en vente étaient de basse qualité. Les gardes de police y exerçaient une active surveillance. Une grande caisse, sur quatre roues, avec des croisées grillées et une porte à solides verroux, ne me laissait pas deviner à quoi elle pouvait servir; je m'en enquis, et l'on m'apprit que c'était là que l'on mettait en dépôt les malfaiteurs, pris en flagrant délit de vol, pour les mener en prison.

III.

Presque en face de la carrera San Geronimo, à son débouché sur le Prado, s'élève un monument funèbre qui blesse les regards et que je voudrais voir ailleurs. Il est destiné à consacrer le souvenir de la révolte de Madrid, si énergiquement et si promptement réprimée. C'est une faute de l'avoir ainsi mis en lumière, et je vais dire pourquoi.

Le 2 mai 1808 fut pour la France et pour l'Espagne un jour néfaste. Encore doit-on dire qu'il donna à celle-ci le signal de la résistance, et que de la résistance sortit la liberté. Pour nous c'est une date funeste et rien de plus.

On a tant parlé des affaires d'Espagne relatives à la guerre de l'Indépendance, que je ne veux rien en dire ici. Napoléon a peut-être été plus loin qu'il ne le vou-

lait ; d'ailleurs, qui ne sait dans quelles mains il avait mis Madrid ! Murat n'était pas un homme de tête ; ce qui dominait en lui c'était une bravoure à toute épreuve. Loin de servir la cause pour laquelle il combattait, il contribua à la ruiner. Il manqua de mesure et se conduisit en politique, comme s'il eût été sur les champs de bataille, avec impétuosité et sans prudence. Murat n'était bien qu'à la tête d'une division de cavalerie.

Il avait fort mal interprété les intentions de l'Empereur, telles du moins qu'elles sont exprimées dans la lettre écrite après les événements d'Aranjuez. L'histoire n'a peut-être pas assez apprécié la valeur de ce document, et pourtant il diminue, d'une manière considérable, la responsabilité qui pèse sur Napoléon, en même temps qu'il charge celle de Murat. [1]

Si ce prince pouvait prévenir la révolte du 2 mai, son devoir était de le faire ; et il n'est pas sûr qu'il ait pris toutes les mesures nécessaires pour l'empêcher. Dans tous les cas, Madrid y préluda longtemps par des assassinats sur de pauvres soldats isolés, qui suivaient le drapeau et ne choisissaient pas la route dans laquelle il s'engageait. Cette insurrection, en présence d'une armée de vingt-cinq mille hommes, *intra* et *extra muros*, était un acte de folie. Il n'y avait dans la ville que quatre mille soldats espagnols, et, sauf quelques canonniers invalides, entourant Daoiz et Velarde, cette troupe

1. Voyez Norvins : Histoire de Napoléon, t. III, p. 77 ; édition de 1829.

ne prit aucune part au combat, circonstance heureuse, car si la résistance avait été plus grande et plus prolongée, l'issue du combat eût été la même et plus de sang aurait été versé. Plus de cinq cents Français, morts ou grièvement blessés, étaient tombés sous le poignard, tandis que les insurgés n'avaient perdu environ que le tiers de ce nombre. Ce furent les *soldats espagnols* et les *soldats français* qui rétablirent la tranquillité et le bon ordre.

Daoiz et Velarde furent tués sur leurs pièces, près de la porte de Fuencaral. Sans doute cette mort, qui ne pouvait servir Madrid, fut glorieuse, et je me garderai bien d'en diminuer le mérite; mais combien d'officiers de toutes les nations ont péri de même, dont les noms sont ignorés! que le Gouvernement espagnol eût honoré leur mémoire, je l'aurais compris. Qu'il se soit servi de ces morts comme moyen de soulever la nation, je le comprends encore; mais que les temps écoulés, il en ait fait, même de nos jours, un instrument de haine contre la France, voilà ce que je ne comprends pas.

Nous consacrons, en France, le souvenir de nos victoires par des noms donnés à des rues, à des places, à des boulevards, à des ponts; nous fondons des canons pour en faire des bas-reliefs destinés à revêtir une colonne triomphale; mais on ne nous a jamais vus consacrer par des monuments ou des inscriptions le souvenir de l'île de Cabrera, où nos soldats prisonniers moururent de faim; ni celui de nos compatriotes égorgés au Grao, quoiqu'ils eussent conquis à Valence, par un

long séjour, le droit de citoyens. Nous n'avons rien fait qui rappelle Quiberon ou les pontons anglais. Se montrer fiers d'une victoire et en inscrire le nom dans les fastes de sa nation, c'est en quelque sorte honorer ses adversaires. Après une bataille bien disputée, il faut peu de temps pour que les vaincus fraternisent avec les vainqueurs et se donnent la main. Tous les peuples ont eu leurs jours de triomphe et leurs jours de défaite; et il s'en faut de bien peu, même chez les plus heureux, pour que la balance ne se maintienne pas égale.

Un monument qui rappelle une victoire n'est donc pas un monument de haine. Quand nous disons à nos enfants qu'à Austerlitz, Iéna ou Wagram, nous avons combattu les Prussiens, les Russes ou les Autrichiens, cela ne leur apprend ni à les haïr, ni à les mépriser. Il ne peut en être ainsi d'un monument élevé pour consacrer la mémoire de deux hommes tombés sous le fer de l'ennemi pendant une insurrection, réprimée par les baïonnettes. Si je trouvais sur une des places de Madrid, une colonne portant écrits en lettres d'or, les noms de Baylen et de Vitoria, je les verrais sans peine; mais le monument du 2 mai me déplaît. C'est la haine éternisée en granit, entourée de cyprès, symbole d'un deuil qui ne doit plus finir. Les générations, en se succédant, ne pourront plus oublier ce jour funeste; elles maudiront le nom français, sans se préoccuper de savoir si nos soldats étaient ou non dans le cas de légitime défense et quel fut le premier sang versé. Il y a tout profit à perdre le souvenir du mal qu'on a reçu de ses

voisins : d'abord parce qu'on le leur a bien rendu; ensuite parce qu'on ne sait pas toujours de quel côté est le bon droit et si le mal dont on a souffert n'a pas été quelque peu mérité.

Le monument du 2 mai n'a pas été élevé sans opposition. L'érection décidée, il ne fallait pas le mettre au beau milieu du Prado, la plus visitée des promenades d'Espagne. Car, ou bien, les Espagnols le voient sans émotion, et alors il était inutile de l'élever; ou bien il leur rappelle une scène de deuil, et ce n'était pas dans un lieu consacré à des fêtes qu'il fallait le placer. Chaque jour, passent devant ce monument des milliers de personnes. On ne peut aller au Retiro, au musée, au jardin botanique, descendre vers la porte d'Atocha ou remonter vers la rue d'Alcala, sans avoir sous les yeux ce tombeau avec des génies qui pleurent et une date qu'il faut reléguer dans l'histoire.

Ces témoignages de rancune éclatent ailleurs; si l'on visite le musée de sculpture, on voit, dominant toutes les autres, les statues colossales des deux officiers; si l'on parcourt le musée de tableaux, où sont si rares les sujets historiques, ce sont encore eux. Il y a une rue du 2 Maï, une rue Daoiz et Velarde; le tout sans parler des gravures et des lithographies sans nombre qui leur sont consacrées. A force d'abuser de ces noms, on est parvenu à en amoindrir l'éclat.

En entrant au musée, à droite, et avant toute autre peinture, s'étalent deux tableaux rancuneux; l'un, consacré au 2 mai, est une sorte de prise d'armes, un ap-

pel à la résistance. L'Espagne s'y montre entourée de morts et de mourants. C'est une Marseillaise en peinture. L'autre rappelle les souffrances du peuple espagnol pendant l'occupation française. Sur le premier plan, des hommes affamés dévorent des racines; le personnage principal, un vieillard presque nu, refuse les aliments que présentent, à lui et aux autres pauvres nécessiteux, trois soldats français dont la figure exprime une pitié profonde. On lit sur une colonne: *Nada sin Fernando; constancia del pueblo español*[1]; avec les dates de 1811 et de 1812, années qui furent des époques de disette. Au fond du tableau et dans l'ombre, un Espagnol bien couvert de son manteau, tient en main un poignard: sa figure est sinistre et il s'apprête à frapper; qui donc? les Français qui viennent secourir le malheur, tandis qu'une femme, épouse ou sœur, reste dans le rôle de douceur qui appartient à son sexe et s'efforce de le retenir. Que ce tableau ait été fait, à la bonne heure; mais pourquoi le placer précisément à l'entrée du musée? pourquoi est-il le premier qui frappe les regards? Est-il bien certain qu'il soit là sans intention de haine? Et d'ailleurs quelle maladresse du compositeur, de mettre sous le poignard d'un assassin des hommes émus de pitié, remplissant un acte d'humanité! Croit-il ainsi honorer son pays? Et puis enfin, pour quiconque a vu l'Espagne pendant la guerre de

1. Rien sans Fernando; constance du peuple espagnol en 1811 et 1812.

l'Indépendance, s'il est notoire que les Espagnols mourant de faim, étaient secourus par nous, il ne l'est pas moins que, loin de dédaigner les aliments que souvent nous partagions avec eux, ils les acceptaient avec gratitude. Mourir de faim, passivement, ce n'est pas servir son pays; c'est sous le fer de son ennemi qu'il faut tomber, et pour cela il faut d'abord vivre.

Le patriotisme, je le sais, est respectable, même dans ses exagérations ; mais ce n'est pas ici le cas de le pardonner. Comme les autres nations, nous cédons à ce travers, mais nous n'y mêlons pas de sentiments haineux. Pour moi, tout ce qui tend à la haine, m'afflige ; tout ce qui peut la réveiller ou l'entretenir, m'est antipathique. N'est-ce donc pas assez que les nations soient séparées par la langue et par des frontières ? Nous faisons tous partie de l'humanité, quel que soit le degré de latitude des pays que nous habitons. Pourquoi chercher à l'oublier?

IV.

Je suis sorti d'assez bonne heure afin de revoir l'hôpital où j'avais fait le service en 1810, et la rue dans laquelle j'avais demeuré. Me voilà donc en route, demandant le couvent de la Merced, dont nous avions disposé pour mettre des malades; personne ne savait ce que je voulais dire, jusqu'à ce qu'une personne déjà âgée, m'apprit que ce couvent avait été démoli pour agrandir une place. — Allons, me disais-je, me voilà

réduit à visiter la calle de los remedios et la maison de doña Juana Echevarria, chez laquelle j'ai reçu jadis une si bonne et si cordiale hospitalité. — Je demande..... Il en était de la rue comme du couvent, elle n'existait plus! De pareilles déceptions ne sont pas rares; elles attristent le voyageur, frappé de l'instabilité des choses de ce monde. Les maisons, les rues, les édifices font leur temps comme les hommes. Il me souvient d'avoir visité ma ville natale avec l'intention d'aller me recueillir dans le cimetière où reposent, avec ma mère, tous ceux que j'ai aimés dans mon enfance; arrivé sur les lieux, je cherche, je regarde, et trouve sur l'emplacement qu'il occupait une promenade où viennent danser les jeunes filles et les jeunes garçons, au son d'une musique bruyante.

Le but de ma course à travers Madrid étant manqué, je me dirige vers le pont de Tolède, en suivant la rue de ce nom. Là je revois les muletiers au teint bruni par le soleil de l'Estramadure et des deux Castilles, conduisant de longues caravanes d'ânes et de mulets chargés de denrées, allant dès l'arrivée se perdre dans la profondeur de ces vieilles *posadas*, devenues depuis des siècles la terreur des voyageurs. Je reconnais sans peine, dans la foule qui se presse à la porte des cabarets, sans toutefois oser y entrer, les gitanos, à leur costume bizarre chargé d'oripeaux, et surtout à leur physionomie étrange, tout à la fois timide et astucieuse. L'un d'eux, jeune encore, couvert d'un vieux manteau troué, est accroupi par terre et fait vibrer les

cordes d'une guitare fêlée; un groupe de petites filles l'entourent; prédestinées au bolero, elles se dandinent sur leurs hanches et balancent en mesure leur tête enfantine. De gros jurons résonnent à mon oreille, tandis que de toutes les bouches armées de cigaritos, s'exhalent des bouffées de tabac, impuissantes, malgré la rapidité avec laquelle je les vois se succéder, à neutraliser la forte odeur d'huile qui se dégage des poêles à frire, odeur odieuse, aussi persévérante et aussi insupportable à quiconque visite l'Espagne, que l'est l'odeur du nègre à l'Européen qui visite nos colonies. Cette rue en pente, médiocrement belle, est certainement une des plus animées de Madrid ; elle se termine par une porte qui prétend à la dignité d'arc de triomphe. Quoique ce monument soit lourd d'architecture, il ne laisse pas d'avoir en effet un aspect assez imposant. On lit au milieu de l'attique :

A FERNANDO VII EL DESEADO, PADRE DE LA PATRIA,
RESTITUIDO A SUS PUEBLOS, ESTERMINADA LA
USURPACION FRANCESA, EL AYUNTAMIENTO DE
MADRID CONSAGRO ESTE MONUMENTO DE
FIDELIDAD, DE TRIUNFO Y DE ALEGRIA
AÑO DE 1827.[1]

1. A Ferdinand VII, le désiré, père de la patrie, rendu à ses peuples, l'usurpation française étant exterminée, la municipalité de Madrid a consacré ce monument de fidélité, de triomphe et d'allégresse, en l'an 1827.

Et voilà les peuples!! Ferdinand, *père de la patrie!!* Qui voudra désormais porter un pareil titre! Remarquez que quatorze longues années s'étaient écoulées, lorsque les expressions *esterminada la usurpacion francesa* ont été gravées sur le monument. Cherchez à Paris ou ailleurs en France, le nom d'une nation étrangère, intercalé sur une inscription, dans une phrase haineuse, et vous ne le trouverez pas.

Après avoir dépassé cet arc *de fidélité*, *de triomphe et d'allégresse*, on a devant soi la campagne de Madrid, avec ses collines chauves. Jusqu'au pont le terrain s'abaisse. La route est extrêmement large et plantée de quatre rangées de faux acacias, auxquelles viennent aboutir de larges voies, aussi plantées d'arbres, se dirigeant vers la porte de Valence et d'Atocha par la gauche, et vers le pont de Ségovie par la droite. Près du pont est une demi-lune avec des statues de rois goths, si peu connus, que j'ai négligé de prendre leurs noms.

Le pont de Tolède, quoique massif et chargé d'ornements de mauvais goût, est imposant par sa masse et sa solidité. Le Mançanarès doit en être fier. Après l'avoir traversé, je m'arrêtai sur un banc de pierre, près duquel j'avais reçu, en partant pour rejoindre le 1er corps, les adieux de mes camarades de Madrid. Hélas! quarante-cinq ans se sont écoulés depuis que je survis au plus cher de tous; combien d'autres depuis l'ont suivi! Je suis l'un des rares survivants de cette bande joyeuse, demi-savante et demi-frivole. Après

une longue pause, qui les fit tous revivre durant quelques instants dans ma mémoire, je longeai jusqu'à San Damaso, la route de Tolède, qui va se perdre dans le lointain, à travers des champs dépouillés de verdure ; puis je descendis sur les bords du Mançanarès pour en étudier la végétation. J'y retrouvai les blanchisseuses, très-occupées et très-bruyantes, au milieu d'elles circulaient des marchandes de fruits, de pain et d'eau fraîche. Sur les rives, croissent quelques arbustes, et çà et là de grosses touffes de roseaux. La rivière consistait en trois ou quatre rigoles de deux mètres de largeur avec des réservoirs d'eaux fétides et sans issue. Je pouvais passer en une seule enjambée de la rive droite sur la rive gauche, cueillant quelques plantes éparses sur le sable, entre autres des chénopodées, particulières aux bords de la mer : indice certain d'un terrain de nature saline. Après avoir quitté le lit de la rivière, je trouvai à droite, accroupis sur le fût d'une colonne, les deux lions de Castille ; ils défendent l'entrée du canal du Mançanarès, si bien à sec alors, qu'une grenouille n'aurait pu s'y désaltérer. Un petit bois de peupliers noirs (*alamos negros*), plantés en quinconce était proche, et j'allai m'y reposer.

Je n'y restai pas longtemps. Pour moi, la promenade est une marche forcée ; il me semble toujours que je trouverai plus loin une place meilleure que celle où je me suis arrêté, et je me porte en avant. C'est ce qui arriva. Côtoyant constamment le Mançanarès, dont je remontais le cours, j'arrivai au pont de Ségovie. Il n'est

pas aussi chargé d'ornements que celui de Tolède; c'est pourquoi je le préfère. A peu de distance, sur la route de France par l'Escurial, s'étendent à gauche les bois de la *Casa de Campo* (la maison des champs); les plantations qui l'entourent occupent une grande étendue; je n'ai pu les visiter. En face, séparé par un pont, se trouve le jardin du palais de la Reine, qualifié de *jardin del Moro*. Il est assez riche en plantes exotiques. J'y ai vu quelques palmiers et de beaux *araucaria*. Au centre est une grande fontaine sans eau. On construisait près des serres un *aquarium* pour la *Victoria regina*. C'est un Français qui dirige les cultures. Vu du jardin, le palais royal se présente avec majesté. Une rampe fort longue, qui pourrait être mieux entretenue, conduit à la place d'Orient, espèce de grand square avec un rond-point, où se dresse, — entourée de statues en marbre de rois Goths qui semblent lui former une cour, — la statue équestre de Philippe II, fondue à Florence, en 1640, par Pierre Tacca; c'est un très-beau morceau de bronze. On aurait dû lui donner pour vis-à-vis, la statue du fameux Torquemada, ce grand brûleur d'hommes, dont Philippe II a si bien continué les œuvres.

Une escorte de hussards attendait à la porte du palais la sortie de la Reine, qui parut bientôt; elle monta en voiture avec le Roi. On la dit fort bonne et fort charitable. Elle aime les beaux-arts et peint, dit-on, assez bien. Le Roi-époux s'acquitte consciencieusement de sa charge, sans se mêler en rien des affaires de l'État.

L'influence que pourrait exercer le duc de Montpen-

sier semble redoutée. Il habite, comme on sait, Séville, adoré des habitants, ainsi que la duchesse. Cette grande cité est devenue, grâce à lui, une ville nouvelle, tant il a concouru à l'embellir. Au musée de sculpture, qui renferme les bustes de toute la famille royale, j'ai vainement cherché celui du duc, et si son portrait existe chez les marchands de gravures et de lithographies, il y est rare. Suivant ce que j'ai entendu dire, il ne serait pas difficile à ce prince, s'il était ambitieux, de monter du second rang au premier; mais pour le bonheur et le repos de sa vie, il vaut bien mieux qu'il règne à Séville que de régner à Madrid. Quiconque veut faire le bien, le trouvera plus facile debout près du trône que s'il y est assis.

V.

Je suis resté trop peu de temps à Madrid pour qu'il m'ait été possible d'étudier les établissements scientifiques ou littéraires. Les écoles, les facultés, les bibliothèques, plusieurs musées étaient fermés, et les professeurs, jouissant d'un repos légitimé par les vacances, avaient quitté la ville pour aller trouver aux bains une température plus douce et des ombrages plus frais.

Au reste, tout ce que je pourrais dire de ces institutions reproduirait ce que nous savons de notre propre pays. Le voisinage de la France permet à l'Espagne de l'étudier facilement, et comme elle est moins

avancée que nous ne le sommes, c'est de sa grande voisine qu'elle s'inspire. Ainsi, l'organisation de l'armée est basée sur la nôtre. Il y a une école militaire de cadets à Tolède; une école d'artillerie (polytechnique) à Ségovie; une direction et un musée d'artillerie; une direction du génie, un musée d'artillerie, etc., etc. Il n'en est pas autrement de la marine espagnole.

Madrid possède une académie royale des sciences, divisée en trois classes: sciences exactes (mathématiques), sciences physiques et sciences naturelles; une académie des beaux-arts; une académie des inscriptions et belles-lettres; une académie des sciences historiques; une autre pour l'étude du grec et du latin; une autre pour la législation, sans compter une académie de médecine, une de chirurgie et une de médecine vétérinaire.

Des onze académies fondées à Madrid, six l'ont été de 1834 à 1850, indice évident d'un mouvement marqué vers le progrès.

Le haut enseignement compte cinq facultés: philosophie, théologie, jurisprudence, médecine et pharmacie. Il existe comme en France des écoles des beaux-arts, d'architecture, de mines, de diplomatie, etc. Un conservatoire des arts et métiers, un conservatoire de musique et de déclamation, enfin une école normale. Les musées sont nombreux, ainsi que les bibliothèques: la bibliothèque nationale renferme seule, assure-t-on, plus de deux cent cinquante mille vo-

lumes, et celle du duc d'Osuna s'élèverait à près de cent mille. Si la qualité est en rapport avec la quantité, tout est au mieux. Ce ne sont donc pas les moyens d'instruction qui manquent à l'Espagne, et s'ils étaient mis en œuvre, elle occuperait bientôt une place très-élevée parmi les nations savantes. Elle a certes des hommes très-distingués dans toutes les branches des connaissances humaines, et cependant il est rare de trouver des noms espagnols parmi les auteurs de découvertes importantes.

Les travaux des Espagnols sont peu connus, et la faute en était au Gouvernement qui ne se prêtait en aucune manière à faciliter les communications entre savants. L'affranchissement des brochures, et même celui des lettres étant interdit, rien ne pouvait entrer ni sortir qu'à grands frais, et l'on y renonçait. Aussi l'Espagne scientifique ne comptait-elle que pour peu de chose en Europe. Le Gouvernement a senti les inconvénients de cet isolement; il a compris qu'il rendait toute émulation impossible, de sorte qu'une convention postale, établie sur des bases libérales, est venue renverser la muraille qu'on ne pouvait franchir sans payer au fisc des droits onéreux, difficiles à acquitter par les savants, gens presque tous médiocrement favorisés par la fortune.

Les établissements publics n'étant pas suffisamment dotés, l'accroissement des collections doit être extrêmement lent. J'ai pu en juger par le jardin de botanique, dont le budget est tout à fait insuffisant; aussi

les serres ne renferment-elles rien qui satisfasse les horticulteurs les moins exigeants. Nous avons en France, dans nos départements, vingt jardins plus riches. Les Philippines, Cuba et Porto-rico pourraient cependant, avec la plus grande facilité, et presque sans frais, fournir d'admirables végétaux, qui mettraient les serres de Madrid au premier rang ; on n'y a pas songé. L'arrosage absorbe de grosses sommes, mais pourquoi avoir donné à ce jardin une étendue qui n'est point en rapport avec ses ressources financières ! Pour qu'il devînt beau, il faudrait le réduire des trois quarts, et le quart restant — les serres étant reconstruites et mieux peuplées, — ferait plus d'honneur à la ville que la totalité d'un terrain mal tenu et poudreux. Ce qui ajoute aux difficultés de la culture, c'est la mauvaise orientation du jardin ; il reçoit le soleil durant tout le jour et semble s'incliner vers lui à son couchant, pour ne pas perdre un seul de ses rayons.

Le cabinet d'histoire naturelle, relativement plus riche, n'est cependant pas ce qu'il devrait être. Je l'avais vu en 1809, dans un autre local ; aujourd'hui il est placé à l'académie des beaux-arts (*academia de San Fernando de nobles artes*). La pièce la plus remarquable de ce musée est encore ce squelette fossile presque entier de megatherium, trouvé près de Buenos-Ayres ; c'était un animal voisin des tatous, plus gros qu'un bœuf et qui devait être armé d'ongles d'une longueur et d'une puissance monstrueuses. Il y avait dans une armoire une pépite d'or, d'un poids considérable

(8 kilogrammes); elle a disparu et jamais on n'a pu découvrir le voleur, pour lequel sans doute c'était une petite fortune; je n'ai pas revu non plus les deux moitiés, montées en coupe, d'une perle merveilleuse de grosseur qui s'y trouvait. C'est la partie minéralogique qui surtout m'a semblé riche. Sans doute, les collections s'accroissent, mais avec une telle lenteur, qu'elles devront s'accroître longtemps encore, avant de donner à ce musée un rang élevé parmi les établissements du même genre. Au reste, il est confié à des mains habiles, celles de don Mariano Graells, zoologiste et botaniste distingué. Ce savant a déjà fait beaucoup et il est homme à faire plus encore. La première chose dont il faudrait s'occuper, serait de trouver un bâtiment mieux approprié à sa destination; le local actuel est étroit, faiblement éclairé et composé de pièces trop petites.

VI.

Quoi que puisse faire le Gouvernement pour Madrid, le musée d'histoire naturelle, le jardin botanique, la bibliothèque nationale ne seront jamais que d'un ordre secondaire; mais ce qui est incomparable, ce qui fait la gloire de Madrid et celle de l'Espagne, c'est sans contredit son musée de tableaux.

Le bâtiment qui renferme ces trésors artistiques est situé sur le Prado, à deux pas du Retiro; il touche au jardin de botanique par son aile droite. Commencé sous le règne de Charles IV et destiné au musée d'histoire

naturelle, il fut terminé sous Ferdinand VII, qui lui donna la destination actuelle. La façade qui regarde le Prado est fort belle et ornée de statues et de bustes en pierre des principaux peintres et sculpteurs d'Espagne.

Le musée a deux entrées, l'une qui donne sur le Prado par la façade principale, l'autre latérale, en remontant vers le Retiro. Par la première, on trouve de plain-pied le musée de sculpture, qui n'offre qu'un bien faible intérêt; par la seconde, on entre immédiatement dans les immenses salles de tableaux, richement décorées et inondées de lumières. C'est là que j'aimais à me rendre et que j'oubliais les heures; si bien que je perdis volontairement un temps que j'aurais pu employer à mieux étudier Madrid. Je n'en ai pas de regret.

C'était pour moi un sujet intéressant d'étude que de chercher à deviner, avant de consulter le livret, à quelle école pouvaient appartenir les tableaux qui attiraient mes regards. Sans être peintre je me sens vivement ému en présence d'une belle composition, savamment exécutée. Si l'expression des figures est en harmonie parfaite avec le sujet traité par le peintre, je me sens aussitôt captivé. L'illusion aidant, je donne la vie à ces personnages fictifs; je les vois, ils sortent du cadre, ils viennent à moi, ils vont me parler. Les beaux tableaux et les beaux vers font passer, dans l'esprit de ceux qui savent les goûter, tous les sentiments dont le peintre et le poëte ont été les interprètes. La succession des sensations auxquelles je me livre me charme par leur variété. J'aime à vivre au milieu de ces scènes de tous les temps

et de tous les lieux, souriant aux physionomies aimables et gracieuses, telles qu'elles naissaient sous le pinceau de Raphaël ou de l'Albane; troublé et presque craintif devant les figures ascétiques des Zurbarran ou des Ribalta, comme si ces personnages austères allaient me reprocher les fautes de ma vie.

Les tableaux sont réunis par écoles. Il va sans dire que l'écóle espagnole y figure pour un nombre très-considérable (plus de cent cinquante). Quoique les peintres nationaux se soient inspirés des maîtres italiens, ils ont des qualités qui leur sont propres; une vigueur de coloris, une force d'expression, une sorte de sauvagerie, qui attirent le regard et les font immédiatement reconnaître; surtout ils possèdent à un très-haut degré le sentiment exquis de la nature contemplative. Le caractère des têtes est admirable et séraphique. On ne saurait mieux rendre l'adoration, la prière, le repentir, la béatitude, la résignation, en un mot tous les sentiments chrétiens; c'est par là surtout qu'ils excellent et ce qui les a rendus dignes de constituer une école distincte. Peut-être voudrait-on plus de variété dans le choix des sujets, mais si ces grands peintres n'avaient qu'une idée, au moins l'avaient-ils avec plénitude; toutefois ils tombent assez souvent dans la sécheresse et négligent le côté accessoire de leurs compositions. En Espagne le paysage est rarement gracieux et le soleil y prodigue ses feux avec une persévérance dont il est permis de se plaindre; ailleurs il vivifie, là il dessèche la terre et tarit les sources. Les ombrages frais,

le gazon fleuri, n'ont qu'une courte durée, et la nature, quoique généreuse, ne daigne pas longtemps sourire à l'homme; l'école espagnole devait donc être pauvre en paysagistes. Il ne pouvait en être autrement des peintres d'histoire. Dans un pays d'inquisition, les tableaux pouvaient avoir le sort des livres; or, on brûlait les livres et parfois même les auteurs. Les peintres y songeaient; aussi leur pinceau timide n'a-t-il que bien rarement abordé les sujets historiques. D'ailleurs les rois d'Espagne demandaient presque exclusivement à leurs peintres des tableaux pour les oratoires et les églises. S'ils faisaient exception, c'était uniquement pour les portraits de famille, et l'on sait qu'il en existe d'admirables; mais ils ne transmettent à la postérité que des physionomies sans noblesse et des traits sans expression. Lorsque Velasquez reproduisait sur la toile la figure de la plupart des princes de la maison d'Autriche, aux lourdes mâchoires, il songeait sans doute qu'il aurait mieux pu employer son pinceau, sinon dans l'intérêt de sa fortune, du moins dans l'intérêt de l'art et du plaisir des yeux. Ces personnages royaux, rois, reines, infants, infantes, fièrement campés dans leur nullité, émaillent désagréablement le musée.

L'école la plus richement représentée est sans contredit l'école flamande et hollandaise. Plus de deux cents tableaux des maîtres, parmi lesquels soixante-deux Rubens, cinquante-deux Teniers, vingt-deux Van Dick y sont réunis. Ce nombre considérable de chefs-d'œuvre s'explique facilement par la domination que les

Espagnols ont exercée sur ces provinces, alors si malheureuses. Les quatre écoles, italienne, romaine, vénitienne et bolonèse, comptent une centaine de tableaux de maîtres, parmi lesquels un Michel-Ange, douze Léonard de Vinci, quatre Andrea del Sarto, huit Raphaël, onze Titien, douze Paul Véronèze, six Tintoret, etc., etc.

L'école française n'a fourni à ce splendide musée qu'un nombre assez restreint de tableaux. Ceux qui s'y trouvent, du reste, sont très-beaux. J'y ai vu six toiles du Poussin, parmi lesquelles un chef-d'œuvre (la chasse de Méléagre); cinq Claude Lorrain, et des meilleurs.

Ces trésors artistiques auraient demandé, pour être dignement appréciés, des yeux plus exercés que les miens. — Mais faut-il donc être peintre pour admirer un beau tableau? musicien, pour être touché par une savante harmonie? poëte, pour goûter les vers des grands écrivains? faut-il être naturaliste et savoir analyser les œuvres de la création pour proclamer la grandeur infinie de Dieu? Non, sans doute. Il suffit de voir juste, et l'habitude peut y conduire. Tout ce qui agit sur les sens, réagit sur l'esprit. Il me semblait, en fréquentant ce musée, que je devenais peintre.

Les jeunes élèves des deux sexes qui copiaient les tableaux des maîtres, me voyant aussi assidu et aussi attentif, me prirent pour quelque chose de plus qu'un amateur. Comme j'avais donné quelques éloges à plusieurs d'entre eux, ils en vinrent à me demander mon avis sur des effets de lumière, de clair-obscur et à me consulter sur la netteté des contours, les qualités de

dessin et de couleur.... Hélas, indigne que j'étais, si je voyais c'était pour moi, non pour les autres. Toutefois il fallait répondre et je m'en tirai comme je pus.

VII.

Il est une collection fort différente, mais qui pourtant intéresse les beaux-arts par la forme et les accessoires. C'est *l'armeria*. On trouve ce musée à l'angle du palais, vers la droite. L'entrée est d'une mesquinerie extraordinaire; mais quand on a été introduit dans la salle d'armes on est surpris de son étendue et des curiosités sans nombre qu'elle renferme. Tout y est rangé par ordre chronologique dans de belles vitrines. Le centre de la salle est occupé dans toute sa longueur, par des cavaliers armés de pied en cap, la lance ou la rondache au poing, montés sur des chevaux richement caparaçonnés. On y voit des guerriers arabes et même Montezuma, ce grand vaincu du terrible Fernand Cortez. Il y a une collection de plus de cent selles de toutes les époques avec l'indication des personnages auxquels elles ont appartenu. Le livret énumère parmi les épées, celle de Pélage, celle du Cid (la *tisonada*), celles de Pizarre et de Fernand Cortez; enfin l'épée du fameux Bernardo del Carpio, avec laquelle il tua Roland, héros qui n'a point existé. Le casque et l'armure complète de Charles-Quint, cet heureux vainqueur, qui fit combattre et ne combattit jamais, sont au centre de la salle. On y montrait autrefois l'épée de François I[er], mais, si elle

a été à Madrid, après la bataille de Pavie, ce qui est probable, depuis bien longtemps elle n'y est plus. Beaucoup de ces curiosités intéressantes par elles-mêmes, sous le rapport de l'art, ne le sont certainement pas par l'origine qui leur est attribuée; aussi est-ce surtout là qu'il faut se dire : Il n'y a que la foi qui sauve!

VIII.

Les soirées (*tertulias*) ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois en Espagne; sous ce rapport, le changement est complet. La guitare a disparu et avec elle les danses nationales. Plus de castagnettes, plus de gais boleros; les théâtres de Madrid donnent de grands bals pendant le carnaval et l'hiver le bal de *los capellanes* est très-fréquenté. Les jeunes gens ont pour eux le bal du camélia. C'est la Chaumière ou la Closerie des lilas de Madrid. Dans les petites soirées la shottisch, la polka, les lanciers même font les délices des danseurs, et ils s'évertuent d'ordinaire au son du piano.

En 1809 on aurait eu peine à trouver dans la ville dix maisons avec piano, peut-être n'en trouverait-on pas aujourd'hui dix qui en soient *privées*. Les cartes à jouer françaises n'ont pas encore fait invasion ; le jeu favori est le tarot; on le joue avec les cartes nationales. Les soirées musicales sont fréquentées et les théâtres très-suivis. Les salles sont belles et les spectateurs y ont une excellente tenue. Rarement les pièces jouées sont un

produit indigène. En général on donne des traductions de pièces françaises. Les Espagnols ne mettent pas sur l'affiche le nom de l'auteur des pièces empruntées aux théâtres étrangers ; on ne saurait trop les en blâmer; elle porte simplement le mot : *traducida*, sans dire si c'est du français ou de l'allemand que ces pièces ont été traduites. C'est ici, plus que jamais, le cas de s'écrier : *tradottore, traditore*. On change le titre pour un autre, presque toujours moins bon que celui donné par l'auteur de la pièce originale. Si la scène est à Paris, on la met à Madrid, et les rues Vivienne ou de Richelieu deviennent les rues d'Alcala ou de Fuencarral. Quelques phrases se rapportant aux événements du jour, ou à quelque bataille des temps passés sont çà et là intercalées, et les spectateurs ont du plaisir sans se soucier le moins du monde de savoir le nom de l'auteur auquel ils le doivent. On donnait à Madrid, au théâtre du Prince (*del Principe*) *la Novella de la vida*, le roman de la vie, — *traducida*. — La toile se lève, l'action commence et je reconnais *le Jeune homme pauvre, de M. Octave Feuillet*. Plus tard à Barcelone, au théâtre du Lycée, sous le titre de *Pór la boca muere la pez* (par la bouche meurt le poisson), je vois représenter *la Femme terrible, de M. Émile Dumanoir*. Agir ainsi c'est faire acte d'ingratitude.

Mais ce qui est bien moins convenable encore, ce sont les intercalations introduites, dans le but de lancer quelque épigramme contre le pays même qui a fourni la pièce traduite. De sorte que l'on trouve dans

un rôle de création française, des traits malins décochés contre la France, traits qui seraient aussitôt désavoués par l'auteur de la pièce, s'il le savait; mais d'ordinaire il ne le sait pas. Parfois même on va plus loin et l'on réveille des souvenirs qu'il serait sage de laisser s'éteindre. Les temps sont venus d'étouffer les vieilles haines nationales; nous avons tous quelque chose à pardonner aux autres, pardonnons donc pour être pardonnés. La haine qui endurcit et dessèche le cœur ne profite à personne.

Le voyageur français le plus modeste ne peut se dispenser de reconnaître combien nous tenons de place à l'étranger; indépendamment de nos artistes, de nos ingénieurs, de nos ouvriers, de nos négociants qui s'expatrient, il sort de Paris chaque jour une foule de brochures, *d'illustrations*, de journaux littéraires ou scientifiques, de pièces de théâtre, de compositions musicales et de produits des arts, sérieux ou futiles, qui se répandent partout, pour instruire et amuser. Si ce courant à longs flots s'arrêtait, les citoyens de tous les pays civilisés seraient saisis de longs bâillements, et l'ennui étendrait son sceptre de plomb sur des populations qui, jusqu'à présent, et grâce à nous, ont échappé à sa triste domination. On devrait s'en montrer plus reconnaissant. Le mal que nous avons fait par la guerre, par de fausses et dangereuses théories sociales, ne laisse plus de traces, ou même prépare le progrès. Le plaisir que nous procurons, l'influence heureuse que nous exerçons sur les esprits, les routes souvent

nouvelles que nous ouvrons à l'intelligence, sont au contraire de tous les instants.

A Madrid, comme dans toutes les grandes villes, on aime le plaisir et peut-être avec plus d'entraînement qu'ailleurs. De toutes les jouissances la plus avidement recherchée est, sans contredit, celle qu'on va goûter dans les cirques de taureaux. C'est une ardente passion à laquelle on cède sans pouvoir l'assouvir. Tous les lundis, lorsque la saison le permet, il y a course, sans compter les fêtes extraordinaires. Si l'on admet pour chacune d'elles une perte moyenne de vingt chevaux et de huit taureaux, et qu'environ dix mille personnes soient témoins de ces égorgements, on arrive pour l'année au chiffre de mille chevaux sacrifiés et de plus de quatre cents taureaux de race, tombés sous l'épée et le poignard, avec cinq cent mille spectateurs, ayant payé plus d'un million de francs, pour avoir le droit d'assister à ces fêtes cruelles. Si cette courte statistique s'étendait à toute l'Espagne, on serait épouvanté des chiffres qu'elle présenterait. Nous ne pouvons nous dispenser de parler de ces divertissements et d'en étudier l'influence sur les mœurs.

IX.

On contentait les Romains, pourvu qu'on leur assurât du pain et les jeux du cirque (*panem* et *circenses*), les Espagnols se montreraient satisfaits avec le cirque seul, remettant volontiers le *panem* à un autre jour.

Il me semble bien difficile d'espérer que les Espagnols puissent renoncer à ces jeux cruels, pour lesquels ils ont un goût qui tient de la passion. Le Gouvernement les avait interdits, non dans le but d'adoucir les mœurs, mais surtout pour ménager les animaux sacrifiés. Chaque année, en effet, voit périr dans les amphithéâtres un nombre considérable de taureaux et de chevaux, dont on pourrait tirer un meilleur parti. L'opinion publique ayant fortement réagi contre cette interdiction, elle fut levée aux grands applaudissements de la nation tout entière.[1]

Il n'est pas aujourd'hui de ville en Espagne, pour peu qu'elle ait une certaine importance, dans laquelle on ne trouve un cirque (*plaza de toros*). Il en existe dans des cités de cinq à six mille âmes, et ils sont assez vastes pour recevoir la population de toute une province. Quelques-uns de ces amphithéâtres peuvent contenir au delà de douze mille spectateurs; celui qui se termine en ce moment à Valence, devra à ses larges assises en pierre de taille et à ses épaisses murailles en briques, une durée séculaire. Il mesure environ, de dehors en dehors, cent vingt mètres et s'élève sur quatre rangs de gradins superposés, avec autant de rangs de loges. L'ensemble de cette vaste construction est monumen-

---

1. Cependant on nous apprend qu'une proposition de suppression des courses de taureaux vient d'être soumise aux chambres espagnoles; en Portugal la même proposition vient d'être faite; je doute fort qu'elles aient le succès qu'en attendent leurs auteurs.

tal; en la voyant, elle semble présenter comme éternels les jeux cruels auxquels son enceinte est réservée.[1]

La tauromanie atteint tous les âges et tous les rangs; les deux sexes y sont également soumis. Elle donne des émotions auxquelles l'esprit n'a point de part. Quoique le dénouement de ces drames sanglants soit prévu, il intéresse autant que s'il ne l'était pas. On jouit des coups portés et reçus, du sang répandu, des dangers courus; on siffle le taureau mou dans l'attaque, et le toréador qui se laisse maltraiter. Plus il y a de victimes et plus aussi la course est réputée belle. Celle dans laquelle on ne tue que six taureaux et vingt chevaux n'est que faiblement goûtée; mais si le sang de soixante chevaux a ensanglanté l'arène, s'il a fallu recourir aux voitures de places, pour s'en procurer, alors le délire est au comble.

En assistant à ces fêtes, l'étranger comprend les auto-da-fé, le massacre des Indiens d'Amérique, les atrocités des guérillas, les barbares représailles des Cristinos et des Carlistes : Torquemada, Pizarre, l'Empecinado, Cabrera, et tant d'autres qui ont souillé de sang les annales historiques du peuple espagnol.

Ce n'est pas qu'ailleurs on ne tolère des jeux cruels qui mettent en danger ceux qui les donnent. Les aéro-

1. Valence ne pouvait pas faire moins, si, comme on le prétend, le Cid abattit le premier taureau dans une course qui eut lieu dans cette ville, la première, dit-on, dont on conserve le souvenir traditionnel.

nautes, les acrobates, les clowns, les voltiges à cheval, par exemple; mais on jouit sans entrain et l'on prévoit que l'autorité ne saurait tarder à les interdire. D'ailleurs, les acteurs qui figurent dans ces spectacles périlleux, ont la conscience des dangers qu'ils courent; tout de leur part est volontaire, et s'ils en avaient la moindre envie, ils pourraient se livrer à une autre industrie.

Dans les courses de taureaux (*corridas*), que nous avons plus justement qualifiées de combats, les toréadors sont à peu près sûrs de sortir sains et saufs de la lutte; l'impunité leur est acquise; ils se secourent les uns les autres; au moindre danger ils sautent par dessus la barrière où le taureau ne peut les suivre; rien n'est plus rare que des accidents mortels. Aussi les hommes n'excitent-ils aucun sentiment d'intérêt; il repose tout entier sur les animaux destinés à une mort douloureuse; sur les chevaux éventrés, perdant leur sang par de larges blessures et foulant aux pieds leurs entrailles qui s'échappent de leurs flancs déchirés; sur les taureaux à la fière encolure, entourés d'ennemis implacables. Qui ne serait saisi de pitié en voyant de malheureux chevaux, les yeux bandés, frappés sans pouvoir ni fuir, ni se défendre; se débattant dans les convulsions de l'agonie, souvent entraînés encore vivants hors du cirque, par des attelages de mules empanachées, le cou serré d'un nœud coulant qui les étrangle.

Le cheval est sans armes; le taureau en a de puissantes et si elles étaient servies par l'intelligence, il

pourrait, sinon sauver sa vie, du moins la faire payer si cher à ses bourreaux qu'ils renonceraient à le combattre. Aussitôt que le fier animal se présente, il paraît étonné, regarde autour de lui, gratte du pied la terre, hésite dans l'attaque, puis tout à coup s'élance, tête baissée, sur les agiles combattants qui trompent sa colère et lui abandonnent quelque voile léger qu'il foule aux pieds; vingt fois il recommence sans plus de succès et s'épuise en vains efforts. Impuissant contre les piétons, il se précipite sur les cavaliers et les renverse, non sans recevoir de profondes blessures. Tout ce qu'il a pu faire au prix du sang qui jaillit à flots de son cou déchiré, c'est d'avoir abattu d'innocentes victimes, de pauvres chevaux inoffensifs, tandis que l'homme, son véritable ennemi, le seul qu'il ait à redouter, échappe toujours à sa poursuite. Bientôt des dards, à pointe recourbée, adroitement lancés, chargent son cou que déjà la pique a mutilé. En vain essaie-t-il de s'en débarrasser. Il s'agite, bondit, mugit de douleur, au milieu des huées, jusqu'à ce que trop certain de son impuissance, il cesse le combat, désormais insensible à toutes les provocations. Alors s'avance le matador, car, si longue et si douloureuse qu'ait été la torture, la mort doit toujours lui succéder ; heureux si la lame, avant de frapper, ne va pas s'égarer dans les chairs.

Tel est le sort du taureau courageux; celui du taureau qui combat mollement, entraîne encore plus de douleurs. Pour exciter sa furie, des dards à feu d'artifice, disposés de manière à s'enflammer dès l'instant

qu'ils percent la peau, couvrent son large dos. Epouvanté du bruit et des flammes, il pousse d'affreux mugissements et se précipite à travers l'arène sans essayer ni l'attaque ni la défense: le sang l'inonde, le feu le dévore, ce n'est plus de la fureur, c'est du désespoir. La douleur qu'il éprouve est-elle au comble, les cris de joie des spectateurs redoublent. C'est une ivresse, un délire, des transports insensés. L'humanité voudrait que l'œuvre du matador commençât, mais voilà que pour retarder le dénouement, toujours prévu, de ce drame sanglant, l'animal est livré aux chiens qui le couvrent de morsures; alors il se ranime et fait sentir la puissance de ses cornes aux assaillants; il foule aux pieds les uns, lance en l'air les autres ou les perce de coups. Il se venge et pourrait soutenir encore longtemps le combat, mais tandis qu'il présente la tête aux chiens, un toréador, armé d'une faux, le frappe impunément par derrière; ses jarrets sont tranchés, il s'affaisse sur lui-même et le poignard l'achève.

On peut voir quelque utilité dans les courses de chevaux, dans les exercices équestres et dans les aérostats; avec les uns on améliore la race de nos chevaux, avec les autres on perfectionne la navigation aérienne; ici j'ai beau chercher et ne puis trouver quel avantage peut résulter des courses de taureaux. L'adresse des toréadors et leur sang-froid ne donnent l'exemple que d'un courage mal employé et tout à fait stérile. Pense-t-on qu'il n'y ait nul danger à accoutumer les populations à la vue du sang, et n'est-ce pas se montrer ingrat en-

vers ce robuste compagnon de la ferme, qui nous donne sa chair pour nous nourrir, que de le torturer. Si sa mort, les temps venus, est nécessaire, au moins doit-elle être prompte et sans douleurs.

Je serais plus indulgent envers les Espagnols, si je n'avais vu leur tenue lorsqu'ils assistent à ces spectacles. C'est à grande peine s'ils peuvent rester en place. Ils se lèvent, gesticulent, vocifèrent, interpellent à haute voix et sur tous les tons, tantôt les toréadors et tantôt les taureaux, qu'ils excitent de cent manières. Les figures deviennent haineuses et l'expression en est féroce. Le dernier taureau, fatigué d'une longue résistance ou de nature pacifique, est abandonné aux spectateurs dont il devient le jouet. Hommes, femmes, enfants, descendent dans l'arène et s'essayent aux tortures; donnez-leur des armes, et ils voudront s'en servir.

Ce qui prouve que ce genre de plaisir a sa source dans les mauvais instincts de l'homme, c'est que le spectacle ne varie jamais. C'est toujours un défilé, les alguazils en tête, costumés à l'antique et armés d'une longue baguette blanche, des toréadors à pied en habits de gala, or et argent, précédant les picadors, montés sur de pauvres chevaux, destinés au sacrifice, puis les matadors auxquels seuls est réservé le droit d'abattre le taureau. C'est toujours la clef de l'étable ou *toril,* demandée au président de la course, qui la donne avec bénévolence et dignité. Le combat commence constamment par les picadors, auxquels succèdent les combat-

tants à pied, puis les banderilleros, et enfin le matador qui termine la lutte en donnant la mort au taureau fatigué.

Le drame a six actes, mais chaque acte est pareil.

On assure que les opposants à ce genre de divertissement, ceux mêmes qui sont les plus véhéments dans leur langage, s'accoutument si bien à le goûter, qu'ils deviennent, sous ce rapport, quoique étrangers, de véritables Espagnols. Je ne chercherai point à le nier. Nous portons en nous, quel que soit notre pays, les mêmes instincts, seulement il ne faut réveiller que les bons. Le premier sentiment que l'on éprouve dans les cirques est du malaise et de la répugnance, cela doit suffire; il n'est pas sage de passer outre et de le faire taire.

Tout le grandiose de ces fêtes se trouve dans l'aspect de l'amphithéâtre. La course à laquelle j'ai assisté à Madrid, pendant mon voyage, le présentait imposant. Tous les gradins étaient occupés, toutes les loges garnies. Il pouvait y avoir environ dix mille spectateurs, gens de toute condition et de tout costume; toutes les villes de la province avaient fourni leur contingent. Les personnes occupant la partie de l'amphithéâtre exposée au soleil, tenaient en main de petites ombrelles en papier (*sombrillas*), de couleur diversifiée, constamment agitées : l'effet en était charmant. De tous les points de l'enceinte s'élevaient de petits nuages blanchâtres, bientôt confondus en une espèce d'anneau brumeux; il était facile d'en deviner l'origine. — Les Espagnols

fument partout et toujours. — Les hommes étaient plus nombreux que les femmes; une de celles-ci, au moins septuagénaire, occupait une place à mes côtés; le plaisir qu'elle goûtait, dans toute sa plénitude, la rajeunissait. Cette foule ondulait comme les flots de la mer, sans être beaucoup moins bruyante. Les seuls rafraîchissements offerts aux amateurs, étaient de l'eau, distribuée dans de petits cruchons (*alcarazzas*) de la contenance d'un grand verre; deux ou trois personnes se la partageaient, en buvant à même le vase. Les cris de *agua! agua!* retentissaient de toutes parts. A peine le taureau s'était-il montré, que mes voisins l'avaient apprécié à sa valeur: « Il sera bon — il sera mauvais. — Il est mal en cornes — mal sur jambes — la tête est trop grosse ou trop petite, etc., etc. Si quelque toréador, vivement poursuivi, avait couru quelque danger, on l'en reprenait aussitôt par des sifflets et des huées. Il en était de même si l'animal faiblissait dans l'attaque; des cris ou plutôt des vociférations, retentissaient dans l'amphithéâtre. — Comment donc, il ne veut pas mourir; il évite la pique et le poignard! quelle indignité! — c'était mériter le plus dur traitement, — et il le subissait par l'application des banderillas à feu dont les flammes le dévoraient. Rien de pareil n'eut lieu dans la course à laquelle j'assistais, et toutes les victimes se prêtèrent de bonne grâce à l'immolation. Après la mort du dernier taureau, les ombrelles, devenues inutiles, furent brûlées; les flammes vives et passagères, qui en résultèrent, produisirent un effet curieux. A six heures tout

était terminé ; le calme se rétablit sur les physionomies tout à l'heure si vivement agitées, et je vis paisiblement s'écouler cette foule nombreuse, que j'avais vue naguère descendre bruyamment de la rue d'Alcala en omnibus, en calèche, en cabriolets, en calesinos et jusque dans de vieux carosses, qu'à leur forme antique il était facile de reconnaître comme contemporains de Charles II et de Charles III. On n'avait tué que vingt-quatre chevaux, — c'est bien peu, disait-on autour de moi !

X.

Peut-être pourra-t-il sembler extraordinaire d'apprendre que Madrid compte dans son enceinte plus de cinq cents cabarets, mais il ne faut pas les comparer aux maisons qui en France portent ce nom. On y consomme plus de limonade et de boissons glacées que de vin ; rien n'est plus rare que de voir des Espagnols ivres, et je les en estime grandement. Que ne puis-je étendre cet éloge jusqu'à leurs voisins de par delà les monts !

Les Espagnols cèdent facilement à la passion du jeu. Les tarots, les boules, le jeu de balle et surtout dans le midi les combats de coqs, pour lesquels existe à Madrid un cirque spécial (*el circo gallistico*), sont fort goûtés et quelques instants suffisent aux joueurs passionnés pour épuiser les ressources destinées à pourvoir pendant des mois à l'entretien de leurs familles.

Madrid n'a pas de promenade intérieure de quelque étendue; aussi, le soir, les promeneurs n'ont-ils d'au-

tre ressource que la puerta del Sol et les rues voisines. On y marche coudoyé et coudoyant, heurté et heurtant, sans plaisir et sans qu'il en résulte un exercice salutaire. Les cafés sont toujours remplis, mais pour s'y trouver à l'aise, il faudrait pouvoir vivre au milieu d'une épaisse fumée de tabac et braver l'ennui d'un piano, qui commence à la chute du jour pour ne terminer sa triste harmonie qu'à minuit; tout Rossini, tout Weber, tout Meyerbeer y passe. Comme il n'est pas possible de suivre un morceau tout entier, sans distractions, celui qui s'est oublié dans Guillaume Tell ou le Barbier de Séville, se retrouve dans Robert le Diable ou le Prophète. Les cafés n'ont point de devanture et les pianos peuvent impunément s'attaquer même aux passants, c'est à fuir, car les exécutants, sortes de mercenaires à trois réaux par heure, jouent sans animation. Le feu sacré s'éteint au bout d'un quart d'heure, s'il existe, et le musicien le plus habile ne joue plus qu'en manière d'orgue de Barbarie.

Que dirai-je maintenant de ma vie privée pendant mon séjour à Madrid, où j'ai vécu comme si j'eusse été un bon bourgeois de la ville. Les lettres de recommandation dont j'étais porteur n'ont point été remises : n'ayant pas su ce qu'elles m'auraient valu de bon accueil, je n'ai pu le regretter et j'ai fait ainsi une très-grande économie de temps. Libre de ma personne, je courais les rues à mes heures, visitant capricieusement ce qui m'intéressait le plus, prenant partout des notes, et réveillant le souvenir du passé, seulement dans ce

qu'il avait de pacifique, pour le comparer au présent. Mon intérieur me plaisait et j'avais fait un observatoire de mon balcon. Le petit appartement que j'occupais, par ses portes lourdes et leurs lourds ferrements, par ses fenêtres aux lourds volets, tout encroûtés d'une épaisse couche de badigeon bleu de perruquier, qui se détachait en écailles ; par ses chaises et ses canapés de forme antique; par son lit enfoncé dans une grande alcove blanchie à la chaux, me rappelait la vieille Espagne, et quand, invariablement, mon hôtesse, doña Paca, me servait la *olla podrida,* le *gaspacho* et la *ropa vieja*, avec des hors-d'œuvre de piment et de concombres à l'huile, j'avais comme un parfum du passé, si bien que je pouvais me croire le contemporain des Cervantes, des Lope de Vega.

II. DE MADRID A TOLÈDE.

Un chemin de fer (*ferro-carril*), à une seule voie, conduit le voyageur au pied de la haute colline, sur le sommet de laquelle il a plu au fondateur de bâtir Tolède, sans doute pour en faire une place forte. Ce voyage n'est plus qu'une promenade de quelques heures à travers une plaine qu'arrosent, sans l'embellir, le Tage et le Jarama.

A peine ai-je quitté Madrid que je me retrouve dans la campagne brûlée des deux Castilles et de la Manche. Des touffes de genêts d'Espagne (*Spartium junceum L.*) d'un beau vert et qui ressemblent de loin à des groupes de jeunes pins, se dressent çà et là pour toute végétation, sur les deux côtés de la voie. Peu après avoir dépassé Getafe, je retrouve pourtant la vigne et l'olivier, mais à de longs et rares intervalles. Pinto, village d'assez bonne apparence, lui succède; il possède quelques arbres sur son territoire et de vastes champs de pastèques et de légumes, arrosés par les norias dont j'entends crier les rouages mal graissés. Nous atteignons bientôt Valdemoro; ce village me rappelle un épisode de mon séjour en Espagne. C'était dans les premiers jours de janvier 1813. Quelques officiers de dragons de ma division et moi, allions, d'Ocaña, où nous tenions garnison, nous promener à Madrid. Nos domestiques, restés en arrière, attaqués à l'improviste par des guérilleros, ou plutôt, pour les qualifier plus exactement,

par des voleurs armés, se défendirent de leur mieux; nous entendons leurs cris, aussitôt nous tournons bride au grand galop, pour leur porter secours, mais à notre approche les assaillants, qui étaient bien montés, s'enfuirent, non sans avoir laissé, en partant, des témoignages sanglants de leurs intentions hostiles. Des scènes de même nature, avec des dénouements plus sérieux, se reproduisaient alors sur tous les points de l'Espagne occupés par nos armées.

Après Valdemoro se montre Ciempozuelos; en dépit du nom qu'il porte, le village des Cents petits puits n'aurait pas une goutte d'eau pour désaltérer ses habitants, si un petit canal ne lui apportait les eaux du Jarama; elles fertilisent sa véga. Après avoir passé le Tage, près d'Aranjuès, la voie s'engage pour quelques instants, à travers de fraîches plantations, et l'on arrive à la station où viennent s'embrancher les chemins de fer de Valence et de Saragosse. A peine a-t-on dépassé Aranjuès, que le pays se dénude de nouveau. Cependant le cours du Tage se laisse deviner aux arbres, malheureusement peu nombreux, qui croissent sur ses rives. A droite, et dans la même direction que le fleuve, les montagnes d'Avila, avec leurs tristes plateaux (*parameras*), ferment l'horizon. Quoique la distance d'Aranjuès à Tolède soit peu considérable, elle paraît longue, et l'impatience d'arriver, que ne saurait tempérer l'aspect monotone d'une campagne privée de verdure, semble s'accroître au fur et à mesure que le convoi s'approche du but.

12. TOLÈDE.

I.

Vue du débarcadère, la ville n'a rien d'imposant. On a en face le pont d'Alcantara, où vient aboutir une rampe fort raide qui conduit à la porte d'entrée. A gauche s'élève l'Alcazar, qui domine des maisons d'apparence modeste, disposées en amphithéâtre. Les eaux du fleuve, arrêtées dans leur cours par un barrage, vont se rendre, après avoir vaincu cet obstacle, dans une étroite brisure, formée par deux montagnes rocheuses. Assez loin, en amont, et sur la rive gauche, un grand bâtiment attire les regards; c'est la fameuse manufacture d'armes. Elle est toujours en activité, mais ne fournit plus que des produits inférieurs à ceux qui la rendirent autrefois si célèbre.

Les omnibus montrent, pour grimper en ville, une émulation parfois inquiétante et soulèvent des flots de poussière, dont le voyageur est couvert à l'arrivée. La place près de laquelle stationnent ces véhicules, est plantée de faux acacias, avec un beau café sur un de ses côtés. J'allai me loger Fonda de lino, où j'eus une chambre, prenant jour sur une des principales rues de la ville, ayant cependant à peine trois mètres de large. Aussitôt établi, je me suis mis en rapport avec don

Alejandro Garcia y Casares, à qui j'étais recommandé.

La colline granitique qui porte Tolède, est un assemblage de mamelons, ou même de monticules sur lesquels montent et descendent des rues tortueuses, étroites et mal pavées. Parcourir la ville, c'est se livrer à un dur exercice. Pour me rendre de la calle Santa Justa, où je logeais, à la calle Bordadores, je n'ai pas eu moins de neuf descentes et de neuf montées, la plupart assez longues et fort raides. L'ensemble de ces rues est un véritable dédale. Partout de petites maisons avec de petites portes, de petites cours, de petites croisées. C'est à s'y perdre. A travers ces voies courtes et étroites, dont aucune ne l'emporte sur l'autre en importance, circulent le matin des caravanes d'âniers portant l'eau, le charbon, les fagots de genêts, les légumes et les fruits, notamment les melons et les pastêques. La population n'a plus cette apparence misérable et ces physionomies sombres qui m'avaient tant attristé en 1810 et en 1813. Cependant non-seulement la ville n'a pas gagné une seule maison nouvelle, mais encore elle s'est entourée de ruines récentes qui la déparent et lui donnent un aspect désolé. Sur les pentes qui s'abaissent vers le pont Saint-Martin et vers le pont d'Alcantara, existaient plusieurs couvents dont il ne reste que les murs. La population ne s'accroissant pas, et les maisons existantes étant plus que suffisantes pour loger les habitants, les acquéreurs de ces propriétés nationales, vendues à vil prix, se sont contentés d'enlever tout ce qui pouvait servir à réparer les maisons

de l'intérieur de la ville. On croirait, à l'aspect de ces décombres, que Tolède a subi un siége et qu'elle à été mutilée à la suite de quelque long et terrible bombardement.

Ce ne sont pas là, malheureusement, les seules ruines. L'Alcazar, qui de loin a une si belle apparence, a été incendié à l'intérieur, et il n'en reste plus que les murs et les escaliers. J'avais pour me guider dans Tolède un petit livre, *Toledo en la mano,* compendium d'un plus grand ouvrage, dont l'auteur, don Sisto Ramon Parro, était Tolédan. J'y lisais que le 31 janvier 1810, les Français avaient, en se retirant, mis le feu à l'Alcazar, «action barbare et déshonorante pour une nation qui se croit placée à la tête de la civilisation.» Cette accusation, fait en termes si précis, me semblait cependant porter à faux. J'interrogeai à ce sujet plusieurs personnes de la ville et j'eus des réponses contradictoires. C'est un événement sans causes connues, me dirent les uns; ce sont les Français, me dirent les autres. Ces accusations vagues portaient aussi sur les Anglais. Or, j'avais traversé Tolède le 13 janvier 1810; la ville avait garnison française, commandant de place, commissaire des guerres. Elle était parfaitement soumise et l'ordre régnait partout. Le 15 du même mois, l'armée franchissait la Sierra Morena, et loin de songer à nous retirer d'aucun point alors occupé de l'Espagne, nous envahissions de nouvelles provinces. Tolède, que nous occupions depuis longtemps, nous resta jusqu'à la bataille de los Arapiles, perdue par Marmont, sans

qu'il fût nécessaire de brûler une seule cartouche pour la conserver. Vers le commencement de 1813, je revis cette ville et je n'ai rien entendu dire, pendant les quinze jours que j'y demeurai, qui pût se rattacher à cet événement.

Don Alejandro Garcia, sur ma demande, me conduisit chez don Sisto Ramon Parro. Deux notables Tolédans nous y accompagnèrent. Je fus reçu avec infiniment de politesse et je fis ma réclamation, reprochant, quoiqu'en bon termes, à l'auteur du *Toledo en la mano*, de nous avoir attribué, d'une manière trop positive, l'incendie de l'Alcazar, quand les causes qui le déterminèrent sont entourées de tant d'obscurité. Don Sisto déclara d'abord que ce qu'il avait écrit était l'écho de la voix publique; puis il mit sous mes yeux le passage d'une histoire d'Espagne contemporaine, qu'il s'était contenté de citer, en adoucissant les termes amers dont l'écrivain s'était servi. Il disait vrai. Le paragraphe que je lus, portait: que les Français ayant mis le feu à l'Alcazar, au moment d'une retraite, le 31 janvier 1810, l'incendie s'était développé avec tant de rapidité, que tous les secours pour l'éteindre avaient été inutiles, si bien même que plusieurs soldats français furent brûlés vifs; heureusement, était-il dit, qu'on pût sortir des bâtiments 1,600 arrobes de poudre (40,000 livres)! qui s'y trouvaient déposés.

Ce récit, dis-je à don Sisto, prouverait au besoin la fausseté de l'imputation; d'abord nous n'avons pu battre en retraite de Tolède en 1810, étant, à la date fixée,

absolument maîtres du pays, et si nous eussions quitté la ville, nous aurions certainement noyé la poudre dans le Tage, pour ne pas la laisser à l'ennemi. Mais comment supposer que nous ayons pu, dans une ville ouverte, en accumuler autant. Il faudrait, pour expliquer cet approvisionnement extraordinaire, que Tolède eût eu dans son voisinage quelques grandes fabriques de poudre, or il n'en a jamais existé une seule sur son territoire. Supposer que pendant un incendie, qui éclate avec une violence telle que, dès le début, les secours pour en arrêter les progrès deviennent inutiles, on ait pu sortir quarante milliers de poudre, semble tout à fait impossible, et certes, une pareille opération, faite avec précipitation et sous l'empire de la terreur, ne se fût pas terminée sans quelque affreuse catastrophe. Admettre ensuite que nous, auteurs d'un incendie prémédité, ayons laissé brûler un certain nombre des nôtres au milieu des flammes, est au moins absurde. Qu'une ville soit prise d'assaut et l'on peut s'attendre à tout : choses et personnes peuvent y périr; qu'une riche chartreuse soit occupée par des troupes, qu'une église serve d'hôpital, les mutilations sont inévitables; mais brûler un noble édifice sans motif de défense ou de représailles, cela ne peut être, et pour en croire les Français incapables, il suffira de se rappeler qu'ils avaient recueilli à Burgos les restes du Cid et de Chimène afin de les préserver de toute profanation, et, dès leur entrée à Grenade, mis des factionnaires aux portes de l'Alhambra et du Généralife, pour empêcher

qu'on ne portât la main sur ces merveilleux produits de l'art arabe. Nous imputer une pareille action, sans preuves bien établies, c'est calomnie. Si l'on avait dit que l'incendie fût le résultat d'un accident, je ne regarderais pas la chose comme absolument impossible, — quoique ce ne soit pas là mon opinion, — mais alors il ne faudrait pas crier au vandalisme.

Voilà ce que je dis à mes Tolédans qui m'écoutèrent avec une religieuse attention. Furent-ils convaincus de la bonté de la cause que je plaidais? Je ne le crois pas. Détruire une opinion établie est presque impossible, et puis quand j'aurais réussi auprès de mes auditeurs, c'eût été peu. On invoquera, partout ailleurs, l'autorité de la chose écrite, et l'odieux de cette mauvaise action pèsera sur nous, en dépit de toute vraisemblance et de toute équité.

M. le colonel Hervé, alors lieutenant d'artillerie, était à Tolède vers la fin du printemps de 1813, au moment de la retraite, en même temps que moi. Il a bien voulu m'apprendre que son capitaine logeait avec la compagnie qu'il commandait à l'Alcazar où n'existait aucune trace d'incendie, et ce qui semble le prouver victorieusement, c'est que les chambres étaient occupées par nos artilleurs. Un pareil témoignage, venant d'un homme aussi honorablement connu que M. le colonel Hervé, déciderait seul la question et prouverait que l'incendie serait postérieur à 1813, lorsque déjà nous avions quitté l'Espagne. Tout cela est parfaitement d'accord avec mes souvenirs personnels. Le colonel

Bory de Saint-Vincent qui était à Tolède au moment du départ de l'armée, et qui a publié un résumé de la Péninsule ibérique, parle de l'Alcazar comme s'il n'avait pas été brûlé.

Un estimable auteur, voyageur sérieux et littérateur distingué, M. Antoine de Latour, vient de publier sur Tolède un livre intéressant. Je regrette beaucoup qu'il ait accepté, sans la discuter, l'imputation d'incendie qui pèse sur nous. Il pouvait, mieux que bien d'autres, ayant séjourné longtemps à Tolède, ainsi du moins que semble le prouver l'étendue des recherches auxquelles il a dû se livrer sur cette curieuse cité, s'assurer des causes de l'incendie, afin de savoir si l'accusation porte sur les véritables auteurs de cet acte inqualifiable.

Quand il s'agit de méfaits, les étrangers sont en général beaucoup trop prompts à nous les attribuer, et c'est un devoir à tout Français de chercher une justification, lorsque le bon droit et la justice le permettent. Accepter sans examen tous les actes mauvais dont on nous charge, c'est avouer tacitement que nous serions capables de les avoir commis. M. Antoine de Latour s'exprime ainsi : «L'invasion française, en portant l'incendie dans le pacifique Alcazar, dispersa la ruche industrieuse (une fabrique de soieries) : triste revanche de Pavie, hélas, et que la France n'avait nul besoin de prendre!» — Nous ne l'avons eu que trop souvent, par malheur pour l'Espagne et même pour nous, cette revanche de Pavie. En brûlant l'Alcazar, nous n'avançions en aucune manière les affaires de la France, et nous

ne nuisions en aucune manière à celles de la Péninsule. Ce ne sont pas les Français qui ont ruiné à Tolède la fabrique de soie, mais bien d'une part les mauvais gouvernements qui se sont succédé, et de l'autre l'industrie lyonnaise. La concurrence est une guerre, et toutes les guerres ont leurs morts.

II.

Tolède est une ville des plus pittoresques; non de ce pittoresque riant ou même majestueux, qui séduit et charme les yeux, mais de ce pittoresque sévère des régions méridionales, où la lumière met en relief les plus petits objets, sans rien leur laisser de vague ni d'incertain. Mieux parée, la nature serait peut-être moins belle; on se plaît à la voir indépendante de l'homme, avec ses formes rudes plutôt qu'indigentes et sérieuse plutôt que triste. La campagne de Tolède se présente avec ce caractère. Un paysagiste pourrait sans peine y trouver de véritables beautés et s'illustrer en les traduisant sur la toile.

En descendant vers le pont Saint-Martin, on passe sous la porte du même nom, beaucoup plus ancienne et tout aussi solidement bâtie. Ce pont et le pont mauresque d'Alcantara, dont la construction remonte vers l'an 1259, sont hardiment jetés, l'un et l'autre, au-dessus du fleuve, et hauts sur piles. Du pont d'Alcantara au pont Saint-Martin, le Tage coule dans une brisure qui semble ménagée tout exprès pour son passage; il

se rétrécit en s'y engageant, et forme une courbe dans le creux de laquelle a été bâtie Tolède. Cette partie, que je désignerai sous le nom de montagne de Tolède, semble détachée de l'autre ; elle est granitique et ses pentes sont extrêmement raides. La ville l'occupe en entier. Les montagnes de la rive gauche forment une chaîne continue très-tourmentée, rochers sur rochers, monts sur monts. C'est là que se dirigea ma promenade, en compagnie de don Alejandro, qui eut quelque peine à me suivre sur ces hauteurs abruptes. Il est difficile de se faire une idée de la nudité de ces roches pelées ; j'y recueillis pourtant quelques plantes intéressantes. Une grande variété de lichens avait élu domicile sur le granit ; à peine me fut-il possible d'en détacher quelques-uns, et c'était de ceux qu'on trouve partout. Ces plantes cosmopolites, sous l'influence de la chaleur, cessent de végéter, mais aussitôt que la température baisse et qu'il pleut, elles recommencent à vivre et à se développer. Tous les climats ont une saison de pluies, quelque élevée que soit du reste la température en été ; les lichens peuvent donc facilement prospérer partout.

Parvenu, par des sentiers à peine tracés, près du sarcophage du roi maure, sorte de pierre creusée, presque cubique, dont il est impossible de déterminer l'usage, j'eus devant moi la ville tout entière, avec ses édifices, ses amas de maisons, qui descendent pêle-mêle vers le fleuve et la font ressembler à une grenade trop mûre, qui laisse échapper ses graines, ou à quel-

que troupeau de moutons altérés qui se précipitent vers l'abreuvoir. Certaines d'entre elles en atteignent les bords, d'autres sont restés en arrière et ne se soutiennent à mi-cote qu'au moyen de puissants arcs-boutants. Sur les pentes poudreuses, gisent des pans de muraille, appartenant à des couvents ruinés, et de loin en loin surgissent de terre des roches de forme bizarre. Après avoir franchi le groupe de montagnes opposé à Tolède, je me suis dirigé vers les versants sud; la vue a soudain changé, et j'ai eu devant les yeux un ravin magnifique, parcouru par des sentiers sinueux que suivaient des paysans, chassant devant eux des ânes chargés de sacs de blé, d'outres de vin et de fagots de lentisques. Des troupeaux de moutons et de chèvres, auxquels j'aurais désiré une plus abondante pâture, erraient au milieu des roches; les bergers qui les gardaient, immobiles et appuyés sur de grandes houlettes, ressemblaient à des guerriers goths, armés de lances; ils étaient coiffés de la montera et portaient sur l'épaule une pièce étroite de lainage, rayée en travers, et frangée. Nous nous dirigeons vers la droite pour visiter un ermitage, sorte de chapelle isolée, riche en *ex-voto*. Parvenus sur la route de Layos, nous voyons des galériens, chargés de cantaros pleins d'eau, défiler devant nous, chantant en chœur des airs joyeux, qu'interrompent les éclats d'un rire homérique. Ils étaient mieux portants et semblaient plus heureux que leurs gardiens. Nous traversons de nouveau le pont Saint-Martin pour rentrer en ville et nous nous y arrêtons pour voir une

grosse maçonnerie contre laquelle se brisent depuis des siècles les eaux du fleuve. On a décidé que ce sont les derniers restes d'un aqueduc romain; mais, pour en juger, il faudrait qu'ils fussent moins informes. En montant à Tolède, don Alejandro me fait voir le terrain sur lequel on fusillait les prisonniers pendant la guerre entre carlistes et cristinos; c'est le triste pendant du quemadero où l'on brûlait les hérétiques. J'allai le soir visiter San Juan de los Reyes, ainsi que le palais de l'Université, fondé par le cardinal de Lorenzana. Chemin faisant on me montra au centre de la ville, sur une petite place, une maison de peu d'apparence, à un seul étage, avec six croisées de face et une petite cour carrée, sans décors intérieurs: c'est là la maison des Montijo, celle où l'impératrice Eugénie passa son enfance et une partie de sa jeunesse.

Et maintenant comment quitter Tolède sans dire un mot de sa belle cathédrale? Elle fut consacrée en 630, la première année du règne de Ricarède, devint mosquée en 714 et fut rendue au culte chrétien par Alfonse VI, en 1090. Elle n'était pas alors telle qu'on la voit aujourd'hui. La façade est moins remarquable que l'intérieur, qui surprend par sa magnificence. Le chœur, comme à Burgos, est placé dans la grande nef; il arrète la vue et ne permet pas de saisir l'ensemble de l'œuvre. Les ornements sont prodigués; l'œil se fatigue à les regarder, et ce qu'on a vu, nuit à ce qu'on va voir. J'ai admiré, dans la chapelle mozarabe, une belle mosaïque, représentant l'ascension de la Vierge; elle avait

vivement intéressé le maréchal Soult, et l'on sait ce qui résultait de son amour pour les œuvres d'art. On conserve, suspendue à un pilier, la corne du *bœuf* qui traîna la première pierre destinée à l'édifice. Ce n'est rien autre chose que la défense d'un éléphant fossile (*Elephas primigenius*). J'en donnai l'assurance aux personnes qui m'accompagnaient, notamment à deux ecclésiastiques, aux soins desquels don Alejandro m'avait confié; non-seulement ils ne voulurent pas me croire, mais l'un d'eux fut bien près de se moquer de moi et l'autre de se fâcher. Le cloître est magnifique, de forme carrée; il s'ouvre sur un jardin entouré de grilles élégantes.

Que Tolède soit une ville ancienne, personne n'en doute; mais que sa fondation remonte à 540 ans avant notre ère, et qu'elle ait été nommée Toledoh (*genitrix*), c'est-à-dire mère des peuples, par les Juifs, c'est ce que personne ne pourra croire. Pourtant les Juifs en grand nombre habitèrent Tolède et son territoire. Don Alejandro me fit visiter Santa Maria Bianca, synagogue fort belle, consacrée au culte catholique par San Vicente Ferrer; maintenant ce n'est plus qu'un monument curieux, estimé des archéologues.

Le cours du Tage a-t-il été tel qu'il est aujourd'hui et n'a-t-il pas été dévié dans un but de défense? Un examen attentif des lieux semble prouver qu'il coulait au nord de la ville et que nul obstacle naturel ne pouvait l'en empêcher. Le terrain est plan, et les eaux du fleuve n'éprouveraient, si on le voulait bien, aucune difficulté à couler au pied de la montagne du côté op-

posé au lit actuel. Au point de vue stratégique, et dans le système de défense des places, autrefois adopté, Tolède se trouvait bien plus forte, séparée par le fleuve du groupe de montagnes avec lequel on peut croire qu'elle était jadis unie. Dominée par un de ses côtés, elle était facilement attaquable et exposée à des surprises devenues dès lors impossibles. La brisure dans laquelle passe maintenant le Tage, peut donc avoir été artificielle, mais sans doute la configuration de cette partie de la montagne s'y prêtait, et ce furent les facilités qu'elle semblait offrir qui donnèrent l'idée de détourner le cours du fleuve. Ce travail, au reste, n'avait rien qui fût au-dessus des forces humaines, et il semble, en étudiant la nature des lieux, qu'il ait été réellement entrepris. Dans certaines parties de la montagne, par exemple sur les pentes qui descendent vers le fleuve, on croit reconnaître la main de l'homme, tant les pans sont coupés droits; et du côté opposé à la ville, sur la rive gauche, on pourrait penser qu'un grand nombre de rochers ont été déplacés. Rien cependant dans les archives urbaines ne justifie cette opinion, mais elles sont bien moins anciennes que la ville, et le silence qu'elles gardent à cet égard, prouverait seulement que ce grand travail est antérieur aux temps historiques, ce qui confirmerait encore la haute antiquité de Tolède.

Rien n'empêche en effet de penser que Tolède ne soit fort ancienne et à peu près contemporaine de Sagonte. Le fait est du moins que sous les rois goths,

cette ville était une brillante capitale, le centre d'un gouvernement éclairé et d'une vraie civilisation. C'est là que saint Isidore écrivait ses Origines. La guerre des comuneros a fait perdre à Tolède le privilége d'être le séjour de la royauté.

On a parfois semblé regretter que cette curieuse cité ne fût pas la capitale de l'Espagne, constituée aujourd'hui en un grand royaume, dont toutes les parties forment une seule monarchie. On n'y a pas réfléchi. Tolède n'est pas susceptible d'accroissement, à moins qu'elle ne descende dans la plaine; mais comme toute son importance est dans son antiquité et dans la beauté de ses édifices, si nombreux que nulle cité espagnole, quelque considérable et quelque peuplée qu'elle soit, ne saurait l'égaler, on ne peut supposer qu'elle consentît jamais à s'éloigner de ces monuments glorieux pour s'étendre au loin. Les limites de Tolède sont parfaitement déterminées. Elle siége sur le sommet de la montagne et elle en recouvre les pentes, sans aller au delà. Ses édifices ont leurs façades tournées vers le sud, où coule aussi le fleuve, dont elle semble défendre la passage.

Il est difficile de comprendre que sa population ait pu jamais dépasser une quarantaine de mille âmes; tous les chiffres supérieurs à ce nombre, donnés par les auteurs, sont exagérés et mensongers. Aujourd'hui, elle en renferme une vingtaine de mille.

Tolède n'est ni riche, ni commerçante; tout y languit, les sciences et les arts. On n'y trouverait pas deux

personnes parlant une langue étrangère. Contrairement à ce que j'ai vu ailleurs, le casino ne reçoit que des journaux espagnols. Les libraires sont excessivement pauvres en bons ouvrages. Don Alejandro m'assure que la société y est divisée et médisante ; chacun vit chez soi, dans le plus apathique repos. Mon compagnon de courses paraît faire exception, il a l'esprit ouvert et s'est montré très-affectueux. Au départ, il a exprimé ses regrets de notre séparation, en improvisant une pièce de vers qu'il m'a remise à titre de souvenir et il m'a accompagné jusqu'au débarcadère.

En passant sur le pont d'Alcantara, nous fûmes témoins d'un triste événement. Un pauvre garçon qui conduisait ses chevaux à l'abreuvoir, tomba dans l'eau et se noya, sans que personne pût le secourir. Il n'y avait pas sur la rive une seule barque. L'événement se passait assez loin de nous; je vis une tête se soutenir quelque temps sur l'eau, puis disparaître, et un homme avait cessé de vivre.

---

13. DE MADRID A VALENCE.

J'avais résolu de visiter le royaume de Valence et la Catalogne pour rentrer en France par Perpignan. Le chemin de fer de Madrid à la Méditerranée m'offrait un moyen facile de traverser rapidement la province de Tolède et la Manche, je voulus en profiter et gagner Almanza, afin de me diriger sur Valence.

Autrefois j'avais sillonné dans tous les sens cette partie de l'Espagne, aussi monotone et aussi desséchée que la plupart des contrées de la vieille et de la nouvelle Castille; mais les côtes de la Méditerranée devaient, par leur végétation, semblable à celle de l'Andalousie, m'offrir un vif intérêt; mes espérances ne furent pas déçues.

La province de Tolède et la Manche ont presque autant de superficie que la Suisse, le Wurtemberg et le pays de Bade réunis. Elles sont centrales; aussi de quelque côté que se portât le théâtre de la guerre, elles y touchaient, au moins par leurs frontières. Lorsque nos soldats traversaient ces vastes plaines sans arbres et sans eau, ils éprouvaient plus de tristesse encore que de fatigues. Ils pouvaient vaincre l'ennemi, mais non le découragement profond qui s'emparait d'eux sur cette terre ingrate. La province de Tolède est sillonnée par des montagnes qui courent presque toutes

du nord au sud ; elles sont nues et d'un aspect uniforme. Les cours d'eau, qui traversent ces sierras, affluents sans importance du Tage, coulent dans des lits profonds, dont les bords ne sont presque jamais ombragés. Les vents soufflent sans trouver d'obstacle nulle part ; froids ou chauds, qu'ils s'accompagnent de neige ou de poussière, le voyageur sent le besoin d'accélérer sa marche, désireux de quitter au plus vite cette contrée, où la fatigue n'est accompagnée de jouissance, ni pour les yeux, ni pour l'esprit.

La Manche est comme pays de plaines, ce que Tolède est comme pays de montagnes ; c'est partout la même sécheresse et la même nudité. Toutefois les habitants valaient mieux pour nous que le pays. Pendant toute la guerre de l'Indépendance, résignés jusqu'à l'héroïsme, ils se montrèrent hospitaliers, et nulle part dans la Péninsule, le sang français n'a été plus épargné. Il n'en a pas été de même dans la province de Tolède, sillonnée par de nombreuses guérillas ; Talavera, Puente del Arzobispo et Ocaña ont été le théâtre de luttes sanglantes, impuissantes cependant à terminer cette guerre funeste.

La province de Tolède et la Manche ne sont pas improductives ; mais si elles peuvent satisfaire aux premiers besoins de la vie, elles ne sauraient contribuer à la rendre agréable. Il ne fallait rien moins que le génie de Cervantes pour donner quelque reflet poétique à la Manche, bien plus connue à l'étranger, comme étant la patrie du fameux hidalgo, que comme

un territoire fertile en céréales, en vins et en safran. Cervantes, en déclarant ne pas *vouloir* se rappeler le lieu de naissance de don Quichotte, a jeté de l'intérêt sur toutes les peuplades de la Manche, toutes pouvant être la patrie du héros; aussi le voyageur ne découvre pas dans les champs de Montiel, un seul moulin à vent sans songer qu'il a devant les yeux l'un des géants contre lequel le plus amusant des chevaliers, errants et non errants, essaya son courage.

Malgré tout, la Manche est l'une des contrées les plus tristes de l'Espagne et peut-être de l'Europe. Aussi éprouvai-je peu de regrets de la traverser de nuit. Je suis parti de Madrid dans la soirée du 30 septembre, et ne la vis qu'au clair de lune. Déjà vers minuit, le convoi passait le Rianzarès et le Giguela, affluents de la Guadiana, fleuve mystérieux qui disparaît sous la terre pour se montrer au milieu des joncs en un lieu nommé *los ojos de la Guadiana*, non loin de Daymiel, que j'avais visité en 1810.

Après m'être vu, en idée, pendant ce trajet nocturne, cheminant à travers ces plaines monotones avec les soldats de notre ancienne armée, que j'avais ressuscités, le jour parut et le convoi s'arrêta. il avait franchi, par le nord-ouest, les frontières du royaume de Murcie. Cette province, l'une des plus petites d'Espagne, m'était connue. Elle ne consiste guère que dans le bassin de la Segura, petit fleuve que j'avais traversé jadis à Calasparra, bâtie sur les derniers versants de la Sierra-Sagra. Le royaume de Murcie ne prend le caractère

méridional que vers l'est ou vers le sud. Il renferme de larges surfaces de terrains pierreux et improductifs; mais dans le voisinage des rivières sa fertilité est merveilleuse. La partie qui confine à la Manche, celle que traverse le chemin de fer, est montueuse. Une petite sierra qui dépend des monts ibériques, et derrière laquelle coule le Jucar, s'étend vers la gauche et donne à la contrée un aspect assez pittoresque.

Autant qu'il m'a été permis d'en juger, Albacète semble s'être relevée de l'état misérable dans lequel je l'avais vue. Aussitôt qu'on s'en éloigne, la sierra de Segura et celle d'Alcarraz se dessinent à l'horizon, et l'on arrive à Chinchilla, qui étale, sur le penchant d'une haute colline, ses maisons de médiocre apparence, dominées par un château, auquel on a voulu, sans succès, faire jouer un rôle dans la guerre de l'Indépendance. Partout le terrain se couvre de spart, de genêts, de romarins, d'arbousiers, de genévriers, de saviniers, de pins sylvestres, de chênes verts et de chênes kermès, groupés en bosquets ou en buissons. A six heures et demie j'arrivais à Almanza, terme de mon voyage en chemin de fer, et quittais le convoi, qui continua sa marche sur Alicante. C'est là que j'attendis le départ de la diligence qui transporte les voyageurs jusqu'à Mojente, première station de la ligne du chemin de fer de Valence, qui doit aboutir à Almanza. L'aspect de la petite ville, vue à distance, éclairée par le soleil levant, était fort gai; on aperçoit de loin, sur un monticule, un vieux château en ruines, entouré de mon-

tagnes singulièrement découpées, dont les masses sont imposantes ; pour donner plus d'intérêt à cette perspective, le spectateur a devant lui la plaine, où, grâce à nos armes et à l'habileté du duc de Berwick, fut, le 15 avril 1707, consolidé le trône chancelant de Philippe V.

Une promenade de deux heures me suffit pour parcourir Almanza. Le seul édifice qui attire l'attention est une église avec un portail d'une très-bonne architecture ; l'hôpital est surtout remarquable par le grand développement de sa façade. On a construit depuis peu quelques maisons assez jolies. Dans une rue qui longe la route de Murcie, je crus reconnaître la maison où j'avais logé en 1812 ; mes compagnons et moi nous y avions durement souffert de la faim. Ce fut près d'Almanza que nous fîmes notre jonction avec l'armée de Suchet, dont les soldats, bien vêtus et bien nourris, nous avaient qualifiés de brigands de l'armée du midi, tant ils nous voyaient en mauvais équipage, avec des figures maigres et hâlées, des souliers déchirés et des uniformes fanés. Une entrevue de quelques heures eut lieu à Fuente la Higuera, petite ville du royaume de Valence, entre le roi Joseph, le maréchal Soult et le maréchal Suchet ; après quoi nous nous lançâmes à la poursuite des Anglais, qui cherchèrent un refuge en Portugal, jusque par delà la Tormès. Dans cette grande chasse, la distance, qui s'étendait à plus de six cents kilomètres de l'est à l'ouest, fut franchie presque à la course, pendant un automne froid et humide, avec des distributions de vivres irrégulières et incertaines, à travers des

chemins boueux et des terrains délayés par les pluies. Mais que ne peut-on obtenir du dévouement et du courage des soldats français!

Je monte en diligence et pars pour Mojente. Nous laissons à gauche le champ de bataille et traversons la plaine, si poudreuse que les oliviers et les chênes verts du bord de la route, ne pouvant supporter la poussière qui couvre leurs feuilles et leurs branches, la laissent s'échapper et joncher le sol, comme le givre qui, en hiver, surcharge nos arbres et s'en détache, pour les entourer d'une couche épaisse de glace.

Nous côtoyons pendant plusieurs lieues une chaîne de hauteurs qui dépend de la sierra del Charral. Ces montagnes sont peu élevées, abruptes et nues, comme celles de toute la contrée. La route monte peu à peu et l'on arrive au col d'Almanza, point de séparation des royaumes de Murcie et de Valence. A peine a-t-on franchi ce passage, que l'on s'engage dans une gorge assez étroite à l'entrée, mais qui ne tarde pas à s'élargir; la route est magnifique et le pays très-pittoresque. A gauche s'élèvent des montagnes stériles dont il ne s'échappe pas une goutte d'eau; tandis qu'à droite la vue plane sur une contrée très-accidentée, suffisamment boisée et, autant que j'ai pu le voir, cultivée avec intelligence. C'est dans cette direction que paraît Fuente la Higuera, située au pied d'une haute colline calcaire. Elle est le centre d'un beau pays où les cultures s'élèvent jusque sur la cime des monts. La nature méridionale se prononce de plus en plus à

chaque pas. Je vois quelques agavés sur le bord de la route, et dans un jardin un palmier, tout échevelé sous l'effort des vents. Dans les ravins et le lit des torrents desséchés, croissent des lauriers-rose et sur les versants des montagnes, des daphnés, le spart et la vergerette à tige visqueuse, la plus commune et la plus envahissante des plantes du midi de l'Europe. De loin en loin, cherchant à vaincre des obstacles quasi-insurmontables, se montrent les ébauches du chemin de fer. Dans certains endroits, les ouvriers se sont creusé des abris dans le calcaire, pour y vivre temporairement à la manière des Troglodytes. Je constate, au costume et à la physionomie des paysans et des muletiers, qu'ils appartiennent à une toute autre race que les Castillans.

La station de Mojente occupe le bas de la ville. En attendant le départ du convoi, je grimpe sur une hauteur pour voir le pays; il est verdoyant et couvert d'arbres, oliviers et mûriers. A trois pas de la voie s'élève un caroubier de grosseur énorme et extrêmement vieux. A le voir, il semble composé de plusieurs individus unis et soudés. Tel doit être sans doute le fameux châtaignier aux cent chevaux, tant célébré par les explorateurs du mont Etna. Je ne pouvais me lasser d'admirer les gigantesques dimensions de son rival espagnol, et j'aurais, je crois, oublié l'instant du départ, si la cloche ne m'eût appelé. Je monte en wagon, et peu après, une contrée merveilleusement belle, propre à tous les genres de culture et savamment arrosée, se présente à moi. Ce sont partout

des champs de riz et de maïs, d'immenses plantations de caroubiers, de grenadiers, d'amandiers, ainsi que de véritables forêts de mûriers, les plus beaux qu'on puisse voir, le tout interrompu par des cannes d'une hauteur à rivaliser avec celle des arbres. C'est principalement à Alcudia que cette profusion de plantes frappe les regards. Plus on avance et plus le pays s'embellit. Le convoi me conduisit à San-Félipe-de-Jativa, et je m'y arrêtai, durant quelques heures.

Cette ville se montra très-attachée à Suchet; elle est adossée à une montagne calcaire, sur les pentes de laquelle ondulent de vieilles murailles, restes de fortifications qui se relient à un château qu'il ne serait pas difficile de mettre en état de défense. François Ier y fut enfermé avant d'être conduit à Madrid. Les habitants, surtout les femmes, donnèrent au royal prisonnier tant de témoignages de sympathie, que Charles-Quint en prit de l'humeur, aussi ne l'y laissa-t-il pas longtemps. C'est aux ruines de ce château, entouré d'un feston de créneaux, que San-Félipe doit la physionomie mauresque qui le caractérise. La campagne (*huerta*), avec ses palmiers chargés de régimes, ses grenadiers, ses orangers et ses citronniers couverts de fruits, m'intéressait pardessus tout et je la parcourus avec délices; en trouvant au milieu de cette végétation africaine une population au teint basané, des hommes à peine vêtus, jambes nues, les pieds chaussés d'espardilles de cordelettes de chanvre, portant un bonnet de laine rouge sur des cheveux crépus d'un noir foncé, je ne me croyais plus en Europe, mais

en Algérie au milieu des Arabes. Au reste était-ce une illusion? Le sang arabe et le sang espagnol ne se sont jamais plus complétement mêlés que sur cette partie du littoral de la Méditerranée, laissant même Valence bien plus africaine qu'européenne. Après avoir joui pendant plusieurs heures de l'aspect d'une nature si différente de celle du nord, de l'est ou même du midi de la France, je rentrai en ville pour reprendre presque aussitôt le chemin de fer de Valence.

J'arrivai un peu avant la nuit, après avoir successivement traversé Carcajente, Alcira, sur le Jucar, Algemési, et Catarroja. J'avais en vue, à droite, le lac d'Albufera auquel le nom de Suchet a donné de la célébrité. Les belles campagnes qui passaient devant mes yeux, me firent pardonner à l'Espagne la monotonie des plaines brûlées de l'une et de l'autre Castille, la nudité des campagnes de la Manche et jusqu'à l'aridité de ses parameras, plateaux pierreux dont j'avais gardé le plus triste souvenir.

---

14. VALENCE.

I.

[illegible]e tartane, sorte de cabriolet assez mal suspendu, ta[illegible] de cotonnade non rembourrée, avec un plafond bom[illegible]t des brancards assez courts, sur l'un desquels s'assi[illegible] le cocher, me conduit à la Ville de Paris, hôtel (*fonda*[illegible]enu par un Français, qui voudrait bien revoir la Fran[illegible]s la quitter. Après avoir fait remettre mes let[illegible]mmandation, la soirée étant déjà avan[illegible]me [illegible]mène sans trop m'éloigner de ma [illegible]rc[illegible]asard, je suis entré dans une pro-[illegible]ade [illegible] sus plus tard être la Glorieta. Elle est éclai[illegible]u [illegible] par des candélabres, et remplie d'arbres [illegible] culti[illegible]ans nos serres, y gardent des dimensions [illegible]is qu'ici je puis en admirer la taille élevée. et [illegible]norme grosseur. La lumière donnait à toutes les plantes une teinte argentée. Il y avait un bosquet de bananiers, des bambous courbés en berceaux, des palmiers-lataniers et des dattiers de haute stature. Beaucoup de promeneurs circulaient autour des parterres, dans de larges allées, d'autres étaient assis sur des chaises ou sur des bancs circulaires. On causait, mais si tranquillement, que même dans le voisinage des groupes chacun pouvait jouir d'un calme profond et

rêver en paix. Les fleurs exhalaient un parfum différent de celui de nos parterres. L'air était traversé dans tous les sens par des mouches à feu (*Lampyres*) et par des chauves-souris qui leur faisaient la chasse. Ce spectacle m'amusait. Après être resté quelque temps assis, je suis sorti du jardin par une autre issue que celle par laquelle j'étais entré, et je me suis trouvé sur les bords du Guadalaviar, dont les eaux paisibles sont appauvries au profit de l'horticulture, qui se les approprie à l'aide d'un système d'irrigation très-bien entendu, que les Espagnols tiennent des Maures. Cette eau, habilement dirigée dans les jardins et dans les rizières, répand partout la fraîcheur et la vie. Je savais cela; aussi ai-je pardonné de bon cœur au petit fleuve de se présenter à moi sous une apparence aussi modeste. J'étais près de la *puerta de la mar* (porte de la mer) et aussi rapproché du port (*grao*) qu'il est possible de l'être sans quitter la ville. Après avoir suivi un long mur crénelé, une porte mauresque, flanquée de deux énormes tours d'aspect imposant, s'est présentée à moi, et j'en ai profité pour rentrer dans l'enceinte. Quoiqu'il fût à à peine neuf heures du soir, la ville était toute silencieuse et les seuls bruits qui arrivaient à l'oreille étaient ceux qu'entendit Sancho Pança, en entrant dans le Toboso : *Ladridos de perros, maullidos de gatos y rebusnos de asnos*[1]. Je retrouvai plus de vie et de mouvement au

1. Aboiements des chiens, miaulements des chats et braiements d'âne.

centre de la ville; mais bientôt la lassitude m'avertit qu'il fallait rentrer à l'hôtel. Je demande ma route et la personne à laquelle je m'adresse, quittant son chemin, m'accompagne complaisamment en me nommant les édifices près desquels nous passons.

Le lendemain, de bonne heure, je visitai le grand marché. Tout ce qui peut servir à la nourriture de l'homme s'y trouvait; poissons et coquillages de la Méditerranée, crustacés et palmipèdes de l'Albufera, légumes et fruits de toutes sortes; enfin toutes les productions réunies de l'Europe tempérée et de l'Europe méridionale. Chaque grande classe de denrée avait sa place réservée, et partout régnait une activité extraordinaire. Une compagnie de musiciens, vêtus à peu près comme ceux des régiments, se transportait sur divers points pour donner aux vendeurs et aux acheteurs le plaisir d'une sérénade, passablement exécutée. Ces artistes, peu exigeants d'ailleurs, reçoivent quelque argent des marchands qui ont droit d'étalage sur la place. Pendant que j'admirais ces produits variés de l'industrie horticole des Valenciens, j'avisai deux enfants qui torturaient, chacun de leur côté, de malheureuses hirondelles, attachées par la patte; je m'empressai d'acheter les pauvres captives et je leur rendis la liberté. Mais quand j'eus fait quatre pas, j'en trouvai d'autres dans une aussi triste situation, et enfin en nombre tel, qu'il ne me fut plus possible de délivrer les prisonnières, traitées, dans tout le midi de l'Espagne, comme on traite en France les hannetons.

Don Salvador Novella Virache, qui fut pour moi, à Valence, un aimable compagnon, connaissait bien sa ville; il se mit entièrement à ma disposition, et nous courûmes les rues. Afin de me faire jouir d'une vue d'ensemble, il me fit monter sur la plate-forme du clocher de la cathédrale[1]. Cette ascension me valut un panorama d'une incomparable beauté. C'est d'abord, à l'est, la Méditerranée et l'Albufera de Suchet, avec laquelle elle semble se confondre; puis Cullera et l'embouchure du Jucar à droite, Murviedro et Castellon de la Plana à gauche. Sur toute la côte, dont le regard peut embrasser une vaste étendue, se montre un cordon non interrompu de tours, encore debout (*atalayas*), autrefois destinées à la défense du littoral. Plusieurs sierras, à sommets étagés, ondulent à l'ouest et ferment l'horizon. La plaine est couverte de villages, entourés d'arbres, si nombreux qu'ils semblent ne former qu'une seule forêt, mais forêt d'orangers, de citronniers, d'amandiers, de grenadiers, de mûriers, d'oliviers et de caroubiers. C'est au milieu de ce riche verger (*huerta*) que circule le Guadalaviar, fleuve au cours paisible qui entoure Valence de trois côtés. La ville communique avec les faubourgs par cinq grands ponts de pierre, tous très-beaux. C'est là que se trouvent l'ancien palais des rois (*el Real*), aujourd'hui habité par le capitaine général de la province, les prome-

---

1. On lui donne le nom de la tour de *Miquelete;* elle a 162 pieds castillans de haut.

nades et la plupart des maisons de plaisance des personnes riches. La ville est en ovale et entourée de tours crénelées, avec des portes mauresques, faisant partie de l'ancien système de fortifications. Il en est de fort curieuses. Partout surgissent une foule de dômes, de clochers et de clochetons. Beaucoup de toits sont en terrasse, et, du milieu des cours et des jardins, des dattiers chargés de fruits élèvent leur tête empanachée au-dessus des plus hautes maisons. Nous l'avons dit, une étroite parenté unit cette heureuse terre à l'Afrique; la mer les sépare et non le climat.

Après avoir longtemps joui de ce riche panorama, je descendis et visitai l'intérieur de la cathédrale. Sur le terrain qu'elle occupe, avait été construit, dit-on, un temple de Diane, auquel succéda une église que les Goths consacrèrent au Christ. Les Maures en firent une mosquée, qui fut rendue au culte catholique sous l'invocation de l'apôtre saint Paul, après la conquête de Valence par le Cid; elle redevint de nouveau mosquée quand les Maures se rendirent pour la dernière fois maîtres de la ville. Enfin, après tant de vicissitudes, Jacques (Jayme), roi d'Aragon, la rendit définitivement au culte catholique vers le commencement du treizième siècle. On reconnaît facilement qu'elle a été appropriée à divers cultes, et construite à différentes époques. Le chœur est très-vaste, avec deux rangs de stalles, séparées par des colonnes corinthiennes; une magnifique grille en bronze doré l'entoure; le retable (*trascoro*) est orné de tableaux bibliques en albâtre, exécutés avec

une grande délicatesse. Le maître-autel est tout en argent et merveilleusement ouvragé. On voit dans les chapelles plusieurs bons tableaux.

Toute la journée fut employée à la visite des églises; elles sont nombreuses, et chacune d'elles se fait remarquer par quelques détails curieux. C'est la chapelle de *los desemparados* (des désemparés), avec une façade décorée avec goût; l'église de Sainte-Catherine, dont la voûte très-élancée est de style gothique; Saint-Jean de l'Hôpital, choisi par Constance, impératrice de Constantinople, comme lieu de sépulture; Saint-Jean-del-Mercado avec de magnifiques fresques; enfin une foule d'autres édifices religieux que je n'ai pu voir que très-superficiellement.

Le soir, don Francisco Sagrista, chargé à Valence des affaires de la Turquie, me conduisit au casino. Il y remplit officieusement les fonctions de bibliothécaire. Tout ce qui peut le rendre utile et agréable s'y trouve réuni; nos revues, nos journaux, ainsi que nos principales publications y occupent une place honorable. De là j'allai au spectacle, pour y entendre un opéra-comique (*Zarzuela*), *el Juramento* (le Serment), paroles et musique espagnoles. J'étais curieux de voir représenter une œuvre dramatique, purement nationale et j'eus ce plaisir. Voici quel est le sujet de cette pièce :

Un officier s'est battu en duel, contrairement aux lois; il est condamné à mort. Le colonel du régiment dans lequel il sert, ne veut pas qu'il tombe sous les balles de ses propres soldats, et il accorde, pour que

le jugement reçoive son exécution, un sursis de quarante jours, sur la promesse de l'officier, obtenue par serment, qu'il se fera tuer par l'ennemi contre lequel l'armée guerroie. Personne ne sait rien de cet arrangement; on le croit gracié. L'officier a un ami, vivement épris d'une jeune personne, menacée d'un mariage obscur, et comme cet ami ne peut, par diverses raisons, l'obtenir de ses parents, l'officier condamné, pour empêcher cette union, sachant que le terme de sa vie était proche, se propose pour mari. Riche et porteur d'un grand nom, il est accepté. — Après ma mort, se disait-il, mon ami épousera ma veuve, et pendant ce peu de temps, je vivrai avec elle comme si elle était sœur et non épouse. — L'ami qui est éloigné, apprend ce mariage, et comme il ne sait rien du dévouement de l'officier, il est furieux. Les nouveaux époux, en tête à tête dans une maison de campagne, ne tardent pas à s'éprendre d'amour. Le mari résiste tant qu'il peut à sa passion naissante, et la femme s'étonne d'une réserve qu'elle ne saurait comprendre. Il s'ensuit des scènes pathétiques dont il est facile de comprendre la singularité. La dame qui n'a point à cacher ses sentiments, déclare qu'elle aime et que son amour est d'accord avec son devoir. Le mari qui ne veut pas violer son serment, n'en dit pas assez pour être compris, mais bien plus qu'il n'en faut pour paraître au moins fort original. Sur ces entrefaites, l'ami trahi revient, parle amour avec la nouvelle épouse qui s'en offense et parle duel avec le mari qui refuse de se

battre. Quoique les explications données soient fort obscures, l'ami cependant entrevoit la vérité. Une grande bataille est livrée, l'officier, qui fait des prodiges de valeur, ne peut trouver la mort, quoiqu'il la cherche jusqu'au milieu des rangs ennemis; mais son rival qui a tout appris ou tout deviné, demande et obtient la grâce de l'époux. Tout devient alors couleur de rose et finit par des chansons. Plus on avance dans l'œuvre et plus elle faiblit. On sent que le compositeur succombe à la fatigue; il y a quelques jolis morceaux. Le sujet est-il vraiment neuf? Je suis trop peu versé dans la littérature dramatique pour en décider.

La salle peut contenir jusqu'à deux mille spectateurs, elle est profonde et en ellipse. La réunion avait bonne façon, et les personnes que j'y ai vues avaient une grande politesse et beaucoup de savoir-vivre.

II.

Valence s'embellit. Plusieurs rues trop étroites ont été élargies; elles n'étaient pas, pour la plupart, pavées et tous les ans on en pave quelques-unes. C'est pourtant là que le macadam triomphe et qu'il a ses agréments, sans avoir ses inconvénients. Le royaume de Valence, comme celui de Murcie, est un sérénissime royaume; il n'y pleut guère. Les rues sont de véritables grandes routes, et les voitures peuvent les parcourir sans bruit. Ce calme avait peut-être un côté agréable.

J'ai vu en courant la ville, une foule de maisons curieuses, d'origine arabe, avec des escaliers extérieurs, très-bien sculptés, des cours (*patios*) ornées de fleurs avec colonnes en marbre et jets d'eau au centre, en tout semblables à celles d'Andalousie.

Pour savoir qu'on est en pays étranger, il pourrait suffire de fermer les yeux et de consulter les sons qui arrivent à l'oreille. Les bruits qu'elle perçoit ne sont plus ceux qu'elle entend dans le pays natal. La sonnerie des églises diffère, les cris des enfants livrés à leurs jeux ne sont pas les mêmes; les airs populaires ont un rhythme qui leur est propre; guitares mal accordées, gens qui s'appellent et gens qui se répondent, enfants grondés par leurs mères, marchands ambulants, muletiers gourmandant leurs bêtes, roues de voiture criant dans leurs essieux; tous ces sons, de nature si diverse, produisent une harmonie particulière, au moins extraordinaire. On s'est beaucoup moqué de cet Anglais aveugle qui a fait le tour du monde; chacun se demandait quelles sensations pouvaient avoir été les siennes, et quel plaisir il avait eu à voyager. Sans doute, cet homme se trouvait dans la pire des conditions; cependant il jouissait par l'ouïe qui lui apportait des sons nouveaux; par l'odorat qui lui faisait percevoir des odeurs jusqu'alors inconnues; par le goût, auquel il devait des jouissances différentes, suivant la qualité des produits de la contrée qu'il visitait; par le tact même qui lui révélait la forme et certaines qualités physiques des objets mis entre ses mains. Enfin, tou-

jours accompagné de personnes intelligentes, il voyait par leurs yeux, et ce qu'elles lui disaient, en présence d'une nature féconde en merveilles, avait un intérêt que ne sauraient égaler les descriptions les mieux faites et les plus chaleureusement écrites. La cécité est un naufrage; le naufragé doit donc chercher à tirer parti de ce qui lui reste, et c'est précisément ce que faisait notre Anglais.

Le nombre des pauvres à Valence est très-considérable, et ils y sont d'une incroyable tenacité. D'abord, songeant à la fertilité de la *huerta*, à l'abondance des légumes et des fruits, j'étais disposé à m'en étonner. En effet, dans la saison des oranges, par exemple, on peut pour deux réaux (50 centimes) en remplir dans les jardins, une pleine corbeille, quelque grande qu'elle soit, ce qui ne donne pas à chacune d'elles la valeur d'un tiers de centime; il n'en est pas autrement des autres fruits et des légumes, pris sur place. En y réfléchissant mieux, j'ai compris que dans un pareil pays, la condition de mendiant était douce. Le ciel est clément, la température bénigne; la chaleur seule est à redouter, mais l'abri d'un portique, le porche d'une église, la porte d'une maison, fournissent des abris suffisants pour diminuer cet inconvénient et permettre d'attendre le passant. Puis les gueux en gueusant trouvent mille délices, comme l'a dit Régnier. Ce sont des pêcheurs qui tendent leurs lignes, des oiseleurs avec des pipeaux gluants; sans doute beaucoup de poissons et beaucoup d'oiseaux échappent au piége, mais

il y a tant d'oiseaux et tant de poissons que toujours quelques-uns s'y laissent prendre. La journée d'ailleurs est longue, la fatigue nulle, l'espoir renaît aussitôt que déçu; il ne faut que de la persévérance, qualité passive qui porte toujours ses fruits. Peu suffit à ces parias volontaires, et telle est la fertilité de cette belle contrée et la sobriété de ses habitants, qu'avec deux sols ils peuvent vivre; en ont-ils quatre, ils sont dans l'aisance; et riches s'ils en possédent six.

III.

La seule fabrique que j'ai visitée est celle des carreaux en faïence (*lozas*). Ces carreaux chargés de dessins étant réunis, forment des rosaces, des groupes de fleurs, des figures compliquées et capricieuses. Ils servent à faire des lambris et des carrelages d'appartement; on en revêt les murs des escaliers. Le fabricant m'a fait suivre tous les détails de cette fabrication, depuis la pulvérisation de la terre glaise jusqu'à la cuisson des lozas. Les mules qui tournent les manéges travaillent six heures le matin et six heures le soir; elles ne sont point surveillées, et l'on m'assure qu'aussitôt les six heures écoulées, elles s'arrêtent brusquement, sans qu'il soit possible d'obtenir un quart d'heure de travail de plus. Il y avait sur le terrain un tireur d'hirondelles auquel je tâchai de faire comprendre que c'était pitié de faire ainsi la guerre à ces charmants oiseaux; mon plaidoyer me valut gain de cause, et je m'en félicitais, quand

j'entendis le chasseur déclarer qu'il ne brûlerait plus de poudre que contre les chauves-souris. Tout d'abord je m'en réjouis et j'avais tort, car ces petits mammifères sont, en Europe, parfaitement inoffensifs, et de même que les hirondelles font la guerre aux insectes. Ils sont laids, dira-t-on, mais la laideur n'est-elle pas toute relative? Pour la constater, ce sont les individus d'une même espèce qu'il faut comparer, et non les types. En protégeant l'hirondelle, j'avais nui à la chauve-souris, et il eût mieux valu sans doute plaider pour toutes les deux; protéger l'une aux dépens de l'autre n'était pas se montrer parfaitement équitable. Les appréciations auxquelles nous nous livrons, en ce qui concerne les animaux, sont très-souvent fausses. Nos sympathies et nos antipathies nous égarent et nous les jugeons à la surface.

M. Sagrista père, me fit visiter une nopalerie. Pour nous y rendre, nous avons traversé Valence et la petite ville ou faubourg de Rusafa. C'était le jour de la fête paroissiale, et la rue principale allait devenir une arène pour une course de jeunes taureaux (*novillos*). On avait établi le long des maisons, des gradins formés de traverses grossières, séparés par des intervalles, tels que le corps des hommes poursuivis pût y passer; des bannières flottaient aux fenêtres. Au retour de la nopalerie, nous trouvâmes les deux extrémités de la rue barrées avec des poutres, et il nous fallut faire un grand détour pour rentrer en ville. Je regardai la rue: croisées et gradins étaient encombrés de curieux. Le taureau

semblait ahuri, pacifique de tout point et nullement disposé à combattre. Cette course improvisée montre à quel point les Espagnols aiment ce genre de plaisir, que pour eux n'égale aucun autre. Le cirque de Valence, auquel on mettait la dernière main, sera vraiment monumental. Il est construit en pierres de taille par le bas et en briques par le haut; le diamètre de dehors en dehors est de 150 pas; l'arène seule mesure la moitié de ce chiffre. Il a quatre amphithéâtres superposés, formant autant d'étages avec des arcades, et pourra recevoir environ dix-huit mille spectateurs.

La nopalerie que je venais voir, est établie dans un vergér planté d'orangers et de citronniers. Elle a une maison d'exploitation et nous y fûmes poliment reçus. Les nopals (*Cactus Opuntia L.*), de même espèce que ceux qui servent dans le midi de l'Espagne à clôturer les champs et les jardins, étaient déjà dépouillés de cochenilles. Cependant je vis plusieurs de ces insectes que je détachai avec le dos d'un canif pour les examiner. La femelle est toute couverte d'un duvet plumeux, extrêmement abondant et très-fugace. Lorsqu'elle est desséchée, ce duvet devient pulvérulent et adhère au fond de l'intervalle que laissent entre eux les anneaux du corps de l'animal. Vivant, il est fort mou, arrondi et de la grosseur d'un petit pois; en se desséchant, il se déforme, ce qui s'explique facilement par la pression que les cochenilles exercent les unes sur les autres, étant accumulées dans de petits paniers. Le mâle est petit, très-agile, à peine aussi gros qu'un

cousin; il a deux ailes et porte deux longues soies à l'extrémité de l'abdomen. Comme il ne vit que pour la fécondation, il n'a point de bec. La cochenille de Valence m'a paru tout à fait pareille à celle du Mexique, mais j'ignore si elle a la même puissance tinctoriale, et si, par conséquent, elle a autant de valeur commerciale.

Nous prîmes à gauche pour rentrer par la porte Saint-Vincent. Ce fut de ce côté que le maréchal Suchet attaqua la place. On voit encore la trace des retranchements qu'élevèrent les Espagnols en 1812 pour se défendre, et la porte est stigmatisée par nos balles et nos boulets.

Je viens d'écrire un nom que je vénère, celui du maréchal Suchet, c'est mon héros. Ayant visité la partie de l'Espagne qu'il avait soumise à nos armes, il m'importait beaucoup de savoir si après une période qui touche au demi-siècle, son nom était resté entouré de l'estime des Valenciens et de celle des Catalans. Le temps efface ou amoindrit tout, et je craignais qu'il n'eût fait oublier ce que le plus sage de nos généraux avait fait pour administrer avec équité et sagesse un pays difficile à contenir, toujours impatient du joug qu'on lui impose. J'interrogeai, pour le savoir, un grand nombre de personnes; elles furent unanimes dans leurs réponses. Sa mémoire est vénérée: il était juste, ferme et doux en même temps. On l'aimait, autant pour le bien qu'il faisait que pour le mal qu'il empêchait de faire. En Catalogne on me tint le même langage; on y disait le *père Suchet*, comme on a dit plus

tard en Algérie le *père Bugeaud.* Je jouissais en entendant ces éloges mérités, donnés à un Français sur une terre étrangère, et j'aimais à voir que les peuples ne sont pas toujours des ingrats. Si le maréchal Suchet eût gouverné Valence pendant un plus grand nombre d'années, il aurait laissé des traces durables de son administration et l'on pourrait dire avec plus de raison qu'on ne l'a dit du Cid : la Valence de Suchet.

Le Cid commence à Burgos et finit à Valence. Les ténèbres qui entourent sa vie laissaient aux poëtes une large lacune à remplir, et chacun sait comment ils sont parvenus à en faire un héros populaire. Les actions qu'ils veulent bien lui prêter, sont aujourd'hui sa seule histoire, et pourtant ces prétendus hauts faits, pris au sérieux, font aujourd'hui partie des annales espagnoles, ni plus ni moins que s'ils avaient été réels. A bien voir le Cid est un personnage presque aussi nébuleux que Roland ou que Bernard del Carpio ; on ne commence à le suivre dans ses actes qu'en consultant les chroniqueurs arabes. C'est là qu'on doit chercher le Cid historique, bien moins intéressant que le Cid des poëtes. Masdeu va jusqu'à nier qu'il ait existé. « Plusieurs Castillans, dit-il, ont porté les mêmes noms et surnoms que Rodrigue Diaz el campeador, et nous ne savons absolument rien de lui avec probabilité, pas même sa simple existence.»

Mais c'est aller trop loin. Cette existence, arabes et chrétiens l'ont constatée surabondamment. Quant aux événements de sa vie, voici ce qu'il est permis d'en dire :

Après avoir été exilé, par suite de sa première brouillerie avec le roi Alfonse, il ne fut guère qu'un chef de partisans. D'abord indépendant, il devint bientôt redoutable, non au roi qui l'avait exilé, mais à ses voisins, aussi bien chrétiens que musulmans. Il avait une petite armée qui s'attachait à sa fortune et il s'en servait à sa guise. S'étant brouillé une seconde fois avec ce même Alfonse, il se retira au vieux château de Peñacastel, qu'il mit en état de défense. De cette espèce de place d'armes, il s'élançait sur les petits chefs des provinces environnantes et il les faisait ses tributaires. Près de Villaroya et de Montalvan, qui dépendent de Darroca, s'élève, sur un rocher en pain de sucre, encore aujourd'hui qualifié de Peña del Cid, les ruines du château dont il avait fait son repaire. Il en sortait pour prêter le secours de son épée aux émirs, ses voisins, notamment à ceux de Saragosse et d'Albarracin, aux dépens des rois d'Aragon et de Castille, ses coreligionnaires et ses compatriotes.

Les actions qu'on lui prête, si elles sont héroïques, ne sont certainement pas dignes d'éloge. S'il s'empara de Valence, ce ne fut pas comme général d'Alfonse VI, mais bien pour le compte de l'émir d'Albarracin, dont il s'était fait l'auxiliaire. Maître de Valence, il la gouverna d'abord avec assez de douceur; mais à cette mansuétude succéda bientôt une rigueur extrême. Ahmed, qui lui avait livré la ville, fut emprisonné avec toute sa famille, sous prétexte de trésors cachés qu'il refusait de livrer. Ce malheureux, enterré vif jusqu'à

la ceinture, fut brûlé à petit feu, en mai ou juin 1095. Ayant réglé le gouvernement de la ville, le Cid la quitta après un an de séjour, accompagné de plusieurs chefs musulmans, pour entreprendre diverses expéditions, sur la nature desquelles les chroniques ne s'expliquent pas. Plus tard s'étant rapproché d'Alfonse, il obtint de ce prince l'autorisation de donner un évêque à la ville, et Jérôme y fut consacré par Bernard, alors archévêque de Tolède.

De près ou de loin, le Cid exerçait sur Valence une très-grande influence. On l'y aimait pour certaines qualités qui étaient en lui; mais, ayant envoyé au supplice Ebn Djéhaf, personnage recommandable par ses vertus (1095), il s'aliéna l'affection des Valenciens, et ne pouvant plus se maintenir dans la ville, il en fit hommage au roi Alfonse, qui y mit une garnison castillane. Peu d'années après, le Cid y retourna pour y mourir, en 1099.

Aucun historien ne parle de Chimène. Elle fut bien en effet l'épouse du Cid, mais tout ce qu'on a dit d'elle est du domaine de la fiction. Il est fort douteux, par exemple, qu'elle ait vécu au milieu des camps, ni qu'elle ait défendu Valence, quand cette ville se rendit aux musulmans en 1102. La garnison castillane, qui s'était vaillamment défendue contre les Almoravides, obtint la libre sortie de la place, et elle emporta le corps du Cid à travers les insultes des Arabes, pour le déposer au monastère de San Pedro de Cardeña où il fut inhumé. On ne sait pas si Chimène l'y suivit ou l'y précéda.

Tel fut le Cid campeador, Rodrigue de Bivar, suivant les Arabes, qui le qualifient de caïd ou d'émir des chrétiens. Beaucoup lui donnent l'épithète de tyran (taghi). Ce n'était qu'une espèce de *condottiere*, mot par lequel on peut traduire *campeador* ou *campiductor*. Les musulmans n'en parlent guère sans accompagner son nom de la formule *que Dieu le maudisse*, ou sans le faire suivre de l'épithète de *maudit*. Le kambythour était un véritable Giaour, un soldat de fortune qui prêtait son épée à toute puissance qui le payait bien, sans se préoccuper jamais de la nationalité ou de la religion de ceux qu'il servait.[1]

Il n'existe à Valence qu'un seul monument qui rappelle le nom du Cid : c'est une porte qui faisait partie de l'ancienne enceinte. La ville ayant été agrandie, on la supprima. On peut voir la *puerta del Cid* près du Temple, maison construite pour être en Espagne le chef-lieu de l'ordre des Templiers, à l'époque de sa plus grande puissance. L'église jointe à cet édifice est fort belle.

---

1. Voyez *Histoire d'Espagne de Charles Romey*, tome V, p. 481 et suiv. Quelques découvertes récentes ont jeté un certain jour sur la vie du Cid, sans rien lui ôter de son caractère indépendant.

IV.

Valence possède de nombreuses promenades. Il en existe sur la rive droite du Guadalaviar qui m'ont intéressé par la nature de leurs plantations, formées d'arbres vigoureux qui ne pourraient, pour la plupart, vivre en pleine terre dans notre climat. C'est d'abord le figuier ferrugineux[1], à feuilles persistantes et couleur de rouille en dessous; le mollé[2], dont les rameaux, chargés de longues grappes de fruits couleur de corail, pendent vers la terre comme les branches du saule pleureur ; le magnolier à grandes fleurs; la lagerstrœmie de l'Inde, avec ses épis d'un rose charmant; la ketmie de Syrie, aux larges corolles, diaprées de pourpre de rose et de blanc. On y voit aussi des lauriers-rose arborescents ; d'énormes micocouliers ; des aïlanthes, des mûriers à papier ; plusieurs espèces d'*acacia,* ainsi qu'une foule d'autres beaux arbres. Sur la rive gauche, au bout du pont de la *puerta del mar,* et à droite, commence l'Alameda. Ce nom indique une promenade plantée d'*alamos,* peupliers trembles et peupliers noirs. Un grand nombre de promenades en Espagne, portent ce nom d'*alameda.* La promenade de Valence est bien ombragée; elle règne le long du

---

1. *Figus rubiginosa* (Desfont.) de la Nouvelle-Hollande.

2. *Schinus molle* (L.) du Brésil, de deux mètres de circonférence.

fleuve, et des cyprès, très-rapprochés les uns des autres, la protégent contre la violence des vents d'est, aussi bien que si c'était un mur. Elle s'unit à l'allée qui conduit au Grao. Ce petit port, exposé aux vents de l'ouest et de l'est, manque de fond et n'offre aucun abri sûr aux navires; aussi est-il peu fréquenté. Alicante prospère et laisse Valence sans importance commerciale maritime. Un môle, très-capable de résister à l'effort des vagues, est en construction depuis de longues années; on y travaille avec activité. Le port sera plus sûr, sans être plus spacieux, mais tout ce qu'on pourra faire pour l'améliorer n'ira jamais jusqu'à le faire rivaliser avec Barcelone ou même avec Alicante.

Le Grao de Valence, petite ville d'environ trois mille habitants, est assez bien bâti. Lorsqu'on arrive à l'extrémité du môle, on a une vue très-étendue sur la mer. A droite la côte, qui est basse, forme une courbe rentrante à l'extrémité de laquelle se dresse le petit cap de Denia. Murviedro avec ses souvenirs anciens et modernes, tous glorieux[1], s'élève à gauche dominée par son fort, fièrement assis sur le sommet d'un monticule. Peu de rivages semblent mieux appropriés aux bains de mer, aussi les Valenciens s'en donnent-ils à cœur

1. Les Espagnols, en 1811, soutinrent avec une grande vigueur contre les Français deux assauts dans le fort de Sagonte. On ne put le prendre de vive force; il fut bloqué, et se rendit plus tard après la défaite de l'armée espagnole, commandée par le général Blake.

joie. Vers le nord-est s'étendait naguère sur deux lignes parallèles au rivage, un nombre considérable de cabanes couvertes en roseaux et en chaumes[1]. C'était là que les baigneurs venaient s'abriter et quelquefois vivre pendant des mois entiers, dans une simplicité toute primitive, respirant un air pur, les yeux charmés de la sérénité du ciel, du calme de la mer et de la beauté du paysage. Ces cabanes formaient deux groupes distincts, Canamelar et Canabal[2]. Souvent la population temporaire qu'ils abritaient, s'élevait à plus de six mille personnes et il en résultait un mouvement extraordinaire de voitures, tartanes et calesines. Peu à peu les cabanes disparurent, de jolies habitations à un étage, avec verendas et jardins, les ont remplacées. Une église, une maison d'école, une salle de spectacle ont été bâties, ainsi que des cafés, des salles de danse, des hôtels : la métamorphose est aujourd'hui complète. L'aspect de ces deux villages de bains est fort curieux. Les rues sont très-larges et tirées au cordeau; malheureusement elles n'ont pu être pavées et le pauvre cheval de don Salvador Novella qui nous traînait, quoique vigoureux, ne se tirait des sables qu'à grands efforts de muscles.

Nous avons pu cependant en sortir, et mon obligeant compagnon m'a fait rentrer en ville pour visiter l'école des beaux-arts, où se trouve le musée de tableaux. Il y

---

1. *Arundo Donax* (L.) et *Typha angustifolia* (L.).

2. Peut-être en deux mots eussent-ils dû être écrits : *cañamelar* et *cañabal,* de *caña*, roseau.

avait exposition des compositions des élèves et distribution des prix. Tout était jonché de feuilles et de fleurs. L'enseignement me semble conçu sur un plan sage. Quant aux tableaux, ils sont presque tous médiocres. Au centre du cloître, qui fait communiquer entre elles les diverses parties de l'édifice, se trouve un jardin avec de magnifiques palmiers, chargés alors d'énormes régimes de dattes. Ils peuvent avoir en moyenne vingt-cinq mètres de hauteur; l'âge de l'un d'eux, ainsi que le porte une inscription, attachée au mur du cloître, remonte à 1738.

Je voulais visiter le grand hôpital, dont l'extérieur semble appartenir plutôt à quelque riche palais qu'à un établissement de bienfaisance, et j'avais rendez-vous pour cette visite avec un des médecins traitants; il s'excusa de ne pouvoir venir. Un terrible voyageur, qui avait longtemps stationné dans le royaume de Murcie, le choléra, venait de se montrer à Valence, pour traverser bientôt la mer et venir décimer notre armée expéditionnaire du Maroc. Dans la journée précédente, une famille nombreuse avait été enlevée en quelques heures, et les médecins s'étaient réunis pour aviser aux mesures hygiéniques à prendre. Cette triste circonstance me priva de l'avantage de voir le jardin botanique, en compagnie du directeur de cet établissement; mais je le visitai avec don Salvador. Il est vaste et bien tenu. L'aquarium était couvert de nelumbos en pleine fructification. C'est là ce lotus sacré, si souvent sculpté sur les monuments de l'Égypte et de l'Inde. Les murailles

sont tapissées par la dentelaire de Ceylan, et des cyprès, taillés et groupés de cent manières, forment des abris et des enceintes que le vent ne peut pénétrer. Les serres sont petites; mais dans cet heureux climat, où presque toutes les plantes exotiques peuvent prospérer en pleine terre, elles sont bien moins utiles que dans les parties froides ou même tempérées du reste de l'Europe. On se contente donc ici de tirer parti du climat; peut-être devrait-on faire davantage.

---

15. DE VALENCE A TARRAGONE.

Trouver dans chaque ville, pendant toute la durée de mon voyage, des personnes disposées à m'accueillir avec bienveillance, n'a pas été le moindre de mes plaisirs. Je sentais moins que j'étais étranger. Il est résulté de ces rapports éphémères, des souvenirs pleins de douceur qui ne sauraient s'effacer. Quelques jours de relation valent alors des années, et l'on est tout surpris, au moment des adieux, de se sentir ému en serrant des mains que l'on sait ne devoir plus se rapprocher des vôtres. C'est là ce que j'éprouvais en montant sur l'impériale de la diligence de Valence à Tarragone, entouré des nouveaux amis que je m'étais faits et qui me suivirent des yeux jusqu'au moment où je quittai la place de Villarrasa pour gagner le pont de Serranos et le faubourg de Murviedro.

La route est magnifique ; elle traverse un beau pays, inférieur cependant aux environs de San Felipe. Presque au sortir de la ville, c'est d'abord San Miguel de los Reyes, puis un couvent auquel une plantation de palmiers fait un splendide encadrement. Les villages sont très-rapprochés les uns des autres et les campagnes qui les entourent, sont couvertes d'innombrables oliviers. La mer est presque toujours en perspective, et l'on a constamment devant soi, Sagonte, dont les ruines res-

semblent de loin aux vieux châteaux qui couronnent le sommet des Vosges ou qui se dressent mutilés sur les bords du Rhin. Mais ici les souvenirs ont bien plus de grandeur. On s'est servi de ces vénérables restes pour construire le fort et les maisons de Murviedro. Les dernières guerres ont complété l'œuvre de destruction et renversé ce que le temps aurait encore épargné durant des siècles. Maintenant en France, quoique un peu tard, le Gouvernement a su mettre un terme à ces dégradations ; il a placé les monuments anciens sous sa sauvegarde ; il les déclare nationaux et les protège contre l'action du temps en les faisant restaurer. Chose étrange, on veut étudier l'histoire, et les vieux monuments, sortes de médailles sur lesquelles elle a écrit ses annales, sont impitoyablement renversés. L'ignorance et la cupidité mettent la pioche aux mains des démolisseurs, l'une frappe au hasard, et ne saurait apprécier la valeur de ce qu'elle détruit, l'autre rêve des trésors imaginaires et va les chercher où ils ne sauraient être. Si le ciment romain n'eût pas lié les matériaux mis en œuvre, d'une manière tellement intime, qu'ils sont presque inséparables; si les constructions eussent été moins cyclopéennes, les murs moins épais, enfin si le bois eût plus souvent remplacé la pierre dans la bâtisse, il n'existerait pas en Europe plus de vestiges de la puissance romaine qu'il n'existe en France de ruines gauloises ; et l'on discuterait aujourd'hui sur le véritable emplacement de Tarragone, comme on discute sur celui de l'Alise de Vercingétorix.

Murviedro a son grao, son port; car ce mot, en langue limosine ou catalane, n'a pas d'autre signification, d'où il suit qu'il faut dire le Grao de Valence et le Grao de Murviedro; celui-ci est à huit kilomètres environ de la ville. Il en était autrefois beaucoup plus rapproché; mais peu à peu la mer s'est éloignée de la plage.

Sagonte avec son théâtre, son cirque, ses aqueducs, est aujourd'hui uniquement représentée par des rues étroites, tortueuses, escarpées, avec des maisons de très-médiocre apparence; elle est flanquée de murailles, reliées entre elles par des tours carrées, élevées de distance en distance.

La nuit nous surprit comme nous entrions dans la petite ville d'Almenara, située au pied d'une montagne, sur le versant de laquelle s'étalent les ruines d'un vieux château; elle possède aussi une enceinte de murailles avec des tours. Nous ne tardons pas à arriver à Castellon de la Plana, où la diligence s'arrête pendant deux heures. Nous avions traversé le Mijarès sur un pont d'une longueur considérable. Ce petit fleuve vient de l'Aragon et se trouve là près de son embouchure.

Comme toutes les villes du littoral du royaume de Valence, Castellon de la Plana (de la plaine) a des murs crénelés et des tours. La rue dans laquelle se trouve la fonda, où s'arrêtent les voyageurs, est large et m'a paru bien bâtie. Cette ville est tristement célèbre dans les annales judiciaires. On y donne un coup de couteau

aussi facilement qu'ailleurs un coup de poing. Tout récemment deux ou trois jeunes gens venaient d'être tués ainsi. Je parlai à mon hôte de la mauvaise réputation de Castellon ; il ne nia rien, et se contenta de me faire observer qu'à Valence il n'en était pas autrement, et que l'une valait bien l'autre. Après avoir reçu cette réponse, donnée à titre de justification, et faute de mieux, nous remontons en voiture.

Les villages que traverse la route ont une physionomie particulière; les maisons sont uniformes et unies entre elles par une même toiture. Les portes qui sont pareilles et cintrées, restent ouvertes et laissent voir l'intérieur des ménages dans leurs détails les plus intimes. Sur la rue, les enfants jouent presque nus et se roulent dans la poussière comme de jeunes poussins. Les hommes, au teint fortement bruni, portent un pantalon-jupe avec une pièce d'étoffe rayée sur leur chemise, et couvrent leur tête d'un bonnet de laine qui descend sur l'oreille ; les physionomies sont toutes africaines.

Nous avons successivement traversé Oropesa, Benicarlo, Vinaroz, puis la Cenia, petite rivière qui sépare le royaume de Valence de la Catalogne. A neuf heures du matin, nous étions à Amposta, sur la rive droite de l'Èbre, et nous y déjeunions. Pendant ce repas, plus remarquable par la quantité que par la qualité des mets, deux servantes nous ventilent et chassent les mouches avec des ombrelles à long manche (*sombrillas*). Au sortir d'Amposta, nous traversons l'Èbre, et

nous le passons en bateau. Quoiqu'il soit là voisin de son embouchure, il est à peine large deux fois comme la Seine près du Pont-Neuf. Le pays est très-accidenté. Nous laissons Tortose à gauche, à peu de distance. Le terrain devient montueux, et nous atteignons péniblement le col ou Puerto de la Forca, puis le col de Balaguer que je gravis à pied.

Chemin faisant, je trouvai le palmier-nain, la sauge officinale, le romarin et une foule d'autres labiées, ainsi que plusieurs espèces de cistes, le lentisque, le chêne à kermès et le spart (*Stipa tenacissima*, L.). La vue est admirable: à gauche la mer; à droite, un dédale de montagnes. Quelques-unes d'entre elles sont boisées, mais le voyageur qui les parcourrait ne pourrait trouver une seule goutte d'eau pour étancher sa soif. Ce passage est défendu par le fort San Felipe de Balaguer, qu'une division de l'armée de Suchet enleva en janvier 1811. L'Aragon et la Catalogne, — je devrais dire l'Espagne tout entière, — ne sont qu'un vaste champ de bataille que nos combats ont illustré.

Après avoir circulé à travers un pays souvent inculte et desséché, la diligence nous fait traverser une riche contrée, désignée sous le nom de *campo de Tarragona*. Vignes, jardins, oliveraies, couvrent la plaine et l'embellissent. Nous prenons à Villaseca un jeune voyageur, étudiant en lettres, avec lequel je cause agréablement. Il nous quitta à Reus, mais je le revis à Barcelone, et il contribua beaucoup à me rendre agréable le séjour de cette grande ville; j'aurai donc à reparler de lui.

Reus a un chemin de fer, qui aboutit à Tarragone; je pouvais le prendre. Cependant, après avoir fait à travers les rues de Reus, une promenade qui ne me laisse rien d'important à noter ici, je remontai en diligence. Deux heures plus tard, je passais le Francoli à gué, et j'entrais à Tarragone.

---

16. TARRAGONE.

L'auberge ou *fonda* de San Roman, où me déposa la diligence, est située sur la Rambla, promenade qui partage la ville en deux parties inégales. C'est une grande rue bordée d'arbres, avec d'assez belles maisons, une église et plusieurs édifices publics, entre autres une salle de spectacle. Elle est dallée sur les côtés, la chaussée est très-mal entretenue. La nuit, l'intérieur de la ville est d'une mortelle tristesse. Du haut de la porte de mer, je vis, bien abrité sous un auvent, se former sur la Méditerranée un orage, qui éclata avec une grande violence. Les éclairs sillonnaient la nue et projetaient sur les flots agités, de grandes lueurs, qui lui donnaient l'apparence d'un lac de feu. Ces tableaux imposants m'émeuvent comme si je les contemplais pour la première fois. Je rentre par une pluie battante, mais tout réjoui en songeant aux bienfaits de cet arrosage en grand qui allait donner un peu de vie au gazon desséché.

La fonda est immense, formée de plusieurs habitations réunies en dépit des architectes qui les avaient construites pour être indépendantes. Dire ce qu'elle renferme de corridors, de couloirs, d'escaliers grands et petits, de vestibules, de cabinets et de chambres, serait impossible ; c'est à s'y perdre, et pour la décrire il faudrait s'inspirer du génie d'Anne Radcliffe. Per-

sonne ici, sauf le maître du logis, ne sait l'espagnol. Les gens de service parlent catalan. Je voulais aller chez un pharmacien (*boticario*) pour y acheter de la gomme arabique, on m'envoya chez un — bottier.

Le lendemain, le ciel était pur et le soleil brillant. Mon hôte me propose une tartane pour aller au pont du diable. C'est ainsi qu'à Tarragone on nomme un aqueduc romain, élevé à l'ouest de la ville. J'y consens et je pars, laissant à droite le fameux fort de l'Olivo, emporté d'assaut par nos soldats, malgré l'opiniâtreté de la défense. En moins de deux heures j'étais arrivé et mettais pied à terre. Le cocher m'indique un sentier, et je m'engage dans la montagne, quelque peu au hasard. Après avoir marché pendant une dizaine de minutes, au milieu de rochers à demi cachés par des cistes, des lentisques, des chênes à kermès, des romarins et des lavandes, je vis l'aqueduc à peu de distance; il réunit deux collines, séparées par une profonde ravine. Les arches s'élèvent sur deux rangées: onze pour celle du bas, vingt-cinq pour celle du haut. Il mesure deux cent trente mètres de long sur trente mètres de hauteur. Sa conservation est tellement parfaite, qu'il ne faudrait pas dix journées de maçons pour le mettre en état de servir. On sait au reste qu'il n'est que le tronçon d'un travail infiniment plus étendu dont il existe ailleurs des traces. Les pierres sont si bien jointes qu'aucune plante n'a pu se fixer entre elles, et pour en recueillir quelques-unes, à titre de souvenir, il m'a fallu monter dans la rigole, où végétaient avec

vigueur de grosses touffes de muflier à feuilles étroites[1] et de laitron pectiné[2]. Je suis resté longtemps à errer dans ce site sauvage avec un plaisir que peu de voyageurs pourront éprouver par la même cause. Je jouissais de la sécurité parfaite dans laquelle je me trouvais. Partout s'offrait à moi dans ce lieu retiré, des gorges, des roches, des plis de terrain, très-capables de servir de lieu d'embuscade, et pourtant j'étais sûr qu'aucune balle ne pouvait m'atteindre, ni aucun poignard menacer ma vie. Point de guerilleros pour me surprendre à l'improviste et me torturer ; point d'ennemis, avec ou sans uniforme, pour s'emparer de ma personne. Être seul pendant la guerre de l'indépendance en un lieu pareil, c'était s'exposer à une mort presque certaine, et quelle mort ! Cette impunité me charmait ; j'aurais entendu à cent pas de moi un coup de fusil que je n'aurais pas sourcillé ; je me serais endormi sur l'herbe sans que mon sommeil eût été inquiet et troublé par de mauvais rêves. Je me souvenais de mes courses aux environs de Séville, promenades pendant lesquelles mes yeux interrogeaient constamment l'horizon de peur de surprise ; à peine osais-je alors mettre un instant pied à terre pour explorer le terrain. Toute créature humaine m'était suspecte, et ce que je ne voyais pas était précisément ce que je devais redouter le plus.

Tarragone occupe le sommet d'un plateau assez

---

1. *Antirrhinum angustifolium* (L.).
2. *Sonchus pectinatus* (D. C.).

élevé au-dessus de la mer, elle n'est dominée d'aucun côté, circonstance qui ajoute à son importance comme place forte. Elle renferme dans une enceinte d'environ trois mille mètres, une population d'une dizaine de mille âmes, et il ne paraît guère que ce chiffre puisse s'accroître. Une esplanade, légèrement inclinée vers le sud, sépare la ville haute et la ville basse; celle-ci plus vivante que l'autre, avec une rue animée par le mouvement du port. Les Romains en avaient fait une colonie, chef-lieu de l'Espagne citérieure ou Tarragonaise. Elle fut très-florissante et très-peuplée, ainsi que permettent d'en juger les anciens monuments dont les restes laissent deviner l'importance. Pour ne parler que de l'un d'eux, du palais d'Auguste, il s'étendait sur une longueur de près de sept cents mètres. L'amphithéâtre était immense et voisin de la mer. Tout a été détruit, et si complétement que le musée, fondé par la société archéologique, ne renferme que des débris, la plupart informes et de très-médiocre intérêt. Le seul édifice moderne qui mérite d'être vu, c'est la cathédrale. Elle occupe le haut de la ville et l'on y arrive par une soixantaine de marches. Comme dans presque toutes les grandes églises espagnoles, l'intérieur est préférable à l'extérieur. On doit, quand on les visite, se défendre contre l'impression souvent trop favorable que produisent les dorures et les ornements de toute espèce qui éblouissent la vue. C'est ce qui m'est arrivé à Burgos et à Tolède. J'ai tâché de ne pas me laisser séduire par la décoration intérieure de la

cathédrale de Tarragone; cependant elle m'a paru fort belle; sa construction date du XIIe siècle; son architecture est gothique; les marbres abondent partout. La nef du centre est spacieuse; les chapelles sont fort riches, avec des tombeaux ornés de statues et de bas-reliefs, très-bien exécutés. Les pauvres ne peuvent demander l'aumône dans l'église; mais paraît-il un étranger, ils ne le quittent plus, s'arrêtent s'il s'arrête, marchent s'il marche, et lui font ainsi les honneurs de l'édifice sans mot dire. Non content de regarder le visiteur avec une figure piteuse, ils lui montrent leurs difformités, que des vêtements disposés en conséquence mettent facilement en évidence. A-t-on payé un premier tribut, la foule s'augmente de tous ceux qui, n'espérant rien, se tenaient à l'écart et elle devient plus compacte. Heureusement que je pus me réfugier dans le cloître, l'un des plus beaux qu'on puisse voir. Dans les murs sont encastrés des débris précieux, provenant du temple d'Auguste. La colonnade qui règne dans tout le pourtour est élégante, et les chapiteaux curieusement travaillés. D'habiles artistes les ont chargés de compositions fantastiques, très-bien exécutées, parmi lesquelles l'enterrement d'un chat par des rats. Ces ennemis généreux ont les plus drôles de postures qu'on puisse imaginer, et le sculpteur a su leur donner une physionomie narquoise qu'on ne peut regarder sans rire. Au milieu de ce magnifique cloître, entouré d'une grille très-bien ouvragée, est un jardin, curieux par les plantes qui s'y trouvent. On a formé, au centre, avec

des cyprès, une suite de portiques circulaires, dont j'ai admiré le singulier effet. Il n'y a point de promenade dans l'intérieur de la ville, car je ne compte pour rien une petite place plantée d'arbres, avec une fontaine au milieu. On se promène sur la Rambla, autour des remparts, plantés d'azédarachs, et sur l'esplanade; malheureusement elle est nue et exposée à tous les vents.

Les remparts de la ville, du côté de la mer, sont escarpés et bordés de maisons curieuses d'architecture. Le bas des murs est tapissé de capillaire et de souchet à quatre épis (*Cyperus tetrastachyos*, Desf.). Une rutacée rampante, la herse (*Tribulus terrestris*, L.) envahit l'esplanade.

Tarragone, déchue de son ancienne splendeur, s'est relevée en dignité pendant la guerre de l'indépendance. Suchet s'en empara après une défense glorieuse pour les assiégés. C'est après Saragosse et Gérone la ville d'Espagne qui s'est le mieux défendue. Je n'avais pas le plan de la place, et voulais y suppléer en me mettant en rapport avec un habitant de la ville. Un promeneur, appuyé sur sa canne, regardait sur l'esplanade les manœuvres d'un bataillon d'infanterie; ce devait être là mon homme, et je résolus de l'aborder. Il avait du loisir et je pouvais croire qu'il trouverait en me renseignant, une distraction agréable. Je ne m'étais pas trompé. Il connaissait Marseille et savait quelques mots de français. S'il fut sincère dans ses paroles, il aimait la France. Lors du fameux siége il avait douze ans.

Une partie de sa famille fut écrasée pendant le bombardement par la chute d'une muraille. Quand, après un assaut terrible, nos soldats entrèrent dans la ville, il se réfugia dans la cathédrale, alors encombrée de blessés et se cacha sous un tas de paille. Avant et pendant l'assaut, le fort de l'Olivo qui déjà était aux Français, ainsi que les forts de la ville basse tiraient sur la malheureuse cité ; tout s'écroulait. Les habitants s'étaient jetés aux pieds du général de Contreras, qui commandait la place, pour qu'elle se rendît, toute défense étant inutile : il ne voulut rien entendre. Aussi est-ce à lui qu'il faut attribuer les malheurs sans nombre dont eut à souffrir la population ; heureusement qu'elle était considérablement diminuée par l'émigration du plus grand nombre des habitants. La fureur des soldats vainqueurs dura peu, néanmoins que de sang répandu ! Le maréchal Suchet et ses généraux s'efforcèrent de les calmer ; ils y parvinrent, et dès le lendemain, l'ordre commençait à renaître : si bien même que les Français regrettant le mal qu'ils avaient fait, cherchaient à rassurer les habitants et les aidaient à relever ce que les projectiles avaient renversé. Tous les blessés civils et militaires furent soignés avec une grande sollicitude, les Espagnols comme les autres. Après l'assaut, il fallut songer à se débarrasser des cadavres. Il y en avait des milliers. Une partie fut mise en terre, l'autre partie brûlée. Le pauvre homme se rappelait avoir vu la colonne de fumée qui s'élevait d'un immense bûcher vers le ciel, en manière d'holocauste ; il frémissait à ce

seul souvenir. Tout cela fut dit simplement, mais avec animation. Comme il avait vu, il se faisait écouter avec le plus vif intérêt. Nous étions d'ailleurs sur le terrain, visitant tour à tour le bastion des Chanoines, le fort royal, le bastion de la Cenia pour remonter de là au bastion Saint-Paul, où fut ouverte la brèche par laquelle nos soldats entrèrent dans la ville. Cette large plaie n'était pas encore complétement cicatrisée, on y travaillait. Quittant soudain mon compagnon, je gravis comme je pus ces décombres, tout plein d'une ardeur belliqueuse, née pourtant dans un cœur pacifique, et je me trouvai bientôt au milieu du bastion. Les Français avaient une seconde fois pris Tarragone d'assaut!!

Après cet exploit *mémorable*, qui ne m'avait coûté que quelques gouttes de sueur, je rejoignis mon compagnon, tout surpris de cette incartade; je le remerciai et pris congé de lui.

---

17. DE TARRAGONE A BARCELONE.

Je devais partir pour Barcelone à huit heures du soir, et je regrettais, en voyageant la nuit, de perdre la vue du pays qu'on me disait très-pittoresque. Mais il n'y avait pas à délibérer; aucune voiture ne partait pendant le jour, et c'était comme on dit, à prendre ou à laisser. Debout devant la porte de la fonda, je prêtais l'oreille pour saisir quelque bruit du dehors, annonçant l'arrivée de la diligence ; tout était silencieux et à minuit j'écoutais encore. On craignait quelque grave accident, quand à trois heures du matin, mon hôte, qui comme moi veillait, vint m'apprendre que la diligence, dont la marche avait été retardée par le mauvais état des chemins, devenus boueux à la suite de l'orage de la veille, se trouvait arrêtée sur la rive droite du Francoli, considérablement grossi par la pluie. Je m'étonnais qu'il pût en être ainsi, ayant vu en arrivant à Tarragone le pont de pierre qui permet de le traverser. Je crus qu'il avait été emporté par les eaux, mais on me répondit que le pont était trop étroit pour la diligence, ou que la diligence était trop large pour le pont. J'étais bien plus disposé à donner tort au pont, me rappelant combien j'avais été gêné par mes voisins durant le trajet de Valence à Tarragone. Plus heureux la veille, nous avions passé la rivière à gué. Je vis bien-

tôt arriver les voyageurs désemparés. Ils étaient accablés de sommeil et se jetèrent sur les bancs et sur les tables de la salle à manger, mal éclairée par une lampe fumeuse, dans les postures les moins propres à faire trouver le repos. Le jour vint; on était allé chercher les bagages, et une autre voiture fut mise à notre disposition. J'eus grande peine à y trouver place; enfin je fus emballé, moi quatrième sur l'impériale. Le tablier dressé, on jette sur le cuir, qui cède et se pose sur nos genoux, un énorme sac de caroubes, une selle et des harnais, puis une grosse malle, venue après le chargement. Mes compagnons espagnols riaient de la gêne dans laquelle nous nous trouvions, et, après un *todo sea por Dios*, qui tient un peu du *Dieu le veut* des Musulmans, ils allumèrent leurs cigarritos, et sans proférer une seule plainte, se mirent tranquillement à fumer. Je n'étais pas aussi résigné. Plus tard tout s'arrangea. Les lourds objets qui pesaient sur le tablier, furent enlevés; un des quatre voyageurs descendit en route, et la position, sans être brillante, devint tenable.

Nous quittons la ville et longeons, en prenant la route de Barcelone, les bases d'une montagne couverte de rochers. Les intervalles qu'ils laissent entre eux sont occupés par d'énormes agavés; la mer est à droite et nous n'en sommes séparés que par une chaussée. Tel est l'avantage que présente la Méditerranée, qu'il est possible de la côtoyer d'aussi près que l'on veut, sans rien craindre. Cette mer, comme on sait, n'est pas

soumise à l'action du flux et du reflux, ou si peu, qu'il faut y regarder attentivement pour s'assurer qu'elle monte et descend. On ne voit pas ses bords encombrés, comme ceux de l'Océan, de boues épaisses et fétides, sur lesquelles, à marée basse, les embarcations échouent, semblables à des bâtiments naufragés; ses flots viennent doucement mourir sur le rivage, sans y déposer autre chose que des débris de coquilles et de plantes marines. Malheureusement elle est aussi féconde en naufrages que les grandes mers, et la placidité de ses eaux, qui me la faisait admirer, est tout aussi trompeuse.

Peu de temps après avoir dépassé la venta de la Cigareta, la voiture s'arrêta afin de permettre aux voyageurs de descendre et de voir de près un arc de triomphe construit en pierre de taille, avec des pilastres d'ordre corinthien et de beaux chapiteaux. Il a été élevé, — ainsi que le portait une inscription, presque entièrement effacée, — aux frais de Lucius Licinius Sura, de la tribu Sergia. Les habitants le nomment *el Portal de Bara,* le portique de *Bara*. Aurait-on mal lu le nom de Sura? C'est un des monuments romains les mieux conservés de toute l'Espagne. La société archéologique de Tarragone s'est occupée de sa restauration.

Le pays que traverse la route est riche en plantations de tout genre, et les terres paraissent soigneusement cultivées. Après la moisson, on amoncelle les chaumes et la superficie du sol, pour en faire des tas d'égale grosseur, régulièrement espacés. On y met le feu; ils brûlent lentement, et ces petits monticules, du centre

desquels s'élève une petite colonne de fumée, ressemblent de loin à des volcans en miniature. Les villages sont très-rapprochés et bien bâtis. Nous passons à Vendrell, puis à Arbos, bâti sur une hauteur que nous contournons pour parvenir dans un vallon assez frais, malgré la sécheresse. Avant d'arriver à Villa-Franca de Panades, nous trouvons la route défoncée et en pleine réparation. Contraints de la suivre par les bas côtés qui longent des vignes, nous entrons dans une boue épaisse et tenace, et nous y restons embourbés. Un renfort de quatre bœufs parvint à nous en tirer. Après une pareille épreuve, on pouvait être rassuré sur la solidité de la voiture, qui se contenta de gémir sous l'effort vainqueur de l'attelage, en ce moment composé de dix mules et de quatre bœufs. Il a fallu pourtant la faire visiter par un charron, ce qui nous a fait rester assez longtemps dans la petite ville où nous avons dîné. La table était nombreuse, et le haut bout occupé par deux gendarmes, placés à côté d'un prévenu qu'ils conduisaient à Barcelone. Je n'ai pu savoir de quel crime il était accusé.

Villa-Franca de Panades, située au milieu d'une plaine fertile, a une alameda et une grande caserne de cavalerie. C'est le chef-lieu d'un petit canton, el Panades (*Poenitensis Pagus*). J'avais mangé à table d'hôte un pain excellent, si différent, tant il était léger et savoureux, de celui dont je me nourrissais depuis cinq semaines, que je croyais trouver l'origine du mot *Panades* dans la perfection de l'art de la boulangerie

(*panaderia*), très-disposé à faire de Villa-Franca de *Panades* une Villa-Franca de *los panaderos.*[1]

En sortant de la ville, nous entrons en plaine. La route circule à travers un pays agréable. A gauche s'élèvent les pics en aiguille qui hérissent le Montserrat, emporté d'assaut par nos soldats; nous en sommes à cinq ou six kilomètres. La route est admirable. Sur les coupures que laissent entre elles les montagnes, ont été jetés des ponts, ou plutôt des aqueducs à arcades superposées les unes aux autres. L'un de ces gigantesques travaux consiste en deux ponts, ou, si mieux on aime, en un pont à deux étages. L'inférieur a sept arcades, le supérieur où passe la route, treize. L'ensemble de ce travail s'étend sur une longueur de plus de deux cent trente mètres. Quoique ce soit là l'œuvre la plus grandiose de la route, d'autres constructions magnifiques font de ce chemin un des plus beaux qu'on puisse voir. Arrivés au sommet de la montagne qui ferme à l'ouest le territoire de Barcelone, nous voyons distinctement la ville, le port, ainsi que le mont Juich. C'est là le col d'Ordal, célèbre pour avoir été forcé par l'armée de Suchet en 1813, malgré l'armée anglaise aux ordres du général Bentinck, qui s'y était fortement établi. La descente est merveilleusement ménagée, et la pente si douce que les chevaux pourraient descendre au galop sans aucun danger pour les voyageurs. Le chemin est partout bordé

1. Villa-Franca des boulangers.

d'habitations et de hameaux isolés. Tout est riant et animé. Nous entrons en plaine et arrivons bientôt à Molins de Rey, où nous trouvons le Llobrégat, sur les bords duquel se heurtèrent si souvent les armées françaises et espagnoles. J'ai vu près du pont un superbe bois de peupliers blancs, remarquables par leur taille et la blancheur satinée de leur tronc. Tout le terrain est cultivé jusqu'au fond des ravines; les villages se succèdent et semblent renfermer une population aisée. Nous arrivons à San Feliù, village d'une longueur interminable. En sortant de son unique rue, nous avons en face Barcelone et, un peu à droite, le mont Juich. La route s'anime; les maisons de campagne se multiplient; les voitures deviennent de plus en plus nombreuses, ainsi que les caravanes d'ânes et de mulets. Les hommes chargés de les conduire ne s'en préoccupent guère; tout marche en avant, à la grâce de Dieu, tandis que les maîtres sont à distance et causent entre eux. En approchant de la ville, la route, jusqu'alors excellente, devient inégale et raboteuse. En hiver, elle doit être impraticable. Cette incurie, qui accuse l'administration municipale, ne peut se comprendre. J'arrive pourtant, après avoir été horriblement cahoté, heureux toutefois de l'emploi d'une journée, pendant laquelle je venais de parcourir un pays dont certaines parties sont aussi fertiles et aussi pittoresques que les plus riches contrées de la France et de l'Italie.

---

18. BARCELONE.

I.

Dix-huit heures de diligence seulement séparent Barcelone de Perpignan; c'est dire qu'elle est la plus visitée de toutes les villes d'Espagne, et que par conséquent elle est la mieux connue. Aussi ai-je résolu de ne la montrer qu'à la surface, telle au reste que je l'ai vue.

C'est une grande et belle ville, très-vivante, très-industrielle et d'aspect très-animé. Elle est séparée en deux par sa Rambla, promenade plantée de grands arbres et éclairée au gaz. C'est le lieu de rendez-vous des étrangers à toutes les heures du jour, et celui des habitants le soir et les jours de fête. La partie la plus recherchée du beau monde, aboutit à la muraille de mer. On peut donc, après avoir vu le mouvement de la ville, contempler à ses pieds la Méditerranée, paisible et silencieuse, et voir à courte distance Barcelonette, qui cache ses blanches constructions derrière une forêt de mâts.

Les deux parties de la ville, séparées par la Rambla, ont une physionomie quelque peu différente. Celle qui s'appuie contre les bases du mont Juich est la plus ancienne. C'est à l'abri des ouvrages de défense, établis sur les hauteurs, que d'ordinaire les populations nais-

santes viennent s'établir. Les fabriques, les filatures, les écoles, le grand hôpital, et beaucoup d'institutions scientifiques y sont placés. On y jouit de plus de calme. L'autre partie qui s'étend vers le nord, a des rues plus larges et des maisons mieux bâties, elle est plus riche et plus commerçante. On y trouve la cathédrale, l'ancien palais des comtes de Barcelone, la Bourse, la Douane et la plupart des administrations. C'est de ce côté que la ville s'accroît et s'embellit.

La Rambla, trait d'union entre ces deux parties, est un grand boulevard, bien bâti; les voitures publiques, les hôtels, les cafés et les principaux théâtres y sont réunis. Les rues commerçantes viennent y aboutir et lui donner de la vie.

Je ne vois guère en France que Bordeaux qui puisse l'emporter sur Barcelone en beauté. Elle est destinée à s'accroître rapidement, et l'on parle de réunir dans son enceinte les villages de Sarria, de Horta et de Gracia, qui en sont voisins et dont la population est considérable. Elle s'appuierait alors contre une chaîne de collines qui borne l'horizon au nord, à courte distance. Cette réunion opérée, Barcelone ne tarderait pas à compter au delà de trois cent mille âmes.

En me promenant au milieu de cette population qui parle le dialecte modifié du Roussillon, je ne me croyais plus en Espagne. Partout règne une activité française et les physionomies n'ont plus rien de la gravité castillane, ni de la vivacité valencienne. C'est d'ailleurs un mélange d'hommes appartenant à diverses

nations, et l'on m'assure que les seuls Français y figurent pour un chiffre d'environ seize mille. Ils ont une société de bienfaisance, fondée en 1845 par M. de Lesseps, ancien consul de France, qui a laissé dans le pays une belle et honorable réputation.

On aime beaucoup le plaisir à Barcelone. La ville a quatre théâtres, et certains d'entre eux donnent jusqu'à deux représentations les dimanches et les jours de fête : une diurne, l'autre nocturne. Les cafés sont nombreux, quelques-uns ont des musiciens et des chanteurs. Là, comme partout en Espagne, on raffole des courses de taureaux; elles y sont très-fréquentées et pour en parler, les journaux de la ville, ainsi que du reste on le pratique à Madrid, à Séville et ailleurs, leur consacrent de longs articles, destinés à célébrer le courage des bêtes et celui des toréadors. Le dimanche, le peuple sort, pour se répandre hors ville dans les jardins publics où l'on danse. On y boit principalement des boissons rafraîchissantes, souvent glacées, et chacun en sort la tête légère. Le village de Gracia surtout attire la foule; la route qui y conduit est une promenade agréable, avec une fontaine et des bancs. Les allées sont plantées de lagerstrœmies, de nérions arborescents, d'orangers et de platanes qui alternent entre eux.

La partie sérieuse de mon séjour à Barcelone a consisté surtout à étudier l'organisation de l'enseignement des deux facultés de médecine et de pharmacie. Je fus aidé dans ce travail par don José Carreras, agrégé près

la faculté de médecine et secrétaire de l'académie royale de Barcelone. C'est un jeune homme distingué, dont j'eus grandement à me louer pendant mon séjour. M. Carreras père possède une riche bibliothèque, un cabinet de tableaux et de gravures, ainsi qu'une foule d'objets curieux, entre autres un Christ en opale, estimé, dit-il, vingt mille francs. La valeur artistique de ce beau cabinet est rehaussée par la grâce parfaite du maître et de la maîtresse de la maison, empressés d'en faire les honneurs aux visiteurs. Cette collection courut de grands risques pendant le bombardement qui eut lieu en 1848, lors du mouvement révolutionnaire que le général Espartero parvint à réprimer. Une bombe, tirée du mont Juich, tomba sur la maison de M. Carreras, palais de la *vireina* (de la vice-reine), maison bien connue à Barcelone; les dégâts furent considérables. En souvenir de cet événement, le propriétaire a fait monter un morceau de ce projectile sur un petit piédestal, orné d'allégories ingénieuses.

Le mont Juich domine la ville, et son fort la tient en respect. Aussi longtemps que l'autorité en sera maîtresse, Barcelone ne saurait songer à faire une révolution avec quelques chances de réussite. Les bases de la montagne sont soigneusement cultivées. Parvenu au sommet, on a une vue d'une prodigieuse étendue sur la mer, la ville et ses environs. Je fis cette ascension avec le compagnon de route dont j'ai déjà parlé et que j'avais laissé à Reus; il s'était promis de me faire voir Barcelone et tint parole, mais avec un dévouement si

vif et si soutenu, que je crus y voir de l'affection. Il est simple de cœur et naïf dans la meilleure acception du mot. Il ne se croyait pas obligé par orgueil national de haïr ou de déprécier les autres pays, et s'il aimait sa patrie, c'était sans aveuglement, comme nous aimons la nôtre, avec ses défauts. Il parlait bien de la France, et je lui témoignai une grande estime pour les Espagnols, lesquels possèdent en effet plusieurs qualités précieuses que nous pourrions leur envier. Son père, don Joaquin Roca y Cornet, est bibliothécaire de la ville, et après la visite que je crus devoir faire à ce fonctionnaire, il me fit visiter sa bibliothèque. Ce ne sont pas les livres qui manquent : il en est venu de vraies montagnes depuis la suppression des couvents d'hommes. Mais en général ce sont des vieilleries sans valeur. Les livres modernes y sont une rareté. L'allocation annuelle, pour toutes dépenses et acquisitions, est d'environ 2000 fr. Au rez-de-chaussée se trouve un musée d'antiquités de tous les âges. J'y ai vu des choses curieuses.

II.

On ne peut pas comparer Barcelone, ville de commerce et d'industrie, avec Madrid, siége du gouvernement. Ici la population est plus mêlée, les rues sont moins larges, les palais moins nombreux, les promenades moins bien ornées, les voitures plus rares ; il existe enfin, entre ces deux villes, la différence de capitale à

province. Eh bien, malgré tout, si j'avais à choisir entre elles, c'est à Barcelone que je voudrais vivre de préférence. Son climat est meilleur, ses environs sont plus riants, elle a plus d'animation, plus de vie, plus d'activité. Ses monuments ont quelque chose de vénérable que ne sauraient avoir les édifices de Madrid. Sans doute la Rambla ne vaut pas le Prado, avec ses fontaines monumentales et son entourage de somptueuses constructions; mais le Prado n'est pas central, la nuit venue, on le déserte. D'ailleurs, ce qui fait pencher la balance en faveur de Barcelone, c'est la mer et le mouvement du port, que rien ne remplace à Madrid, *pas même* le Mançanarès.

De l'hôtel des Quatre-Nations, où j'étais logé, sur la Rambla, j'ai suivi pour aller visiter le port, la muraille de mer, longue esplanade qui conduit dans les nouveaux quartiers, ceux qui donnent à cette belle ville quelque ressemblance avec Bordeaux. Barcelonette, bâtie sur une petite langue de terre, est régulière, comme si Vauban en eût tracé le plan. J'ai longé le port, où j'ai vu bon nombre de bâtiments de commerce français, et je suis parvenu à l'extrémité du môle. On le prolonge en ce moment pour resserrer l'entrée du port et le rendre plus sûr. Je me suis assis sur une grosse pierre, et j'ai joui longtemps d'une vue qui s'étendait au loin sur la mer. La côte fuyait vers le sud, et j'avais devant moi Barcelone, que vient enrichir le commerce. Après avoir quitté le port et traversé Barcelonette, j'ai visité la citadelle et sa curieuse tour,

reste d'un couvent démoli; elle sert de prison militaire. Tout près de là, est un jardin avec statues, bassins et volières; j'y vois d'admirables mollés, couverts de leurs fruits de corail. Ce n'est pas là la seule promenade intérieure que possède la ville: il existe encore deux squares, l'un qualifié de jardin royal, l'autre qui porte le nom de place du duc de Medina Celi; tous deux sont entourés de magnifiques maisons. On voit au centre de jolis parterres, et d'espace en espace, des bancs pour s'asseoir.

Parmi les principaux édifices, la cathédrale, dont la construction date du XIIIe siècle, est au premier rang. La façade n'est pas terminée. L'ensemble en est imposant. Au milieu de l'église s'élève un grand dôme octogone, d'architecture gothique, garni de huit tribunes à colonnes et à balustrade. Les fondateurs de cet édifice religieux, Raymond Bérenger et la comtesse Almodis, sa femme, y reposent. Le couvent des dominicains, avec ses fresques, qui rappellent des scènes d'inquisition, mérite aussi d'être visité. Le palais des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon est surtout curieux comme édifice historique. Barcelone le cède en importance, sous le rapport du nombre et de la magnificence des monuments, à Valence, à Tolède, ou même à Burgos, mais elle l'emporte grandement sur Madrid, ville moderne, qui n'offre aucune trace du passage des anciens peuples, conquérants ou possesseurs de l'Espagne.

Le dialecte catalan a été l'objet de travaux philologi-

ques importants. Don Manuel Mila y Fontanals a réuni dans une brochure très-intéressante, un certain nombre de poésies populaires catalanes. Il n'est pas difficile pour peu que l'on soit versé dans les langues espagnole et latine, d'en saisir le sens et même parfois l'originalité. Don Manuel Mila, que j'ai eu l'honneur de voir à Barcelone, est un littérateur distingué, auteur d'un traité d'esthétique qui dénote, chez l'écrivain, du goût et du jugement. On doit à un Français, M. Cambouliù, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg, un essai sur l'histoire de la littérature catalane. L'auteur, qui connaît bien les dialectes du midi de la France, où il est né, pouvait mieux que tout au tre traiter un pareil sujet. Ce livre renferme, entre autres morceaux curieux, deux fragments d'une traduction inédite de l'*Enfer* du Dante en vers catalans par Andreu Febrer: le début du premier chant et le fameux épisode de la mort d'Ugolin. En comparant le texte et la traduction, il est facile de s'assurer combien est étroite la parenté qui unit entre elles les langues dérivées du latin.

J'ai passé un assez grand nombre de mes soirées au spectacle, particulièrement au théâtre du lycée philharmonique d'Isabelle II (*liceo*), avec la famille Carreras. La salle est immense, aussi grande au moins que la Scala de Milan. C'est un carré de trente-cinq mètres de longueur sur vingt-cinq de hauteur. Elle a cinq rangs de loges, cent soixante huit en tout. Le rez-de-chaussée est occupé par quatorze cents fauteuils. L'é-

clairage consiste en cent quarante becs de gaz, dans des globes de verres dépolis, réunis trois par trois sur cinq rangs et alternant entre eux. Il n'y a point de lustre au centre. J'ai assisté au début de la troupe italienne; on donnait *il Trovatore* de Verdi. Il fut très-médiocrement chanté. La veille j'avais vu jouer *lady Tartuffe*, sous le nom de la *Plante exotique* (*la planta exotica*). Les acteurs n'étaient pas mauvais, mais le souffleur (*apuntador*) élève si haut la voix qu'on entend constamment deux fois la même chose. C'est un supplice intolérable, et j'aurais déserté la salle, si je n'avais été retenu par un devoir de politesse. Les Espagnols sont si bien faits à cela, qu'ils n'entendent plus que les acteurs. Le coup d'œil de la salle est fort beau. Les règles de l'acoustique ont été savamment observées, et l'on m'assure qu'on entend également bien de toutes les places. Au-dessus de la toile, un cadran indique l'heure. C'est un très-bon régulateur qui permet de juger de l'exactitude de la direction.

Quel que soit le spectacle, il s'accompagne toujours d'un intermède de danse. J'ai vu au théâtre principal un ballet intitulé la *Tertulia*. Les danseuses étaient court-vêtues et ressemblaient, en faisant leurs pirouettes, aux poupées en peau, auxquelles nos petites filles n'accordent pour tout vêtement qu'une gaze légère.

L'hôtel des Quatre-Nations devrait être qualifié du nom d'hôtel de l'Univers. Il y avait des voyageurs de tous les coins du monde, et parmi eux des Français, ingénieurs et mécaniciens surtout. Deux personnes

m'intéressèrent particulièrement et très-diversement : un Wurtembergeois, employé du chemin de fer, et une dame de Venezuela, qui attendait sa fille, venant de Marseille par voie de mer. L'Allemand, excellent homme, déjà sur le retour, sachant que j'habitais l'Alsace, me regardait comme un compatriote. Il parlait assez bien le français et me raconta son histoire. Des espérances de mariage trompées l'avaient décidé à s'engager comme soldat. La discipline allemande lui déplut, et après une assez rude correction, il déserta, passa dans le pays de Bade, arriva de nuit près de Rastadt et gagna les bords du Rhin. Il le traversa dans une petite barque et tomba au milieu d'un poste de douaniers français qui l'arrêtèrent. Il se déclara déserteur, fut conduit à Metz et s'engagea dans la légion étrangère. On le dirigea sur l'Algérie, où il guerroya contre Abd-el-Kader, traitant durement les tribus arabes. D'Algérie il passa en Espagne avec sa légion et fit la guerre aux carlistes. Le général Conrad la commandait, un brave Alsacien dont il ne pouvait parler sans attendrissement. Ce qu'il me raconta des horreurs commises par les deux partis, dépasse toute croyance. Est-ce Mina qui commença cette longue série de cruautés, en faisant à titre de représailles, fusiller la mère et les trois filles de Cabrera ? ou bien est-ce celui-ci qui, pour venger la mort de ces innocentes victimes, se fit impitoyable ? C'est ce qu'on ne peut dire ; mais il n'est que trop certain, que de part et d'autre les atrocités furent telles que pour en trouver des exemples,

il faudrait fouiller dans les récits des voyageurs à travers le pays des Gallas-Abyssiniens ou dans les États du sultan de Dahomey. J'aime trop les Espagnols pour rapporter ici la moindre partie de ce qui me fut dit par ce témoin des excès auxquels se livrèrent les deux armées. Ils me confirmèrent ce qui m'avait été révélé en Biscaye. Les populations des provinces qui ont été le théâtre de ces horreurs, n'en parlent qu'avec effroi. Couvrons-les donc d'un voile épais. Peut-être sert-on mieux les peuples en leur montrant le bien qu'ils ont fait et celui qu'ils peuvent faire, qu'en leur reprochant les crimes qu'ils ont commis. Je crois au mal comme je crois à la maladie, mais je crois au bien comme je crois à la santé et je les regarde l'un et l'autre comme la condition normale de l'homme.

La légion s'étant peu à peu affaiblie, se réduisit à rien. Conrad fut tué ; il était l'âme de ces soldats, appartenant à tous les pays de l'Europe, lesquels sans se battre autrement que pour l'honneur du drapeau, se comportèrent vaillamment. Mon brave Wurtembergeois, devenu sergent-major, fut fait prisonnier par les troupes de Cabrera. Sa vie courut de grands risques, mais on l'épargna dans l'espoir qu'il prendrait du service avec les carlistes et le grade de sous-lieutenant lui fut offert; il n'osa le refuser ouvertement, mais à la première occasion qui s'offrit de quitter ce théâtre d'une interminable guerre, il s'empressa de s'échapper. Après avoir longtemps erré dans les montagnes, il traversa l'Aragon et vint à Barcelone avec une bourse

assez bien garnie. Là finit son odyssée; il se maria et obtint un emploi. De temps en temps, le dimanche, il vient s'asseoir à la table d'hôte à titre de délassement des travaux de la semaine.

La dame américaine était veuve, et son mari lui avait laissé une grande fortune. Elle m'intéressa comme un type qui m'était jusqu'alors inconnu. C'était une femme de petite taille, avec des traits fins et mobiles, des yeux noirs, expressifs, au regard velouté, passant en un instant de la douceur qui séduit, à ce que je ne sais quoi d'impérieux qui commande et soumet les volontés. Ses cheveux noirs et soyeux laissaient à découvert un beau front; elle avait des mains d'enfant, une peau un peu brune, sous laquelle se devinaient pourtant des teintes rosées; le geste était facile, sans être libre, la parole vibrante sans être rude; la démarche aisée sans être nonchalante. Fille de la nature, elle ne calculait pas la portée de ses paroles et jetait ses pensées au vent telles qu'elles se formaient dans sa tête, dussent-elles paraître étranges ou même la compromettre. Elle n'attendait pas qu'on lui parlât pour s'adresser aux gens, et ce fut elle qui prit avec moi l'initiative de la conversation. J'étais à table à ses côtés, la regardant avec curiosité, sans toutefois lui adresser la parole. — Vous n'êtes, Señor, me dit-elle, ni Espagnol, ni Anglais, ni Allemand, je vous crois Français. Vous aimez les sciences et la littérature, et voyagez pour observer, n'étant ni commerçant, ni touriste. Je vois dans vos yeux que l'étude a passé par là,

vous êtes médecin ou peut-être avocat. — Je lui répondis qu'elle avait touché juste en quelques points, et tâchai à mon tour de dire à l'aimable dame ce que me révélait sa physionomie et surtout ses yeux par lesquels avaient passé bien des choses, et qui avaient dû soumettre bien des cœurs. — Elle ne dit pas non et se contenta d'avouer que son cœur avait été bien éprouvé. Si je l'eusse voulu, j'aurais eu ses confidences. Nous nous quittâmes, et je la revis au théâtre en loge, dans une tenue extraordinaire, avec une robe de soie lamée d'or, un voile de dentelle posé sur sa tête, en manière de mantille : une cour nombreuse l'entourait. Elle me vit et m'envoya un message pour me prier de lui rendre visite. Je crus devoir la satisfaire. La conversation, fort animée, roulait sur des sujets frivoles; elle lui fit prendre, quand je parus, un tour sérieux. Elle portait tant de gaze, tant de rubans, tant de dentelles, qu'elle aurait pu s'élever en l'air comme un ballon. Je la comparai aux oiseaux-mouches de son pays, si légers que le vent les emporte. Elle sourit de ce propos. Quand le spectacle fut terminé, elle voulut mon bras pour la reconduire à l'hôtel, et quand je la quittai, elle me dit avec le plus grand sérieux, — faisant allusion à sa personne, — que le tableau valait mieux que le cadre. J'en demeurai persuadé, et peut-être étais-je dans l'hôtel le seul qui le fût.

---

19. DE BARCELONE A PERPIGNAN.

Quitter Barcelone, c'était terminer mon voyage, le trajet qui me restait à faire jusqu'à Perpignan se faisait en grande partie la nuit. Pour me le rendre profitable le plus longtemps possible, je pris le chemin de fer, afin d'aller jusqu'à Arenys de mar, attendre la diligence, où j'avais d'avance retenu une place. Je me ménageais ainsi une promenade de plusieurs heures; la voiture devait me rejoindre seulement vers le soir.

Le chemin de fer cotoye la mer et passe par plusieurs beaux villages, très-rapprochés les uns des autres. Les stations sont nombreuses. La principale est celle de Mataro, ville importante, devenue, grâce à l'industrie, une populeuse et riche cité, dont la prospérité va toujours croissant. Elle est hérissée de cheminées d'usines en pleine activité, et renferme aujourd'hui plus de trente mille âmes. La vieille ville occupe une éminence qui regarde la mer; elle a conservé son enceinte, ses murailles et ses portes. La ville moderne, qui en est comme séparée, a sa rue principale, la Riera, perpendiculairement dirigée vers le port. De toutes parts le terrain est envahi par de nouvelles et belles constructions. Pour le passage de la voie, il a fallu, près de Caldetas, entamer la montagne, dont les bases sont baignées par les flots : il en

a été de même à Arenys de mar; les wagons longent de si près le rocher qu'il serait possible de le toucher avec la main.

Arenys de mar, ou Santa Maria de Arenys, que l'on prononce Aren, occupe au milieu d'une chaîne de montagnes calcaires, une petite conque qui s'élève doucement en pente. Son territoire est montagneux, mais très-bien cultivé. Autour de la ville abondent les vignes et un grand nombre de jardins, frais et bien arrosés. Elle n'a rien de remarquable, si ce n'est son église. Après avoir longé quelque temps le rivage, je repris la grande route, horriblement poudreuse, et vis à gauche, dominant la mer, un ermitage d'aspect curieux. Il faut franchir pour y arriver, une large brisure qui le sépare de la terre ferme; s'il avait un pont-levis, il serait inabordable. Bientôt, quittant la route, je prends à gauche et m'engage dans un chemin creux d'une fraîcheur inexprimable. Sur les deux côtés s'élèvent de gigantesques roseaux, avec de riches panaches d'innombrables fleurs. La brise les agite doucement, et les feuilles, par de légers frôlements, font entendre de petits sons métalliques fort singuliers. Toutes les plantes buissonnières étaient méridionales: le redoul, le gattilier, la salsepareille, l'alaterne, le lentisque. Aux roseaux succédèrent les agavés et les cactiers. Sur ce petit chemin ombreux, venaient s'ouvrir les portes de plusieurs habitations rurales, consistant chacune en une maison, avec des vergers d'orangers et de citronniers. Tous étaient chargés de fruits déjà jaunissants.

Ce chemin montueux me conduit dans les vignes, et j'y recueille plusieurs plantes intéressantes. Un grand nombre d'oiseleurs occupaient les hauteurs, faisant, avec toutes sortes d'engins, la guerre aux hirondelles. Elles viennent à l'automne se réunir sur les bords de la Méditerranée et y stationnent avant de la traverser. On en prend des quantités incroyables ; quand je fus dans la ville, j'en vis sur la place d'énormes monceaux. Des femmes et des jeunes filles, après les avoir plumées, les faisaient frire en plein air et les vendaient en guise de châtaignes aux amateurs ; ceux-ci les aiment beaucoup et prétendent que c'est un préjugé de croire que ces oiseaux sont maigres ; ils les déclarent excellents et le prouvent. Ainsi, dans l'intérieur de la France, nous les épargnons, pour qu'ils deviennent la proie des affamés catalans et valenciens. C'est une manne qui tombe du ciel chaque année, et les bouches s'ouvrent toutes grandes pour la recevoir.

Cette soirée, la dernière que je passai en Espagne, avait un charme extrême. Le ciel était pur, la mer paisible, la température modérée, et vers le nord, quelques nuages couronnaient les montagnes. C'était un de ces jours d'automne qui n'ont rien à envier aux plus belles journées du printemps, si ce n'est qu'elles préludent à l'hiver, comme les plus beaux jours de l'automne de la vie préludent à la vieillesse.

La diligence arrive et je pars ; la nuit vient, le paysage s'efface, et je vis péniblement, pendant de longues heures, au milieu d'un nuage de fumée de tabac que

l'air chasse à travers les fenêtres de la voiture, sans qu'il puisse rien perdre de sa densité, la cause qui le produit se renouvelant sans cesse. Nous soupons à Tordera, sur la rivière de ce nom. Vers deux heures du matin nous étions à Gérone, célèbre par le siége glorieux qu'elle a soutenu contre nous pendant neuf mois. Cette ville est située sur le confluent de l'Oña et du Ter. Nous en prîmes possession le 12 décembre 1809. Le général espagnol, don Mariano Alvarez de Soto Mayor[1], défendit cette place avec un courage que rien ne put ébranler, et qui, du reste, fut merveilleusement secondé par les habitants, sans distinction de sexe, ni d'âge. Ce général était presque expirant quand il rendit la ville. On le conduisit à Figueras, et il y mourut presque aussitôt en prison. Le bruit se répandit que nous l'avions empoisonné, et cette accusation est formulée fort nettement dans les histoires espagnoles de la guerre de l'indépendance. Mais pourquoi se serait-on débarrassé de cet officier? Que pouvait y gagner la France? L'armée qui savait estimer le courage malheureux, blâma vivement le maréchal Augereau de ne pas avoir traité son prisonnier avec plus d'égards, et c'est peut-être ce qui a donné lieu à l'accusation d'empoisonnement qui pèse sur nous.[2]

1. Je lis ainsi ce nom dans Miñano; M. Thiers écrit Alvarez de Castro.

2. Il est dit dans un voyage pittoresque et militaire que Don Marino Alvarez avait violé ses serments envers les Français. Quels serments! Sans doute il avait été prisonnier sur parole et s'était évadé.

Gérone, Sarragosse* et Tarragone, qui toutes les trois appartiennent à l'ancienne couronne d'Aragon, se sont immortalisées par l'opiniâtreté de leur défense, qui fut héroïque ; aussi l'armée française, pour s'emparer de ces places, a-t-elle perdu plus d'hommes que dans six batailles rangées.

Lorsque la diligence s'arrêta pour relayer, le conducteur annonça une heure et demie de halte. Je descendis donc de voiture. Deux serenos avec leur attirail de nuit : pique, capuchon et lanterne, étaient debout à regarder les voyageurs ; il me vint en idée de leur demander de les accompagner à travers la ville ; ils y consentirent et je parcourus les rues et les places, causant avec ces deux hommes, qui de temps en temps interrompaient la conversation, pour crier l'heure et l'état du ciel. Si je rendais compte de l'effet que me produisit cette ville, vue de nuit, par un faible clair de lune, en compagnie de mes guides, je m'éloignerais sans doute du réel pour tomber dans le fantastique ; les maisons me semblaient neuves et gigantesques, les places immenses, la cathédrale avec son escalier de quatre-vingt-dix marches, colossale. Confesserai-je un acte d'enfantillage dont je me suis rendu coupable ? Pourquoi le tairais-je ? — Arrivé sur la place, imitant de mon mieux les serenos, et à leur grande surprise, je me mis à crier, à mon tour, de ma plus forte voix, qu'il était deux heures et que le ciel était serein. J'avais disposé mes hommes à l'indulgence ; cependant, ayant recommencé la plaisanterie, ils me prièrent,

avec raison, de les laisser faire leur métier, prétendant que j'allais troubler le sommeil des habitants de tout le quartier. « Nos voix les endorment, me dit l'un d'eux, et la vôtre va les réveiller. » J'obéis donc et je fus reconduit à la voiture. Près de l'auberge où elle s'était arrêtée, se trouvaient plusieurs maisons en ruines, et je pensai, tout d'abord, tant sont lentes en Espagne les réédifications, qu'elles dataient du siége. On m'a détrompé. Ce n'était pas l'œuvre du feu, mais bien celle de l'eau. Le Galligan, torrent qui vient des montagnes, à l'orient de la ville, et qui s'engage sous les principales maisons, s'était subitement accru, et, en un instant, avait renversé tout un quartier de la ville; près de deux cents personnes y périrent.

Presque au sortir des remparts, le Ter, sur un pont, très-élevé au-dessus des eaux; au point du jour, Figueras, avec son fort, l'un des plus considérables d'Europe; puis la Jonquera. Tout le pays est boisé et couvert de forêts de liéges. Nous sommes en pleine chaîne pyrénéenne, et cependant les montagnes n'ont rien d'imposant. — Visite de la douane française et visa des passe-ports. A gauche, sur une haute montagne, et pourtant dominé, apparaît le fort de Bellegarde, sentinelle avancée de nos frontières. Nous n'avons pour première et seconde ligne de places fortes sur les Pyrénées, que Bayonne, Mont-Louis, Prats de Mollo et Perpignan; tandis que les Espagnols ont Saint-Sébastien, Pampelune, Puycerda, Figuères, Rosas, et sur une seconde ligne, Gérone, Tortose, la Seu d'Urgel,

Hostalrich, Cardona et Barcelone. Les Pyrénées franchies, l'ennemi peut pénétrer jusqu'au cœur du pays sans trouver une seule place forte pour l'arrêter.

Après avoir passé le col du Perthus, on entre en France, et l'horizon, qui est très-vaste, embrasse une grande étendue du Roussillon. J'arrivai de bonne heure à Perpignan, et j'aurais pu partir le soir même pour rejoindre ma famille, si je n'avais voulu comparer comme ville frontière, Bayonne à Perpignan. J'avais d'ailleurs une personne à voir, M. Companyo, naturaliste zélé, lequel avec ses propres ressources financières et scientifiques, est parvenu à doter la ville d'un joli musée d'histoire naturelle, où j'ai vu plusieurs pièces intéressantes. Le même local renferme un cabinet de peinture avec quelques tableaux des maîtres.

Perpignan n'a pas cette physionomie franco-espagnole qui rend Bayonne si curieuse aux yeux de l'étranger. Cependant le voisinage de la frontière est tout aussi immédiat pour l'une que pour l'autre. C'est vraisemblablement que Bayonne est sur la grande voie de communication des deux pays. Là eurent toujours lieu les réunions officielles pour les alliances et les traités de paix. C'est enfin, que le Ter est une petite rivière qui ne saurait faire de Perpignan un port de mer, tandis que l'Adour amène jusque sous les murs de Bayonne de nombreux bâtiments espagnols, venus de toutes les parties des côtes occidentales de la Péninsule.

Toutefois, la situation de Perpignan, entourée d'un pays à cultures variées, qui toutes réussissent ou peu-

vent réussir, lui assure un avenir brillant, surtout depuis qu'il est mis en rapport, par son chemin de fer, avec nos départements du midi.

C'est dans cette ville que se termina mon voyage, et lorsque riche en souvenirs agréables, j'étais entraîné à travers nos riches campagnes, j'avais pourtant sur les lèvres, ce vers, que dans tous les pays chacun peut avoir sur les siennes :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.



II.

ESPAGNE ET ESPAGNOLS.

1. L'Espagne a-t-elle progressé?

Cette question doit être résolue dans le sens de l'affirmative. Sans doute le temps que j'ai récemment passé en Espagne a été court, mais aidé des souvenirs de mon premier voyage, j'ai pu facilement me convaincre que l'avantage était acquis au présent.

Il ne pouvait en être autrement. Un pays entouré de nations en progrès, progresse en dépit de lui-même; s'il tentait de résister, il serait infailliblement entraîné à la remorque.

Mon séjour dans la péninsule — de 1809 à 1813 — n'a pu, malgré sa longue durée, me montrer l'Espagne avec sa physionomie véritable. Ses provinces étaient envahies, ses villes occupées, et tout ce qu'elle pouvait faire, se bornait à lutter péniblement contre les besoins les plus impérieux de la vie. Aucun progrès n'était possible alors, ni pour elle, ni pour les autres peuples. Longtemps désolée par de grandes guerres, l'Europe ne se remit en marche qu'après 1815; la paix seule pouvait la rendre à elle même. Ses progrès vers l'industrie et les arts furent d'abord d'une excessive lenteur et presque insensibles, tant elle avait de blessures profondes à cicatriser; mais enfin sa marche s'accéléra peu à peu, et rien ne permet de croire que le merveilleux essor qu'elle a pris puisse aujourd'hui s'arrêter.

L'Espagne, quoiqu'il y ait pour elle de nombreuses sources de prospérité, resta, et devait rester étrangère à ce grand mouvement. — Après le départ des Français, qu'elle qualifia de délivrance, elle fut gouvernée par un roi stupidement cruel, puis par une reine adonnée au plaisir. Ce qu'elle avait d'énergie, s'épuisa en tentatives infructueuses pour conquérir et consolider ses libertés. Elle y serait parvenue en dépit des obstacles qui neutralisaient constamment ses efforts, si, pour mettre le comble à ses malheurs, n'eût éclaté cette autre guerre de la succession, entre cristinos et carlistes, plus tristement féconde en excès que la guerre étrangère. Cette lutte impie terminée, les partis en vinrent aux mains, si bien même qu'à une époque très-rapprochée de nous (1854), les rues de Madrid furent ensanglantées par la guerre civile. Près de quarante longues années se passèrent ainsi, sans que l'Espagne pût trouver un instant de repos, et ce qu'elle eut alors d'activité l'appauvrit au lieu de l'enrichir. Durant cette période la France eut aussi ses troubles; mais, seule, entre toutes les nations européennes, elle jouit de cette merveilleuse prérogative de progresser en dépit des événements les plus difficiles, et quand tout semble faire croire qu'elle va rétrograder.

Les circonstances dans lesquelles je me trouvais lors de la guerre de l'indépendance n'étaient pas favorables pour étudier l'Espagne sous le rapport social, je le sais, mais elles l'étaient du moins tout à fait pour me permettre de la juger au point de vue de sa consti-

tution physique, ayant sillonné dans tous les sens et à petites journées la plupart des provinces. C'est là le côté par lequel mon jugement sur certaines questions pourrait avoir quelque valeur; je vais essayer de le donner.

Quand un peuple reste en arrière, il est distancé pour longtemps; car s'il se remet en route, ses voisins qui ne se sont pas arrêtés, continuent à marcher, et quoi que fasse ensuite le retardataire, il lui est presque impossible de les rattraper. Combien n'a-t-il pas fallu d'efforts à la France pour s'élever en industrie au niveau de l'Angleterre; encore est-elle restée inférieure à son active et persévérante rivale dans la fabrication de certains produits.

L'Espagne est séparée de l'Europe continentale par les Pyrénées, et elle ne commence à les franchir volontiers que depuis un très-petit nombre d'années. Les relations internationales ne sont actives que si les produits échangés sont nombreux et si le commerce est étendu. Or l'Espagne fournit très-peu pour l'exportation. Arriérée dans les arts et dans les sciences qui leur prêtent ses lumières, elle ne peut avoir avec sa grande voisine que des relations très-restreintes; et cependant elle doit chercher auprès d'elle l'exemple du travail et de l'activité.

C'est un vieux préjugé, que celui qui s'obstine à regarder l'Espagnol comme le type de la paresse. Il est assez laborieux, mais il manque d'initiative; il n'est pas inventeur, voilà tout. Ce n'est pas son corps qui aime le repos, c'est son esprit. Il laboure ses champs,

cultive sa vigne, fait ses huiles et ses vins, comme ses ancêtres les faisaient, ni mieux, ni plus mal; il est souverainement routinier. Tous les produits de son industrie sont inférieurs aux mêmes produits obtenus ailleurs; mais cette infériorité il ne s'en doute pas. Pain, vin, huile, lui paraissent excellents. Pour améliorer, il faut en sentir le besoin, et il ne le sent pas. J'ai entendu des Espagnols vanter leurs gros vins de Castille, leur pain compact, leur huile détestable, comme les meilleurs qui existent. C'est que le goût a besoin de se former aussi bien pour les objets qui frappent les sens que pour ceux qui s'adressent à l'esprit. On ne naît ni musicien, ni peintre, ni poëte; mais seulement avec des aptitudes propres à le devenir. Il faut que les Espagnols sentent la nécessité de progresser. C'est là le premier symptôme favorable à constater, et je déclare qu'il existe. J'ai vu des Espagnols, très-patriotes, convenir de bonne foi que l'Espagne est arriérée sur toutes choses, et que de grands efforts sont nécessaires pour qu'elle puisse occuper une place honorable parmi les autres nations. Beaucoup espèrent dans l'avenir; mais quelques-uns se laissent aller au découragement et se font les détracteurs de leur propre pays; réservant leurs louanges pour la France et pour l'Angleterre. C'est un tort : ce que fait un peuple, un autre le peut faire. L'intelligence est aussi élevée en Espagne que partout ailleurs. Il ne s'agit que de la rendre active et d'en faire un sage emploi.

Ce qui tout d'abord m'a plu, c'est une amélioration

marquée dans le vêtement et dans les relations sociales. Le peuple était parfois trop primitif dans ses habitudes; il se civilise, sans rien perdre de sa fière allure. L'Espagnol posséde une qualité précieuse: la sobriété, qui chez lui est en quelque sorte native. Rien n'est plus rare que de voir là des hommes s'abrutir par le vin et les liqueurs fortes: l'ivrognerie est à peu près inconnue en Espagne. Aussi les ressources des familles ne sont-elles presque jamais détournées de leur destination régulière. C'est un grand fait qui élève considérablement le niveau de la dignité humaine, si souvent compromise en France, et surtout en Angleterre. La moyenne d'instruction est aussi très-satisfaisante. Presque tous les Espagnols savent lire et écrire et peuvent voir clair dans leurs affaires. Malheureusement, les mœurs ne s'adoucissent guère. Les Espagnols sont cruels : ils se sont montrés pendant la guerre des cristinos et des carlistes aussi impitoyables les uns envers les autres, qu'ils l'avaient été pour nous, sinon davantage. Nos guerres de la Vendée ont coûté beaucoup de sang à la France, mais du moins si nous donnions la mort, ce n'était pas une mort douloureuse. C'est par ce côté que je voudrais voir le caractère national se modifier.

Les Espagnols de Fernand Cortès et ceux de Pizarre étaient les mêmes hommes qui devaient être plus tard les Espagnols des guerillas, les soldats de Christine et ceux de Don Carlos. On joue du couteau à Grenade, à Valence et ailleurs aussi fréquemment que par le passé, et les jeux cruels du cirque sont encore ceux que les

Espagnols préfèrent à tous les autres; plus ardents peut-être à les rechercher aujourd'hui qu'autrefois.

Les changements opérés l'ont été bien plutôt dans la forme que dans le fond, et les villes se sont modifiées beaucoup plus que les hommes.

Les cafés se sont multipliés, ainsi que les promenades : on y fait de la musique. Les jardins publics sont aussi devenus plus nombreux. Les théâtres ont été agrandis et embellis; on les fréquente. Il était permis d'espérer que ces lieux de plaisir feraient concurrence aux courses de taureaux, il n'en a rien été. Ce sont des plaisirs de plus, voilà tout; encore les juge-t-on inférieurs.

Vitoria, Valladolid, Madrid, Saragosse, Valence, Barcelone ont été agrandies; il en est sans doute de même pour d'autres villes que je n'ai pas visitées pendant ce voyage, et suivant ce qu'on m'a dit, Séville, entre autres, serait presque transformée, sous l'influence heureuse exercée par le duc de Montpensier. Si j'ai bien vu, ces améliorations ne s'étendent pas aux établissements scientifiques, en général très-arriérés; bibliothèques sans ouvrages modernes; jardins botaniques sans budget suffisant; musées d'histoire naturelle stationnaires; cabinets de physique ou de chimie pauvrement dotés. Il faut que l'Espagne s'enrichisse et pour qu'elle y parvienne, le concours tout puissant de l'agriculture et de l'industrie est indispensable. Les agriculteurs ont à lutter contre de grandes difficultés. L'eau manque presque partout. Elle est un fléau en hiver par son extrême abondance, et en été par son extrême rareté.

L'Espagne n'a aucun cours d'eau comparable à ceux qui fertilisent les autres parties de l'Europe occidentale et qui réjouissent la vue par la richesse de leurs bords. Tels sont en France la Dordogne, la Loire, la Seine, la Garonne, l'Adour, qui apportent dans nos plaines le tribut des eaux des Alpes, des monts Dore, des Cévennes et des Pyrénées; sans compter une foule d'autres rivières qui alimentent nos canaux et répandent partout la fraîcheur et la vie. Tandis que nous avons près de douze cents lieues de navigation intérieure par canaux, et près de deux mille par rivières, l'Espagne n'en possède pas la vingtième partie. Elle n'a que la tête du Tage, du Duero et du Miño, et les rivières dont elle a le cours tout entier n'ont qu'une faible importance. La Guadiana n'est navigable que pendant douze à quatorze lieues : de Ayamonte à Mertola; le Guadalquivir en a une vingtaine seulement : de San Lucar de Barrameda jusqu'à Séville. Le rio Tinto et le rio San Pedro du royaume de Séville, l'Ansa de la Biscaye, ne peuvent porter que de petites barques, et à peine pendant quelques lieues. L'Èbre qui jadis, dit-on, pouvait être remonté jusqu'à Logroño, n'avait à son embouchure, quand je l'ai vu, près d'Amposta, qu'une seule barque, celle qui a servi à nous passer. Mais il est bien douteux qu'il ait jamais pu être navigable jusqu'à Logroño, comme on le prétend, si tant est que cette ville soit bien le *Vario* des anciens; c'est environ 80 lieues de cours jusqu'à la mer, et les eaux du fleuve n'ont jamais pu avoir beaucoup plus de volume qu'à présent. On dit aussi qu'en

1131, il aurait servi, pendant une guerre des chrétiens contre les Maures, à conduire des troupes de Saragosse jusqu'à la mer. Cependant, en admettant ce fait comme réel, il faut comprendre qu'on a pu descendre le fleuve au printemps dans de petites barques, chargées de quelques hommes. Le gouvernement a tâché de suppléer au manque d'eau en faisant construire le canal impérial et le canal d'Aragon. Ce ne sont guère pourtant que des canaux d'irrigation; c'est en été qu'ils seraient utiles et c'est précisément alors qu'ils manquent d'eau.

Les conditions de richesse et de puissance d'un pays dépendent grandement de la nature du sol, de son élévation au-dessus de la mer, qui en règle le climat, et des eaux qui l'arrosent; or, sous ce rapport l'Espagne n'est que très-médiocrement favorisée. C'est une terre méridionale, relativement à nous; pourtant, en raison de l'élévation du terrain, elle n'a très-souvent qu'une température froide, inférieure à celle de nos départements de l'ouest. L'hiver de Madrid, ville qui devrait avoir le climat de Naples, est plus rigoureux que celui d'Angers ou de Nantes : l'air, brûlant en été, est glacial en hiver.

Nous avons en France un assez grand nombre de terres incultes, mais elles ne sont pas nues. Les landes, presque partout couvertes de pins, fournissent à notre marine et aux arts des produits précieux. Il n'est pas rare de trouver dans cette Sologne, si décriée, de belles forêts et des endroits charmants. On peut boiser les dunes sans trop de difficultés et l'on y cultive avec

avantage des légumes d'excellente qualité, et même des céréales. Nos plaines les plus nues n'ont rien qui approche de l'aridité des plaines des deux Castilles et de celles de la Manche, et l'on chercherait vainement, dans nos montagnes centrales, des sommets d'aspect aussi désolé que les plateaux pierreux (*parameras*) d'Avila ou ceux non moins stériles de la province de Soria. L'Espagne a de véritables déserts, comparables à ceux de la Tartarie, et le voyageur qui les traverse n'y rencontre nul être vivant pour le guider, nul ombrage pour le défendre contre l'ardeur du soleil, nul ruisseau pour le désaltérer. Les cours d'eau qui ailleurs se parent de beaux arbres et sont bordés de prairies, coulent silencieux dans des lits profonds sans que rien fasse deviner leur présence. L'Èbre, qui fertilise le territoire de Saragosse, traverse, non loin de sa source, de froides et monotones parameras; le Guadalquivir, qui ne reçoit de Séville à San Lucar de Barrameda qu'un tribut de rivières salées (*rios salados*), se jette dans l'Océan, au milieu d'un vaste désert de sable ayant plus de soixante lieues de surface, aussi nues que le Sahara. La Guadiana, dont le cours est de plus de six cents kilomètres, visite, sans l'arroser, une partie de la Manche, coule solitaire loin des grands centres de population et s'enfonce vers l'Ouest dans de montueux déserts qui s'étendent jusque vers la Seréna, où elle trouve enfin une contrée assez fertile et assez bien peuplée. Pendant ce long trajet on chercherait vainement sur ses bords, non pas un bateau, mais une simple barque, et

ce n'est qu'à peu de distance de la mer, qu'elle peut servir à la navigation. Le Tage, à son tour, transfiguré par les poëtes en un fleuve aux bords riants, roule dans un lit torrentueux, rétréci et embarrassé par des rocs, brisés en mille fragments. L'austère vallée qu'il coupe au centre, presque toujours sans se montrer, est la plus pauvre et la plus sauvage de la péninsule. Le Duero traverse de monotones parameras, privés d'arbres et livrés au vent; vers Aranda, son lit est plus ouvert, sans que son influence se fasse grandement sentir. Il quitte l'Espagne, vers Zamora, pour entrer dans le Portugal, où il acquiert une véritable importance.

On a dit que contrairement à ce qui arrive pour l'homme, la vie en Espagne au lieu d'être au centre était aux extrémités. Rien n'est plus vrai; c'est un tableau qui n'a qu'une faible valeur, comparée à celle du cadre qui est riche et magnifiquement orné. Les Asturies, la Biscaye, la Navarre et la Galice sont de bonnes provinces, assez semblables à la plupart des contrées montagneuses de Suisse, de France ou d'Écosse; elles ne sont pas précisément riches, mais grâce au travail on peut y vivre. On y trouve des bois, des eaux abondantes et de fraîches vallées. Les quatre royaumes d'Andalousie ont certains territoires d'une incontestable beauté; pourtant cette beauté a été exagérée. Les voyageurs se sont laissé séduire par des aspects nouveaux, qui contrastent avec la nature de nos régions tempérées; c'est un autre ciel et une autre végétation. On oublie, moi comme les autres, en voyant un palmier, que nos

hêtres et nos chênes ont de plus riches cîmes et des troncs plus robustes. C'est un charme auquel on peut céder sans en tirer des conséquences pour ou contre la bonté et la fertilité des terres. L'étendue des terrains secs et arides, impropres à toute culture, est en Espagne extrêmement considérable. Les sierras qui sillonnent le pays sont d'une nudité complète, ou seulement couvertes de plantes naines et de buissons rabougris. Le royaume de Léon, l'Estramadure, et même le royaume de Valence et la Catalogne, quoiqu'ils doivent compter l'un et l'autre parmi les meilleures provinces de l'Espagne, et qu'ils rivalisent en richesse avec nos départements du midi, ont plus de terrains incultes que de terrains cultivés.

Que l'Espagne soit admirablement située ; qu'elle soit entourée par deux mers et qu'elle ait un nombre considérable de côtes avec des ports vastes et bien abrités ; que son territoire soit fertile et ses productions variées, c'est ce que chacun sait. Mais pour apprécier son avenir, il faut étudier sa constitution physique, et le résultat de cet examen n'est pas aussi avantageux qu'on le voudrait.

Couvrez d'arbres les montagnes et les plaines dénudées; faites-y couler des rivières et des ruisseaux; convertissez les vallées pierreuses en prairies verdoyantes; faites pousser sur le versant des monts une herbe abondante ; élevez le lit des fleuves dont les eaux coulent dans de profondes coupures, sans profit pour les cultures ; rendez-les navigables en les débarrassant des rochers

qui les encombrent; mettez des nuages dans le ciel pour tempérer la chaleur des étés, que de temps en temps des ondées viennent ranimer la verdure, et vous aurez fait de l'Espagne le plus beau pays du monde. Le fléau contre lequel elle ne saurait lutter avec un succès complet, c'est le manque d'eau. Elle a une saison des pluies et une de sécheresse, bien plus longue que la première. Peut-être l'année 1859 fut-elle plus sèche et plus brûlante que d'ordinaire? ce que j'ai vu semblerait le prouver. Dire ce qu'étaient devenus à la fin de l'été l'Èbre, le Duero et le Tage, pourrait sembler incroyable. Ces fleuves, si beaux dans les livres, n'étaient que de petites rivières modestes, incapables de porter un bateau. Il n'avait pas plu à Madrid depuis huit mois, et l'on m'a assuré que dans certaines localités de l'Aragon, il en était de même depuis deux ans, ce qui veut dire, qu'il n'y avait eu que des pluies incapables de féconder le sol. En hiver, et au commencement du printemps, les eaux se précipitent des montagnes et se creusent des lits si profonds qu'en été elles sont hors de portée et ne peuvent servir à l'irrigation des terres. Il faudrait, afin de les utiliser, faire des barrages pour élever leur niveau: opération ruineuse et qu'il serait nécessaire, chaque année, de recommencer après les grandes crues, auxquelles il leur serait difficile, sinon impossible, de résister.

Comment changer les déserts (*despoblados*) en terres fertiles? Comment leur donner quelque ombrage et en égayer la surface par des arbres? C'est là un grave

problème difficile à résoudre, et pourtant c'est à sa solution seule que se rattache la prospérité des populations de l'Espagne centrale; populations dont il faut surtout se préoccuper, puisque c'est là que les inconvénients de la nudité des terres et ceux de la sécheresse se font le plus vivement sentir.

Le premier moyen consisterait à former des réservoirs en hiver, dans la saison des pluies, non pas un seul à proportions énormes, comme on l'avait fait à Lorca au très-grand préjudice des habitants; mais plusieurs de dimension moyenne. On sait qu'à Lorca, ville bâtie sur une haute colline, les murs d'un bassin, contenant un prodigieux amas d'eau, s'étant écroulés sous l'énorme poids qui pesait sur eux, il en est résulté un torrent auquel rien n'a pu résister et qui a tout ravagé sur son passage. Il faudrait faire plusieurs de ces réservoirs et les proportionner en étendue et en nombre à la quantité des terres destinées à être arrosées. Ce moyen est déjà mis en usage pour utiliser l'eau des pluies, mais non pas d'une manière générale; on connait en outre l'emploi du chapelet hydraulique, si répandu en Espagne sous le nom de *noria*, petit manége, que fait manœuvrer une mule, un cheval ou même un bœuf. L'eau ainsi obtenue est rarement suffisante. On pourrait percer des puits artésiens, mais c'est une opération coûteuse dont les résultats sont incertains. Le sous-sol, en Castille-vieille particulièrement, est riche en eau, malheureusement cette eau ne s'étend pas en nappes. L'autre moyen consisterait dans le reboisement

des pays privés d'arbres; mais est-il possible? J'ai vu dans les deux Castilles des tentatives de ce genre, particulièrement sur les routes. Les arbres, livrés aux vents et privés d'eau, étaient morts ou allaient mourir. Plantés sur des montagnes, leur destinée eût été pire et il n'en serait pas échappé un seul.

Déboiser un pays est facile ; le reboiser, lorsque le terrain sur lequel on opère a été pendant une longue suite d'années exposé à l'action du soleil brûlant des étés, et à celle des pluies des hivers, qui entraînent la terre végétale et laissent à nu le calcaire, est presque impossible. On ne peut guère procéder par semis, seul moyen qui permît d'opérer en grand et avec économie; reboiser par plantations est une chose non-seulement dispendieuse, mais laissant en outre beaucoup de chances d'insuccès. Le reboisement devrait commencer dans les villes et dans les villages ; il faudrait en faire comprendre l'importance aux habitants et le faire regarder comme une œuvre nationale. Les plantations surveillées de près pourraient réussir. C'est ce qu'on a pratiqué à Vitoria, à Burgos, à Valladolid et à Madrid avec quelque succès. On fait arriver de l'eau au pied des arbres; mais ils vivent privés des bienfaits de l'air humide et ne trouvent plus, quand ils enfoncent leurs racines dans le sol, qu'une couche calcaire qu'ils ne peuvent percer; aussi ne s'accroissent-ils qu'avec une extrême lenteur.

Ayez, dit-on, des arbres, et le climat sera changé. Sans doute, mais avoir des arbres est le point difficile, et avant qu'ils puissent former des forêts ombreuses,

capables d'agir sur l'atmosphère, il devra s'écouler des siècles. Encore ce résultat final est-il impossible à réaliser dans beaucoup d'endroits. Heureusement que les bienfaits du reboisement n'ont pas besoin, pour se faire sentir, d'aller aussi loin.

Quoique la péninsule soit le pays de l'Europe centrale et méridionale qui ait, relativement à son étendue, la plus grande quantité de terrains perdus pour l'agriculture, ce qui lui reste de terres cultivables, peut grandement suffire pour nourrir une population bien plus considérable que la population actuelle; mais il s'agit bien moins de l'accroître que de la rendre heureuse. Malgré tout ce qu'on pourra faire au profit du centre, où tout semble languir, la vie dans ce beau pays sera toujours aux extrémités.

Pour voir le tableau d'une prospérité croissante, il faut surtout visiter la Catalogne; c'est de là que doit rayonner, vers les Castilles et l'Aragon, l'industrie espagnole. Les étrangers, par leur concours, secondent ce mouvement. Madrid, Barcelone et Mataro seuls, ont dans leurs murs plus de trente mille ouvriers de notre nation, sans compter les chefs des maisons de commerce et les ingénieurs français. C'est une armée, et l'on comprend quels secours l'industrie peut en tirer. Un jour viendra, sans doute, où l'Espagne s'affranchira de cette tutelle et *fara dà se*. Pour mieux assurer cette émancipation, une jeunesse intelligente va s'instruire à l'école centrale des arts et métiers de Paris, et elle en revient parfaitement capable de fonder des établisse-

ments, à la prospérité desquels les Espagnols seuls pourront suffire.

Bien que nous n'ayons fait, en quelque sorte dans ce peu de pages, qu'effleurer le sujet que nous venons d'aborder, il faut cependant conclure: Oui, l'Espagne est en progrès, et les yeux les moins attentifs peuvent s'en convaincre; mais ces progrès la laissent encore loin des grandes nations industrielles, chez lesquelles le mouvement imprimé est si rapide, que malgré tout ce qu'elle pourra faire, la distance qui l'en sépare ne sera que très-difficilement franchie. Chez elle l'agriculture a marché bien plus lentement que l'industrie. Ce que nous avons dit de la nature des terrains et des obstacles à vaincre pour les rendre productifs, explique cette lenteur. Les améliorations se feront peut-être longtemps attendre; mais il est permis d'espérer qu'elles se réaliseront un jour.

Que si, maintenant, nous voulions juger de l'avenir de l'Espagne dans les sciences, la littérature, et les beaux-arts, il nous serait facile de décider qu'elle pourra rivaliser sans effort avec les pays les plus illustres de l'Europe. La nature a richement doté les Espagnols du côté de l'intelligence, et rien ne s'oppose à ce qu'ils puissent en tirer parti. L'Espagne a déjà des savants estimables; peut-être ne sont-ils pas autant encouragés par le Gouvernement qu'il le faudrait. La littérature est dans un état prospère; les beaux-arts semblent être restés en arrière du mouvement des lettres; mais en parcourant les musées que les maîtres espagnols ont si

glorieusement enrichis de leurs tableaux, on peut compter sur une renaissance prochaine, et les œuvres du passé sont un sûr garant de celles de l'avenir.

Je vois donc l'Espagne sous un jour favorable, mais peut-être ne l'ai-je vue qu'à la surface. Pour la juger avec pleine connaissance de cause, il faudrait s'éloigner des grands centres, s'arrêter plutôt dans les bourgs que dans les villes et se mêler à la population pour en apprécier les mœurs et les tendances. Ce que j'ai dit est bien ce que j'ai vu, mais certainement je pouvais mieux voir et voir davantage. En général les voyages sont trop courts et rarement le voyageur connaît assez le sujet dont il va traiter. Il faudrait surtout ne pas trop se hâter de généraliser les faits observés, et c'est le contraire qui arrive. Sans aller aussi loin que le fameux insulaire, lequel ayant trouvé à Calais une hôtesse rousse et acariâtre, décida que toutes les femmes françaises étaient telles, nos jugements, très-souvent établis sur des exceptions, sont rendus trop à la légère et se rapprochent, plus ou moins, de l'arrêt inscrit sur les tablettes du touriste anglais. En courant le monde, on emporte avec soi, indépendamment de son bagage, son caractère et ses préjugés. On cherche de bonne foi l'impartialité sans toujours la trouver, à moins, ce qui est rare, que la supériorité du jugement ne parvienne à dominer la personnalité, faute de quoi le touriste s'inspire de son humeur et conclut à faux.

Parmi les voyageurs se trouvent des gens moroses, qui voient tout en noir, et des gens trop bienveillants,

qui voient tout en rose. Je n'ai rien à dire des voyageurs qui ne voient rien, ni de ceux, trop nombreux, qui disent ce qu'ils n'ont pas vu et qui mystifient le lecteur. Ce ne sont pas des voyages qu'ils écrivent, ce sont des romans ; ils oublient qu'avant tout il faut être véridique, dût le vrai n'être pas aimable. Si l'intérêt ne se trouve pas dans les incidents, il faut tâcher de le placer ailleurs, ou ne pas écrire. Rien n'est plus difficile que de se faire une opinion sur un pays, en lisant les récits des voyageurs ; tant sont différents les jugements qu'ils portent, même quand ils écrivent à court intervalle les uns des autres. Ainsi, j'ai sous la main en ce moment, trois ouvrages sur l'Espagne dont deux sont dus à la plume d'hommes aimant la vérité à un égal degré et accoutumés à observer. Grâce à ce qu'ils m'apprennent, je vois l'Espagne régénérée, les villages rebâtis, les villes embellies, les terres fertilisées, les sciences prospères. J'apprends que les routes sont sûres, les auberges excellentes, les habitants obligeants et polis. C'est un Eldorado ; et me voilà frappant des mains et criant bravo. Mais pour tempérer la joie que ces écrivains, dont j'aime la personne et dont j'estime le caractère, font naître en moi, je m'empare d'un autre voyage fait en 1855, et je lis que l'Espagne est la plus arriérée de toutes les nations ; qu'elle est en pleine décadence ; que la canaille y est reine ; qu'à Madrid les rues ne sont pas sûres ; qu'à Irun, le voisinage de la France a fait qu'on n'y a pas encore entièrement renoncé à la culture des terres ; que jusqu'à

Saint-Sébastien, les routes se ressentent de notre contact et que, par pudeur, on les entretient encore un peu. Ce malencontreux voyageur n'a trouvé partout que des aubergistes à mines disgracieuses, servant d'affreux dîners que les convives se disputaient, sans égards pour leurs voisins ; des routes où l'on est arrêté par des bandes indisciplinées; des chemins de fer qui marchent à raison de deux à trois lieues par heure, avec des wagons qui permettent l'entrée et la sortie, même quand ils sont en marche, etc., etc. Si je n'avais pas vu le pays, quel jugement en porterai-je? Heureusement que j'ai pu voyager sans encombre sur des routes convenablement entretenues, et que j'ai trouvé les rues de Madrid aussi sûres que celles de Paris. Les dîners que m'ont servi les aubergistes m'ont paru très-suffisants, et ceux qui les ont mangés avec moi se sont conduits à mon égard avec convenance et politesse. J'ai franchi en chemin de fer, à raison de huit à neuf lieues à l'heure, la distance qui sépare Madrid d'Almanza, et nul n'a pu songer ni à entrer, ni à sortir des wagons, quand nous étions en marche. Et voilà pourtant comme on écrit les voyages ! Mes honorables amis ont sans doute présenté l'Espagne sous des couleurs beaucoup trop favorables ; mais je préfère leur manière qui est aussi la mienne, à celle du voyageur pessimiste dont je viens de parler. Quoique, comme eux, je me sois plu dans la société des hommes distingués par la science ou par la position sociale, je suis descendu de cette sphère élevée le plus souvent que j'ai pu le faire. C'est

à petites journées que j'ai voyagé, visitant les marchés, les places, les églises, m'entretenant avec les hommes du peuple, chez lesquels j'ai trouvé en général un grand sens. Cette exploration ne m'a pas permis de voir les bas-fonds de la société, mais j'ai pu du moins étudier la partie saine de la population et c'est après l'avoir vue de près que j'ai conclu dans le sens du progrès. Sans doute l'Espagne marche lentement, mais la vie des nations est longue et pour peu qu'elle avance, le temps aidant, elle arrivera.

---

2. Quelles sont les sources de prospérité commerciale et agricole pour l'Espagne?

Ce titre, quelque peu ambitieux, n'annonce pourtant de ma part aucun travail sérieux. Il faudrait, pour le justifier, des éléments de statistique, qui me manquent, et que peut-être il serait difficile de se procurer. Il ne s'agit ici que de données générales, fournies par la nature du sol et celle de ses productions; je ne présente au lecteur que de simples aperçus.

Disons d'abord que les richesses minéralogiques du territoire espagnol sont considérables. Si l'on exploitait activement les mines déjà ouvertes et qu'on en recherchât de nouvelles, l'Espagne pourrait trouver dans ce genre d'industrie la source d'une très-grande prospérité. Elle a des mines d'étain, de cuivre, d'antimoine, d'argent, de manganèse, de plomb, etc. Les plus riches mines de mercure de l'ancien monde sont au pied de la Sierra Morena, et ce ne sont pas les seules. Les Asturies ont des houillères importantes; le fer est partout. De beaux marbres, le jaspe, le porphyre, la serpentine, l'albâtre, rien ne manque à ce sol auquel on ne demande presque rien, quoiqu'on puisse tout en obtenir. Sans doute, l'exploitation des mines voudrait, pour être prospère, des hommes plus durs à la fatigue que les Espagnols, et je crains bien que, sauf le fer, le mercure et la houille, les au-

tres minéraux ne soient négligés, à moins que les étrangers ne s'emparent de ce genre d'industrie pour le traiter en grand. Mais sans fouiller profondément le sol, le cultiver à la surface pourra suffire à la prospérité de l'Espagne. Elle ne produit en céréales que la quantité nécessaire à sa consommation. Les provinces qui récoltent par delà leurs besoins, approvisionnent celles qui n'en produisent pas assez, de sorte que l'exportation est nulle, sauf les blés que la métropole expédie aux colonies, notamment à Cuba et aux Philippines. Les vins sont l'objet d'un commerce extérieur important, qui deviendrait plus considérable encore, si la fabrication en était mieux entendue et plus soignée. Malheureusement l'oïdium désole les vignobles, et j'en ai pu voir les effets désastreux. Ce mal peut être considéré comme passager; cependant, quand il aura cessé, beaucoup de vignes auront péri. L'exportation des fruits augmente tous les ans, et l'on trouve maintenant des raisins du littoral de la Méditerranée espagnole jusque dans Paris. Ils plaisent en général plus à la vue qu'au goût; la peau est dure et se rompt sous la dent, sans se diviser; séchés ils sont plus agréables. La quantité d'huile d'olive produite chaque année en Espagne est immense; toute celle que la France achète, sert uniquement à la fabrication des savons, tant cette huile a une odeur et une saveur désagréables. On cherche à la perfectionner, et Valence est sous ce rapport en grand progrès. Si elle atteignait en bonté notre huile de Provence, l'exportation en

sextuplerait en peu d'années. Le safran d'Espagne est riche en principes tinctoriaux, et sa culture pourrait s'étendre ; malheureusement c'est un produit qui trompe souvent l'espoir du cultivateur. Déjà la récolte de la cochenille s'élève à un chiffre important, ainsi que celle des soies. Certaines contrées sont couvertes de mûriers; pour en tirer parti, il faudrait que les magnaneries fussent plus nombreuses. Les soudes d'Alicante et de Murcie sont très-estimées, ainsi que le liége de la Catalogne. La réputation des laines d'Espagne les met en première ligne; mais elles coûtent cher au pays, par l'habitude, suivie de temps immémorial, de faire voyager les moutons. D'immenses troupeaux errent sur les montagnes et contribuent à les dénuder; le nombre total s'élève à plus de cinq millions de têtes, occupant près de cinquante mille bergers. Ces troupeaux appartiennent à plusieurs particuliers et sont connus sous le nom de *mestas*.

L'Espagne ne peut pas exporter de bétail; c'est à grand'peine si elle en produit assez pour sa consommation. Les chevaux andalous ne sont recherchés que comme chevaux de luxe.

Il nous semble que la source la plus certaine d'une grande prospérité pour l'Espagne réside principalement dans le sol, qu'il faut s'efforcer d'améliorer. C'est à l'agriculture que le pays doit demander la richesse. L'industrie manufacturière ne vient qu'en seconde ligne, et rivaliser avec la France et l'Angleterre est aujourd'hui bien difficile. Mais si l'Espagne parvient à

fabriquer pour elle et pour ses colonies, un résultat immense sera obtenu. Elle aurait de cette manière l'emploi de ses laines et de ses soies dans la confection des tissus, et celui de la cochenille et de la garance pour les teindre. Elle peut aussi fournir à l'exportation des savons et des alcools.

Les chemins de fer ne s'achèveront que bien lentement, mais enfin le réseau se complétera peu à peu[1]. Dans un pays aussi accidenté que l'Espagne, ils laisseront bien des populations sans communication entre elles; cependant l'influence qu'ils sont destinés à exercer, sera des plus heureuse et bien plus grande que dans aucun autre pays. L'Espagne, avant peu, sera en rapport avec la France par Bayonne et Perpignan; la visiter deviendra désormais facile : plus elle multipliera ses points de contact avec nous et plus aussi devra s'accroître sa prospérité.

La guerre du Maroc, entreprise et terminée avec tant d'entrain, sera stérile en avantages, mais elle aura réveillé l'énergie militaire du pays. Si l'Espagne pouvait, en s'établissant fortement sur la côte d'Afrique, opposer Gibraltar contre Gibraltar, et partager la prépondérance maritime du détroit, ce serait merveille. Le pourra-t-elle ? Dire à quel point les Espagnols sont humiliés d'avoir les Anglais sur leur territoire, est difficile; s'ils pouvaient les en chasser, ils y sacrifieraient leur dernier homme et leur dernier écu.

---

1. *En España se impieza tàrde y se acaba nunca.*

L'Espagne ne pourra fonder aucune nouvelle colonie et elle ne doit pas songer à recouvrer celles qu'elle a perdues; néanmoins elle n'est pas encore tellement dépouillée qu'elle ait droit de se plaindre. Elle possède à moins de trois cents lieues de ses côtes, les Canaries; dans les Antilles, Cuba, la plus riche colonie qui existe, ainsi que Porto-Rico; dans l'Océanie, les Philippines; sans compter en Afrique, de l'autre côté du détroit, certaines places dont elle vient d'agrandir les territoires.

De toutes ses possessions, Cuba est la plus prospère. Les États-Unis la convoitent et c'est un danger. Peut-être serait-il moindre si l'Espagne ne pressurait pas autant qu'elle le fait cette colonie, très-désireuse, sinon d'appartenir à une autre nation, du moins de voir alléger le joug que la métropole fait peser sur elle, fardeau qui chaque jour devient plus pesant.

Il existe en Espagne et en Portugal un parti actif et déjà nombreux, qui voudrait voir les deux royaumes réunis en un seul. C'est un projet de très-difficile exécution, puisqu'il faudrait que l'une des deux nationalités allât se perdre dans l'autre. Or ce serait le Portugal, moins considérable que l'Espagne, qui devrait être sacrifié. On pourrait, il est vrai, qualifier le nouvel État de royaume hispano-lusitain, mais je doute que cette concession pût satisfaire les opposants. Les Portugais auraient un vice-roi, et les deux familles royales se confondraient en une seule par des alliances. En admettant le but comme atteint, sans se préoccuper de savoir s'il

peut l'être, on voit qu'il en résulterait d'immenses avantages. Le nouveau royaume péninsulaire prendrait place parmi les grandes puissances européennes, et sa population, subitement élevée à vingt millions d'habitants, dépasserait celle de la Prusse. Il serait, de tous les États maritimes de l'Europe, celui qui posséderait la plus vaste étendue de côtes, celui qui aurait les frontières les plus difficiles à franchir, et par conséquent les plus faciles à défendre. Le contingent que fournirait le Portugal au nouveau royaume serait extrêmement important; il donnerait à l'Espagne la partie inférieure de ses fleuves, la seule qui soit navigable, des mines d'une facile exploitation, un sol généralement fertile et des colonies prospères, telles que l'archipel des Açores, Madère, les îles du Cap Vert, ainsi que de grandes possessions en Afrique, en Asie et en Océanie. Le Portugal aurait l'avantage d'être réuni à un grand pays et il ne serait plus, comme il est aujourd'hui, une colonie anglaise qui n'a plus, sous cette tutelle, qu'un semblant de liberté.

Mais que d'obstacles à vaincre pour opérer cette réunion! Bien qu'il y ait entre le caractère portugais et le caractère espagnol de nombreuses analogies, les deux peuples ne s'aiment pas. Ils parlent une langue différente et ne se sont rapprochés que sur les champs de bataille. Rien n'est plus rare que de voir les Portugais visiter l'Espagne ou les Espagnols le Portugal. Toutefois il est vrai de dire qu'ils ne sont ni les uns, ni les autres disposés à voyager, même dans leur propre pays.

Les deux langues ont entre elles de nombreux rapports, et le caractère espagnol et portugais ne diffèrent pas plus que celui du galicien et du castillan, de l'andalous et du catalan. Les États, en apparence les plus homogènes, ne sont guère que des agglomérations de nationalités différentes. Là ne sont donc pas les obstacles réels à la réunion projetée, réunion qui a déjà eu lieu et qui a duré une soixantaine d'années. La principale difficulté consisterait certainement à obtenir du Portugal qu'il consentît à renoncer à sa nationalité, ce à quoi, du reste, l'Écosse, à laquelle l'Angleterre était odieuse, a pourtant accédé. Quoi qu'il en soit de l'avenir de ce projet, disons que ce qui semble impossible à une époque, peut ne l'être plus à une autre. Le temps a produit des événements bien plus inattendus et bien plus extraordinaires. Ce que ne saurait faire une génération, une autre peut le réaliser. Dire d'une chose qu'elle est impossible, c'est avouer uniquement que nous ne voyons pas par quels côtés elle peut s'accomplir.

---

3. Français et Espagnols.

Entre nations voisines, on a toujours, pour peu qu'on le cherche, des raisons pour ne pas s'aimer et de vieilles rancunes qu'on peut faire revivre. Hormis le peuple auquel on appartient, quel est celui qu'on affectionne? Être voisins c'est être rivaux: l'œil est ouvert sur chaque frontière, et la jalousie nous tient éveillés. Si nous avons des préférences, c'est pour les États faibles ou pour les États éloignés dont nous n'avons rien à craindre, ceux enfin dont la puissance est inférieure à la nôtre. Qui aimons-nous, nous autres Français? à coup sûr ce n'est ni la Russie, ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, ni la Belgique; et si nous interrogions chacune de ces nations pour savoir d'elles où sont leurs sympathies, elles ne sauraient que répondre. Ce n'est donc pas d'amitié qu'il s'agit dans les rapports internationaux, mais uniquement de bienveillance. Le caractère des peuples offre toujours un bon côté qui le rend estimable, et si l'on veut porter un jugement équitable sur l'un d'eux, il ne faut pas négliger de le regarder. Les Espagnols, s'ils le voulaient bien, reconnaîtraient que c'est à la France qu'ils doivent de préférence s'attacher; notre idiome n'a pas d'autre origine que le leur, aussi pouvons-nous, sans trop d'efforts, nous faire comprendre les uns des autres; les peuples néo-

latins, Français, Italiens, Portugais et Espagnols, sont unis par un lien dont la puissance ne saurait être méconnue: celle de la langue; nos littératures sont sœurs, et tour à tour elles ont réagi les unes sur les autres. Le moule de la pensée étant le même, il en résulte une sorte de parenté intellectuelle qui nous rapproche.

Beaucoup d'Espagnols se persuadent que nous les dédaignons. Ils se trompent; nous savons ce qu'ils valent. Dans les combats que nous nous sommes livrés, nous avons été tour à tour vaincus et vainqueurs. Si nous avons porté nos armes victorieuses dans toutes les parties de l'Europe, ils en avaient conquis les plus riches contrées; si nous avons occupé leur pays, ils ont fait un de nos rois prisonnier; nous n'avons donc ni les uns ni les autres, motif à nous enorgueillir.

Il m'a semblé voir à mon dernier voyage, que les Espagnols n'avaient pas assez oublié le passé. Le monument du deux mai, les grands tableaux du musée dont j'ai parlé, certaines phrases qu'on peut lire dans leurs livres et qu'on peut entendre au théâtre, donnent la preuve que cette rancune existe. Pourtant notre conduite en Espagne a été bien plus modérée qu'ils ne le pensent ou qu'ils ne veulent le dire. Il est impossible que des armées qui guerroient dans un pays pendant cinq longues années, ne fassent pas beaucoup de mal; elles seraient nationales qu'il n'en serait pas autrement. La guerre de la succession a semé de 1834 à 1839 plus de ruines sur le sol espagnol que la guerre de l'indépendance et nous avions des armées bien plus nombreuses

qui se trouvaient dans des circonstances beaucoup plus difficiles. On ne sait pas assez que nous avons atténué, autant que nous l'avons pu, les malheurs de la guerre, et que, si cette longue lutte a pris un caractère de violence et de cruauté, ce n'est pas nous qu'il faut en accuser, car nous n'avons jamais pu, même à titre de représailles, imiter les actes de férocité sauvage dont les guérillas ont fourni tant d'exemples.

On s'est souvent moqué du nom de brigands que nous donnions aux guerilleros. C'étaient de braves soldats, dit-on encore aujourd'hui; ils se battaient pour défendre la liberté de leur pays. Il eût fallu seulement dire qu'ils ont contribué à le servir, sans qu'il y eût en eux, sinon par exception, de véritable patriotisme. Les Espagnols en ont souffert autant que nous, et lorsque nous parvenions à dissiper ces bandes indisciplinées, eux-mêmes applaudissaient à nos succès.

Ardents au carnage comme au vol, évitant les combats hasardeux, ils voulaient se gorger de sang et de butin, sans courir aucun risque; à l'affût comme les panthères, ils achevaient, en tuant nos malades, l'œuvre déjà avancée de la fièvre ou des balles. Quant à nous, jamais nous n'avons été impitoyables. Le combat fini, nous redevenions des hommes, et l'humanité reprenait ses droits. Après la prise de Saragosse, le général Leval chercha, par la sagesse de son administration, à cicatriser les plaies profondes que le siége avait faites à la ville et il y parvint. Cette grande cité, après avoir résisté aux Français avec tant d'héroïsme, leur donna

après sa soumission, des preuves de nombreuses sympathies. Suchet y fit régner l'ordre; on l'aimait, et ce qui peut paraître extraordinaire, il y était fêté, au retour de ses expéditions, comme s'il eût été un concitoyen, aux succès duquel on se fût associé par des vœux ardents. A Séville, pendant une disette, nous avions établi des distributions régulières de soupes économiques, à l'aide de nos faibles appointements mal payés. Presque partout les officiers sédentaires partageaient leurs rations de vivres avec leurs hôtes. Pendant l'assaut de Tarragone, ce fut un Français qui sauva la vie du gouverneur, en détournant la baïonnette qui allait le percer. Les officiers s'efforcèrent par tous les moyens possibles de calmer la fureur du soldat et ils y réussirent. Après un combat, qui eut lieu en Catalogne, le 3 octobre 1812, nos soldats transportèrent sur leurs épaules les Espagnols blessés, de Trenta-Passas jusqu'à Barcelone. Telle fut l'humanité avec laquelle le général Lamarque traita les prisonniers, faits à la bataille d'Altafulla, que le général espagnol, baron d'Eroles, ne put se dispenser de la signaler dans son rapport officiel, où il dit que le général français s'est acquis plus de gloire par sa générosité que par la bravoure incontestable de ses troupes. Le général anglais Clinton, après la bataille des lignes du col d'Ordal, écrit dans les mêmes termes au maréchal Suchet, pour le remercier de la manière humaine dont il avait traité les blessés et les prisonniers. Ce grand homme de guerre resta trois jours campé avec ses troupes en dehors des murs de Valence, qui avait

capitulé, voulant laisser à ses troupes le temps de reprendre leurs habitudes d'ordre et de discipline. Plusieurs villes furent embellies par nos généraux, et les monuments préservés de toute atteinte. Je sais bien que des spoliations ont été commises, que des tableaux et des objets d'art ont été enlevés. Je sais aussi que nous avions alors parmi nos soldats, des hommes aux rudes manières, dévastateurs et pillards, mais le mal n'était pas dans nos habitudes. Après la bataille de Vitoria les malheureux Espagnols ruinés trouvèrent en nous un dévouement que rien ne put lasser. Certes je ne parlerais pas du bien, si l'on n'avait exagéré le mal, et c'est uniquement pour tenir la balance égale que je parle ainsi que je viens de le faire. Si parfois les représailles furent terribles, demandez-en la cause aux guerrilleros, qui ne tuaient qu'après avoir martyrisé leurs prisonniers. Quelque affection qu'on puisse avoir pour les Espagnols, quelque estime que certains côtés de leur caractère inspirent, on ne peut se dispenser de reconnaître qu'ils sont cruels, aussi bien envers eux-mêmes qu'envers leurs ennemis. Quelques personnes qui s'essayent à chercher des explications veulent attribuer cette tendance au sang africain qui se serait mêlé au leur, je n'en crois rien. Les Arabes d'Espagne n'étaient pas plus cruels que les Espagnols et peut-être l'étaient-ils moins. C'est au climat, principalement, qu'il faut s'en prendre. Les populations exposées à des températures élevées, ont des passions plus exaltées et des mœurs moins douces que ceux qui vivent dans des

conditions opposées. L'Espagne est traversée, au centre, par le 40e parallèle qui passe par la Sardaigne, la Calabre et le Pachalik de Janina. Or, on sait que dans ces contrées les hommes se font remarquer par une grande rudesse de mœurs. Si le détroit de Gibraltar n'existait pas, l'Afrique commencerait aux Pyrénées. Les Espagnols doivent du reste à cette chaleur de sang qui les pousse vers les actes de violence et d'intolérance, plusieurs nobles et grandes qualités, une constance héroïque dans le malheur, un souverain mépris de la mort, et une bravoure à toute épreuve, qui ne demande qu'à être bien dirigée ; ils comprennent la probité, la fermeté, mais non la compassion et la miséricorde.

Les Français et les Espagnols diffèrent complètement par le caractère; le nôtre est peut-être de n'en avoir aucun. Nous avons sur tous les points du territoire un égal amour de la patrie et nous sommes prêts au besoin à lui faire le sacrifice de notre vie; hors de là, on ne sait pas trop où il faut chercher le caractère national. Normands, Provençaux, Picards, Auvergnats, Gascons, Lorrains, diffèrent les uns des autres comme s'ils appartenaient à des nations différentes. Pourtant les diverses parties de ce grand corps se font reconnaître à des qualités qui leur sont communes, entre autres une bienveillance naturelle pour tous les hommes sans distinction de frontières. Mais ce n'est pas pour parler en bien ou en mal de nous que j'écris cette étude, voulant me borner à constater que nous sommes jugés défavorablement par les étrangers plutôt sur les travers de notre

esprit que sur les défauts de notre caractère. Ce qui nous nuit le plus auprès d'elles, c'est une disposition marquée à la raillerie; on nous trouve enclins à blâmer sans réflexion, tout ce qui s'éloigne de nos habitudes. Au reste, nous nous attaquons souvent à nous-mêmes, et il nous arrive de nous dénigrer devant les étrangers, sans réfléchir combien notre dignité doit en souffrir. La légèreté qu'on nous reproche est plutôt dans la forme que dans le fond, mais il n'est pas toujours facile d'en juger. Peu clairvoyants sur ce qui nous touche, nous appelons franchise de langage, ce qui n'en est souvent que l'incontinence. Ainsi sont blessées les susceptibilités nationales, et nous nous faisons des ennemis, quoique nous ayons en nous les qualités qui nous feraient aimer.

Les Espagnols jusqu'ici sont très-peu voyageurs et n'ont eu de rapports étendus qu'avec nos armées. Or celles-ci, composées de jeunes gens animés d'un esprit particulier, ne leur ont montré qu'un côté de notre caractère ; le côté brillant plutôt que solide, la gaîté, la franchise, les sentiments généreux, mais aussi l'intolérance, l'emportement, la présomption et parfois la vanité qui sont surtout les défauts de la jeunesse.

Eh bien, malgré tout, quoique nous ayons souvent blessé l'orgueil des Espagnols, quoique nous ayons heurté leurs opinions et ri de leurs préjugés, ils nous préféraient de beaucoup aux Anglais. Nous parlons leur langue et nous sommes catholiques; c'est beaucoup. L'expérience leur avait appris pendant la guerre, que l'on pouvait, après le combat, faire de nous ce qu'on

voulait. Pour peu qu'un corps séjournât dans une ville, chaque hôte devenait l'ami de son *alojado* (de son hôte), et la vie devenait commune. Combien ai-je vu de soldats français travailler avec les artisans chez lesquels ils demeuraient, bêcher avec les jardiniers, tirer l'aiguille ou piquer l'alène avec les tailleurs ou les cordonniers; fendre ou scier le bois, aller à l'eau, relever les murs abattus et raccommoder les meubles brisés. Ceux qui ne pouvaient pas exercer leur industrie faisaient sauter les enfants et les amusaient pour apaiser leurs cris. Ainsi peu à peu se dissipaient les préventions, et sans y songer, nous faisions, en gagnant les cœurs, de la propagande au profit du roi Joseph.

Les opposants à la domination française étaient bien moins nombreux qu'on ne l'a prétendu et qu'on ne le dit encore. Si l'on eût invoqué le suffrage universel pour donner ou refuser le trône au frère de Napoléon, je ne doute pas un seul instant que le résultat du vote n'eût été très-favorable à ce prince, d'ailleurs très-bien intentionné et doué d'excellentes qualités. Il ne nous est pas bien démontré que l'opposition, en travaillant au rétablissement de Ferdinand VII, ait travaillé au bonheur de l'Espagne, et j'ai vu tout récemment encore, bon nombre d'Espagnols, très-amis de leur pays, regretter la domination napoléonienne. Elle était presque complètement établie dans la basse Andalousie, ainsi que j'ai pu le voir en 1811. Séville était à nous, corps et âme. Il en était de même de Grenade, de Cordoue, de Madrid même. Suchet non-seulement avait soumis les Ca-

talans, les Aragonais et les Valenciens, mais de plus, il les avait rendus affectueux. En Aragon on désirait que notre domination pût s'établir solidement, et quelques villages ont demandé et obtenu des armes pour repousser les guerillas, qui, sous prétexte de servir la cause de l'indépendance, dévastaient le pays. Lorsque nos troupes évacuèrent Valence, après la bataille de Vitoria, qui ruina nos affaires en Espagne, pas un soldat isolé ne fut attaqué, pas un coup de fusil ne fut tiré. Le maréchal Suchet recevait partout des témoignages d'affection et même de regret. On exprimait hautement le désir de le voir revenir. Nous pourrions reproduire un très-grand nombre de faits semblables, sans qu'il fût possible à l'armée anglaise d'en mettre un seul en parallèle.

Il est donc permis de croire qu'il existe entre les Français et les Espagnols de véritables sympathies, indépendantes des événements. Les deux nations sont intéressées l'une et l'autre à les développer. Plus nous parviendrons à resserrer les liens qui nous unissent, plus aussi nous travaillerons à notre propre grandeur et à notre sécurité. Louis XIV a dit, après avoir donné un roi à l'Espagne, qu'il n'y avait plus de Pyrénées; il faut qu'elles existent, mais à condition de ne plus être traversées que par des voyageurs pacifiques et non par des armées. L'Espagne brouillée avec la France a tout à perdre, et nous n'aurions rien à y gagner. Faisons donc des vœux pour son bonheur, et, s'il le faut, travaillons-y.

---

4. Sur la fécondité des anciens poëtes espagnols.

J'ai dit, dans ce voyage, qu'au moment de quitter Tolède, la personne qui m'accompagnait avait écrit au courant de la plume, des stances dans lesquelles elle exprimait le regret de notre séparation. Je n'en fus point étonné, des exemples bien plus remarquables d'une pareille rapidité de composition s'étant souvent offerts à moi, lors de mon premier séjour. Les Espagnols écrivent en vers aussi facilement et peut-être plus facilement qu'en prose. L'improvisation ne leur cause nulle fatigue et semble naturelle. Ainsi s'explique la prodigieuse fécondité d'un très-grand nombre de leurs poëtes. Est-ce défaut, est-ce qualité? C'est-là ce que je ne veux pas examiner ; il me suffira de montrer jusqu'où peut aller cette fécondité.

La littérature espagnole, après avoir été étudiée en France avec soin et profit, a été peu à peu délaissée et si complétement même, que vers le commencement du XIX[e] siècle, beaucoup de gens s'imaginaient qu'elle se résumait tout entière dans le *Don Quichotte* de Cervantes, seul ouvrage qui soit vraiment populaire en Europe. Les érudits auraient pu nommer Lope de Vega et Calderon, sans pouvoir aller beaucoup au delà. — Ce délaissement a cessé.

Le long séjour des Français dans la Péninsule, pen-

dant la guerre de l'indépendance, a rendu la langue espagnole familière à un grand nombre de personnes, et quelques-unes d'entre elles se sont senties disposées à étudier les chefs-d'œuvre auxquels ce bel idiome doit les qualités qui le distinguent et le placent si haut parmi les langues européennes. Il en est résulté quelques travaux estimables, et ils ont suffi pour donner le désir d'étudier plus sérieusement cette grande littérature. Aussi a-t-on vu plusieurs de nos bons écrivains passer les Pyrénées pour aller voir de près les lieux où ont vécu les maîtres de la lyre espagnole. Les ouvrages qu'ils ont publié à leur retour, ont été favorablement accueillis, et il ne pouvait en être autrement, car ils faisaient voyager le lecteur à travers une région littéraire, sinon inconnue, du moins depuis longtemps inexplorée.

Ces excursions à travers l'ancienne littérature espagnole ne pourront modifier sensiblement notre goût; mais elles serviront du moins à mieux la connaître et nous accorderons désormais aux auteurs espagnols la part d'estime qui leur est due. On a, suivant moi, grandement exagéré l'influence que ces auteurs ont autrefois exercée sur nous; elle est bien moindre qu'on ne l'a prétendu. A chaque peuple son génie. Si nous progressons, c'est à nous surtout que nous le devons. Aucune littérature étrangère n'a fait école en France. Corneille a imité Diamante, Guillen de Castro et Alarcon; Le Sage, Obrégon, Francisco de Rojas, Luiz de Guevara; mais ces imitateurs, non plus que Scarron, que nous osons

à peine nommer après ces deux écrivains, n'ont pas été imités. Florian qui connaissait également bien les deux langues, étant né d'un père français et d'une mère espagnole, s'est exercé sur les mêmes sujets que Cervantes, sans se rapprocher de la manière de ce grand écrivain. Balzac et Voiture, en prose, et Chapelain en vers, sans paraître prétendre à l'imitation, ont pris comme d'inspiration l'allure et le style recherché des auteurs espagnols. Défauts et qualités, tout s'y trouve.

Nos véritables maîtres, ceux qui ont formé notre littérature, ce sont les Grecs, soit qu'il y ait quelque rapport entre leur langue et la nôtre, soit que nous ayons compris les règles du beau de la même manière. Lorsque des novateurs cherchent à nous entraîner à leur suite dans des routes nouvelles, nous ne persévérons pas longtemps à les y suivre. Nous nous modifions sans quitter le genre qui nous est propre; nous ne saurions nous métamorphoser.

Les anciens poëtes espagnols exagèrent tout ce qu'ils peignent; l'hyperbole leur plaît par-dessus tout et ils alambiquent si bien la pensée qu'il n'est pas toujours facile de les comprendre; aussi croyons-nous que beaucoup de gens en parlent et les jugent sans avoir toujours compris ce qu'ils veulent dire. Mais les défauts de ces écrivains s'accompagnent de qualités réelles: l'élévation des sentiments, la grandeur des idées, la gravité, la décence. Pour se faire une juste opinion sur la valeur des anciens poëtes espagnols, il pourrait suffire de lire Victor Hugo. Il réunit en lui tout ce qu'ils

ont de pire et tout ce qu'ils ont de meilleur. C'est le grand langage et le style passionné de Calderon, avec ses élans magnifiques et ses mortelles langueurs ; c'est la facilité malheureuse de Lope de Vega et la sage concision de Garcilaso; c'est l'obscurité de Gongora et la limpidité classique de Herrera, qui s'est si heureusement inspiré des Grecs et des Latins ; mais ce n'est pas quand il s'habille à l'espagnole que Victor Hugo sait nous plaire. Nous préférons qu'il se rapproche de nos bons auteurs par la correction, tout en désirant qu'il conserve la vivacité de son allure et la richesse de son coloris.

En littérature, les anciens poëtes espagnols sont bien moins nos pères que les poëtes modernes ne sont nos enfants. Ceux-ci connaissent mieux nos écrivains que nous ne connaissons les leurs. Tout ce que nous produisons franchit les Pyrénées, et malheureusement ce qui est mauvais aussi vite que ce qui est bon. Il faudrait séparer le bon grain de l'ivraie, et ce n'est pas toujours facile.

Dans tous les temps, l'Espagne a été féconde en grandes et nobles intelligences, et l'époque actuelle en fait foi. Elle possède aujourd'hui une foule d'écrivains distingués dans tous les genres de littérature, cependant leurs écrits n'ont plus le caractère original des poëtes de l'ancienne école, et ils sont aussi loin des Garcilaso de la Vega, des Alarcon, des Moreto, des Tirso de Molina, des Lope de Vega et des Calderon, que nous le sommes des Clément Marot, des Villon ou des Ronsard. L'ancienne poésie espagnole est teintée

d'oriental; il ne faut pas y chercher le naturel, qu'on n'y trouve que bien rarement et à titre d'exception, mais dans leur exagération même, les sentiments dont elle développe le caractère, atteignent à un certain grandiose qui touche profondément.

Les poëtes modernes s'inspirent de notre littérature, et cependant ils conservent certaines qualités de l'ancienne école, sans lesquelles ils perdraient toute originalité. Félicitons-les d'avoir abandonné l'hyperbole et l'emphase. Ils ne demandent plus à la phrase que ce qu'elle peut donner.

Parmi les anciens auteurs, il en est un que les poëtes de la nouvelle école ne sauraient trop étudier, je veux parler de Garcilaso de la Vega, le plus pur, le plus correct et le plus harmonieux de leurs poëtes. Il imite Virgile avec un rare bonheur, et son style à la même douceur et la même fluidité. Que ne pouvait-on pas attendre de cet homme, mort à l'âge d'André Chénier, et comme lui de mort violente. Parmi les qualités qui distinguent Garcilaso, la plus éminente est la sobriété; il écrivait difficilement, tandis que d'autres auteurs ont abusé d'une facilité que semble favoriser la langue espagnole.

Cette fécondité n'existe au même degré chez aucun peuple, et elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus surprenant. C'est presque à ne pas y croire.

L'*Araucana*, poëme de don Alonzo de Ercilla, est bien supérieur numériquement aux douze fois douze cents vers de la *Pucelle* de Chapelain, car il en ren-

ferme au delà de vingt et un mille ; c'est dix mille de plus que les cent chants de la *Divine Comédie*, treize mille cinq cents de plus que les *Lusiades* de Camoens. Le poëme de Balbuena, le *Bernardo*, n'a pas moins de vingt-deux mille vers ; la traduction de la *Thébaïde*, de Stace, par Arjona, en renferme tout autant. Moreto a écrit plus de cent pièces pour le théâtre, parmi lesquelles soixante-quinze environ en trois actes ou journées, ce qui fait au delà de deux cent mille vers. Mais c'est peu de chose à côté de Calderon. On compte que cet auteur a composé trois cent vingt pièces de théâtre, c'est plus que n'en ont écrit ensemble Corneille, Racine, Molière, Crébillon, Voltaire, Regnard, Destouches, Beaumarchais, Chénier et Arnaud. Chaque pièce se compose d'environ trois mille vers, ce qui donne un total d'environ un million de vers, si on y ajoute les poésies légères. En présence de ce phénomène littéraire, on serait disposé à penser que Calderon n'a point de rival pour la fécondité; il n'en est rien cependant; un poëte a existé qui seul a composé plus de vers que ce même Calderon, même en ajoutant ceux des écrivains de l'ancienne école, et peut-être même tous ceux de la nouvelle.

Cet homme est Lope de Vega.

L'Espagne en est fière à bon titre; tout ce qui pouvait être dit sur ce grand poëte a été dit, et plus de trois cents commentateurs ont loué et commenté ses œuvres. Parmi eux, le docteur Juan Perez de Montalban, qui a esquissé la vie de Lope de Vega, débute ainsi :

Il était, dit-il, la merveille du monde, la gloire de la nation, le lustre de la patrie, l'oracle du beau langage, le centre de la renommée, le désespoir des envieux, le protégé de la fortune, le phénix des siècles, le prince de la poésie, l'Orphée des sciences, l'Apollon des muses, l'Horace des poëtes, le Virgile des épiques, l'Homère des héroïques, le Pindare des lyriques, le Sophocle des tragiques, le Térence des comiques, l'unique parmi les rares, le plus grand parmi les grands, grand sur toutes choses et en toutes matières. Cet éloge enthousiaste, personne en Espagne ne le trouvait exagéré.

On compare Lope de Vega à Shakespeare avec lequel il n'a aucun rapport. C'est un génie, et tous les hommes de génie ne le sont que parce que chacun d'eux diffère de tous les autres. Homère est Homère, Virgile est Virgile, le Dante et le Tasse sont le Tasse et le Dante. Il n'y a pour aucun d'eux ni première, ni seconde place : on ne classe que les esprits d'un ordre supérieur; tout doit se borner pour eux à des préférences, qui ne peuvent s'expliquer autrement que par les dispositions particulières de ceux chez lesquelles elles naissent.

Ce qui élève si haut Lope de Véga dans l'estime des Espagnols, c'est, indépendamment de la souplesse de son talent et de la richesse de son imagination, une facilité d'écrire qui s'est exercée sur les sujets les plus divers : Poëmes, drames, odes, discours en vers, élégies, pastorales, églogues, idylles, chants sacrés, allégories, éloges en vers, chants funèbres, épithalames,

prologues en vers, traductions de psaumes, romans en prose entremêlés de vers, épigrammes, dizains et jusqu'à des chansons et des énigmes. Ce don de produire et de produire vite était tel que Lope de Vega a pu faire dire à la fin de l'une de ses pièces, la *moza de cantaro*[1], par le personnage qui adresse au public, en terminant, le compliment d'usage : Ici se termine cette comédie, laquelle, si l'auteur perd son procès, peut en appeler à mille cinq cents autres. Oui, il a écrit mille cinq cents pièces, ce qui peut bien lui valoir son pardon pour celle-ci, — mais ces mille cinq cents pièces ont été suivies de beaucoup d'autres.

On lit dans la préface d'un livre espagnol imprimé en 1604, qu'à l'âge de 42 ans les vers qu'il avait faits pour le théâtre remplissaient vingt-trois mille feuilles de papier. En 1618, lui-même assure qu'il avait composé huit cents comédies; en 1620, neuf cents. En 1629, quand il publie la vingtième partie de ses œuvres dramatiques, il parle de dix-sept cents, et Perez de Montalban, son ami, assure qu'en 1635, année de sa mort, il en avait écrit dix-huit cents, auxquelles doivent être ajoutés quatre cents *autos sacramentales* ou drames sacrés; le tout indépendamment de soixante mille vers qui composent le volume de ses poésies légères. Don Antonio Gil de Zarate, dans son manuel de littérature (2e partie), dit que les œuvres complets de Lope de

---

1. La servante à la cruche, c'est-à-dire celle qui approvisionne d'eau le ménage.

Vega s'élèvent à cent trente-trois mille pages et à vingt et un millions de vers. Telle était sa facilité à composer, qu'il a déclaré avoir écrit plus de cent pièces en 24 heures de travail, réparties sur deux jours :

Y mas de ciento, en horas veinte y cuatro
Pasaron de las musas al teatro.

La vie tout entière de Lope de Vega, n'a pu être qu'une longue improvisation et il est permis de croire qu'il ne s'est jamais donné la peine de corriger un seul vers.

Pour ajouter à l'étonnement que doit faire naître une pareille fécondité, il faut se rappeler que Lope de Vega a eu une jeunesse orageuse et dissipée ; qu'il a rempli les fonctions de secrétaire auprès de plusieurs grands seigneurs et qu'il a été soldat. Il faut noter encore que vers la fin de sa vie il a reçu les ordres, et qu'il a rempli ses devoirs de prêtre avec un zèle admirable ; combien de journées perdues pour la composition poétique !

Que ce grand homme laisse prise à la critique, qu'il ait abusé de sa facilité pour produire des écrits faibles et diffus, personne n'en doutera. S'il en était autrement il cesserait d'appartenir à l'humanité, car il aurait pour lui, tout à la fois, et la quantité et la qualité. Malgré tous ses défauts, il n'en est pas moins, comme auteur dramatique, ainsi que l'a dit Cervantes, le maître du théâtre espagnol.

Écrire deux mille deux cents pièces, faire le plan de chacune d'elles, tracer des caractères, trouver des dénouements, enfin les faire représenter : quoi de plus

extraordinaire ! Toutes sont écrites en vers et en trois actes ou journées. Il est bien vrai que l'unité de lieu et l'unité de temps ne sont pas observées; mais cette licence, regardée naguère en France comme une énormité, n'en est plus une aujourd'hui. Pour ajouter à la difficulté de composition, il est bon de savoir que dans ces comédies il existe des stances, des sonnets, des *letrillas* avec refrain, des rodondilles et autres pièces ayant toutes une facture particulière. Les grandes répliques sont en outre régulièrement divisées en sizains, octaves et dizains, de sorte que, indépendamment de la nécessité de créer et de conduire une pièce, il faut faire d'un tout, en apparence unique, une véritable mosaïque de morceaux de facture très-souvent différente.

Les poésies non dramatiques de Lope de Véga renferment plusieurs grands poëmes, et ils y figurent pour plus de treize mille vers. Le nombre des pièces détachées (*poesias sueltas*), dans les œuvres choisies seulement, dépasse trois mille et aucune ne ressemble à l'autre.

Lope de Véga a voulu s'excuser de sa prodigieuse fécondité; il servait, a-t-il dit, son public en raison de ce que son public valait; mais il nous semble que si cet auteur eût voulu faire autrement, il n'aurait pu y réussir. Sa nature était de faire vite, et sans doute le travail, loin de rien ajouter à la perfection de ses œuvres, leur aurait nui.

Si nous adoptions le chiffre de vingt et un millions

de vers, donné par Don Antonio Gil de Zarate, il en résulterait que les œuvres poétiques de Lope de Véga formeraient mille sept cent cinquante volumes in-8°, de 400 pages à 30 lignes à la page; si Eugène Sue, Alexandre Dumas et George Sand eussent écrit leurs romans en vers, ils n'auraient accompli qu'une faible partie de la tâche immense que Lope de Véga a su remplir seul.

Mais ce chiffre est évidemment exagéré.

En admettant que le nombre des pièces de théâtre écrites par Lope de Véga soit bien exact, et la preuve semble en avoir été acquise, nous verrons que les deux mille deux cent pièces à trois mille vers en moyenne pour chacune d'elles, donneraient seulement six millions six cent mille vers et les poésies non dramatiques soixante mille; supposons, ce qui est très-probable, qu'il y ait quelques centaines de mille vers perdus et l'on pourra atteindre à sept millions.

Lope de Véga, ayant vécu 73 ans, a pu travailler en moyenne pendant 55 ans, à raison de 300 jours par an; il a donc fallu que cet homme extraordinaire composât par jour plus de quatre cent vingt vers, ce qui effraie l'imagination. Cette fécondité est une puissance, et personne dans aucune littérature n'a pu en approcher, même de loin; car il faut admettre que certains jours il en a dû faire deux ou trois fois davantage.

Delille, l'un de nos poëtes les plus féconds, qui a écrit environ soixante mille vers, — et l'on est bien près de les lui reprocher, — n'est pourtant, à Lope de

Véga, sous le rapport numérique, que comme 1 est à 116,66; ce qui veut dire, par exemple, que quand le poëte français avait écrit les six mille vers de son poëme des Trois Règnes, le poëte espagnol avait dû en composer sept cent mille, le tout indépendamment du temps employé à tracer le plan des deux cent trente-trois pièces de théâtre, pour lesquels ces vers auraient été faits. Quel merveille, et que c'est bien là en effet un *monstruo de naturaleza,* un prodige de nature.

III.

VARIA.

1. Moyens de transport.

Les voyageurs-touristes n'ont encore à leur disposition en Espagne que des diligences, sauf quelques chemins de fer (*ferro-carrils*), dont le principal est la voie ferrée de Madrid à Alicante. En arrivant à Bayonne, dans la saison des voyages, on ne trouve plus que de mauvaises places dans les diligences. Les Espagnols qui visitent la France écrivent aux administrations pour retenir leurs places (*asientos*), quinze ou vingt jours avant qu'ils puissent les occuper. Il ne reste plus que quelques siéges sur l'impériale, encore sont-ils fort recherchés et aussi chers que les autres; on a réfléchi que si l'on était plus mal, on voyait mieux. Les prix ne sont pas fixés pour l'année; l'administration les élève en été et les abaisse en hiver. Pendant l'avant-dernier automne, une place d'intérieur pour aller à Madrid ne coûtait pas moins de 158 francs pour franchir 105 lieues d'Espagne, environ 140 de nos anciennes lieues de poste. Ces véhicules sont mal construits. L'impériale est si basse qu'un homme de moyenne taille ne peut dresser la tête, étant assis, et cependant le siége n'a guère plus de 30 à 35 centimètres de hauteur, de sorte que les genoux s'élèvent au-dessus du niveau du bassin. Pour comble de maux, la capote, mal soutenue par

une simple traverse, s'abat sur la tête du voyageur, réduit à la porter durant toute la route. Lorsqu'on est parvenu à percher dans cette étroite cage, après avoir exécuté des manœuvres qui feraient honneur à quelque acrobate renommé, il n'est plus possible de descendre pendant les relais autrement qu'en se suspendant à une longue courroie flottante qui sert à remonter quand on a le pied ferme et la main sûre. C'est le matelot qui saisit un cordage pour gagner une hune et se mettre en vigie. L'avantage de l'impériale consiste à jouir de la vue de la campagne.... quand cette vue est belle; encore faut-il que le conducteur n'ait pas jeté sur le tablier quelque gros sac d'orge et de caroubes pour le dîner de ses bêtes, ou le harnais d'une pauvre mule fourbue, par suite de quoi, il n'est plus possible de se mouvoir et de porter la tête en avant. Dans cette situation contrainte, il m'est arrivé d'avoir derrière moi, sous la bâche, encombrée de malles, de boîtes et de paquets, des colis qui empiétaient sur ma place et me torturaient du contact forcé de leurs bords anguleux, très-mal protégé que j'étais par un rideau mobile en cuir, exactement moulé sur les corps durs avec lesquels il était mis en contact. Parfois des voyageurs, à bout de patience, désertent le poste et s'écrient : Ce n'est pas là une place pour des chrétiens (*Esò no es cosa de cristianos*). Et que l'on suppose un accident : une roue qui se brise, un essieu qui se rompt, des chevaux qui s'emportent et versent la voiture, c'en sera fait des voyageurs de l'impériale; mais on ne verse pas et l'on

va grand train, grâce au fouet, au bâton et aux pierres qui tombent sur le dos des bêtes en s'accompagnant de cris et de blasphèmes.

On a si souvent parlé de l'attelage des diligences espagnoles que je ne veux presque rien en dire. Deux hommes et un jeune garçon conduisent la voiture ; le conducteur ou *mayoral*, qui a la haute main et un rôle actif, siége à droite et distribue, en véritable prodigue, les coups de fouet aux bêtes qui sont à sa portée. Il a près de lui le *zagal* (le berger), principalement chargé du bâton et des pierres ; il les ramasse en courant, s'en approvisionne, les lance avec une grande adresse, peu soucieux du mal qu'il peut faire aux bêtes qu'il atteint. En tête de l'attelage, et cavalier du cheval de gauche de la première paire de bêtes, se trouve le *delantero* (celui qui va devant), armé d'un fouet de poste. C'est un jeune garçon de 12 à 14 ans qui fait ce dur métier, non pas seulement pendant un relais, mais presque toujours du départ à l'arrivée. A le voir secoué sur le dos de sa monture, je le plaignais et m'étonnais qu'il pût résister ainsi, pendant de longues heures, à la fatigue, et au sommeil que la fatigue provoque. C'est lui qui est vraiment le conducteur, et qui seul a la responsabilité du salut de ce petit monde qu'il traîne après lui ; il en est fier et à bon droit ; il doit avoir le poignet solide, la main adroite, et l'œil bien ouvert. Lorsque nous traversions quelques villes ou villages à rues étroites et tortueuses, le *delantero* disparaissait dans les tournants avec une partie de son attelage, et sans

se troubler, il savait les franchir résolument, et avec une grande adresse. Le *delantero* que nous avons eu de Valladolid à Madrid est resté en selle vingt-deux heures sans être brisé, toujours caressant le dos de ses bêtes de la mèche ou du manche de son fouet. C'est à ce pauvre garçon que devrait s'adresser la générosité des voyageurs; or il est, comme il arrive souvent, le plus utile et le plus mal payé.

Le système des conducteurs est de franchir les montées au galop et de s'observer dans les descentes. Ils blâment l'habitude française qui est contraire, et prétendent que l'élan imprimé à l'attelage, le fatigue bien moins que s'il marchait au pas. On fait environ 11 kilomètres à l'heure; les mules vont du même train que les chevaux. L'usage de ceux-ci est fort restreint. Jamais nous n'avons eu moins de sept bêtes, très-souvent huit, neuf et même jusqu'à dix, lorsque la route était montueuse. Les cris que les conducteurs jettent aux oreilles de l'attelage sont étourdissants. Ce sont presque toujours des interjections qui tirent leur mérite du ton bref et brusque avec lequel elles sont vociférées; il tient de l'effroi, de la surprise, de l'étonnement, de la colère. J'ai vainement cherché à les retenir. Le mode d'intonation en fait toute la valeur. Peut-être un musicien parviendrait-il à noter ces sons bizarres, qu'on ne saurait rendre par des lettres et qui expriment le reproche, l'encouragement, le mécontentement, la menace, etc. Les mules sont toujours des *catalina*, des *catarina*, des *mariquita*, des *marquesa*,

ou bien des *capitana*, des *coronela* et des *generala*. Quelquefois on les désigne seulement par le nom de l'espèce à laquelle ils appartiennent : *macho! mula! caballo! yegua!* mulet! mule! cheval! jument! Mais quelles que soient les qualifications données, elles sont comprises à merveille par les animaux auxquels elles s'adressent. On croirait qu'hommes et bêtes ont été à la même école.

Au moment du départ, le mayoral frappe sur les mules comme pour les mettre en haleine; elles ruent, sautent et se démènent sans bouger de place. Si ce jeu dure trop longtemps, les spectateurs s'en mêlent et administrent aux bêtes des coups de gaule ou de bâton; les enfants surtout y mettent une extrême bonne volonté. L'attelage excité, et il le serait à moins, se lance au galop et recueille encore en traversant les rues, quelques volées de coups de bâton des passants. L'empressement que chacun y met, semble indiquer qu'on y trouve du plaisir. Sans doute c'est peu de chose, comparé à celui que promet la prochaine course de taureaux; là, comme en un jour de bataille, des morts et des mourants seront étendus sur l'arène, toutefois on profite de ce qui se présente et l'on pelote en attendant partie.

La conversation que le conducteur ouvre avec le *zagal* ou avec le *delantero* est fréquemment interrompue par de vives apostrophes adressées à l'attelage.

« Dis-donc, Minuto, où ton maître a-t-il acheté Bandolero ? »

« Maudit sois-tu en ton âme Bandolerooooo ! et la Zagala, la Zagala ! Gare à elle, gare à l'autre ! gare à toutes ! ! Si je descends, si je descends... et pourquoi non, pourquoi non, ao, ao, aooo ! aïda aaaa ! ! ha ! ! »

« Qu'a-t-il fait de ce petit cheval noir, qu'il fallait tenir si court de bride ? hein, avait-il le sang chaud, celui-là ? »

« Coronela ! Coronela ! .. et la Morata, et la Gaona ! Si je vais à elle avec mon sabre ... un sabre de Toleô (Toledo) ooooo ah ah ! ha ! ! »

« Jette-toi à gauche, Francisco ! jette-toi à gauche, Caramba ! ne vois-tu pas les vaches ? »

« Comisaria ! Comisaria ! si j'y vas, si j'y vas, bien sûr qu'elle aura un trou à la peau ; grand ! grrand ! ! grrrand ! ! ! ahah ! Brrr, aoa ! aoah ! ! »

« Bon ! tu nous conduis sur les pierres à présent ; sang de punaise ! Est-ce que tu dors, Minuto ! Tape, tape, ferme ! c'est ça ; v'là que ça roule ! »

« En avant ! en avant ! aha ! ha ! ! ha ! ! ! arrivez mes hirondelles (*golondrinas*) ! il y aura du bon, du bon ! orge et paille ! en avant... en avant ! »

Voilà, sauf les jurons qui accompagnent chaque phrase courte ou longue, et même chaque membre de phrase, le peu que j'ai pu comprendre de ces propos de grande route.

Les voyageurs se plaignent, mais sans succès, de la mauvaise construction des diligences et du prix des places ; j'ai fait comme les autres et il m'a été répondu, qu'il fallait laisser en paix des mourants, que les che-

mins de fer vont faire disparaître. Mais il y en a pour longtemps encore; le chemin de fer de Bayonne à Madrid ne sera guère terminé avant six à sept ans; celui de Cadix en exigera peut-être davantage. Les routes ferrées sont confiées à des ingénieurs français, ils font tout ce qu'ils peuvent pour avancer les travaux; malheureusement les fonds manquent et beaucoup d'argent est nécessaire pour vaincre les difficultés que présente presque partout le terrain, coupé par de nombreuses sierras.

Les véhicules dont on se sert pour le transport des marchandises sont des voitures à deux roues, nommées *galeras*, qui servent aussi aux voyageurs, s'ils ne sont pas trop pressés d'arriver. Ces voitures sont attelées de mules disposées en une longue file. On voit sur les routes de véritables caravanes de mulets et d'ânes chargés de blé, de sel, d'outres à vin, de charbons de bois ou de broussailles. En voyant les services rendus par ces animaux, on se prend à les voir avec plaisir et à grandement les estimer. Sans eux, l'Espagne n'aurait ni commerce, ni moyens de transport à travers les montagnes qui la sillonnent dans tous les sens.

L'homme est ingrat; non-seulement il maltraite les animaux domestiques, mais de plus il les dédaigne et n'estime en eux rien au delà des services rendus. Le chien sert de terme de comparaison pour tout ce qui est laid, sale et méchant; le cheval, si résigné, si patient, si courageux n'est pas mieux traité; quant à

l'âne on a été jusqu'à lui refuser les qualités dont nous tirons le parti le plus avantageux. Pour apprécier cet animal à sa valeur, il faut le voir en Espagne, patient sous les coups dont on l'accable ; sobre, laborieux, affectueux même, pour peu qu'on le caresse, sans nulle prétention, cédant le pas au cheval et même au mulet, dont il est le père, quoiqu'il puisse par sa ténacité au travail lasser l'un et l'autre. Peu lui suffit, un chardon qu'il saisit adroitement et dont il écrase les épines sous la dent, voilà son régal. Partout il trouve un refuge et partout sa nourriture. Entend-il son maître venir, il se met à braire de satisfaction, son œil s'anime, il dresse ses longues oreilles, allonge sa bonne et grosse tête et lui souhaite ainsi la bien-venue. Il exprime sa joie par le rire, son ennui par le braiement. On lui reproche d'être entêté ; mais s'il était parfait, l'homme serait-il digne d'être son maître ; d'ailleurs cet entêtement ne devient-il pas de la ténacité quand il travaille ? Le cheval respire la guerre, tandis que l'âne se plaît dans la paix. Sans doute c'est un spectacle intéressant de voir un hardi cavalier, chevaucher à travers la plaine, mais qui n'a vu avec plaisir un vieillard rentrant le soir au logis, tranquillement assis sur son âne, soigneux d'éviter les pierres de la route. On ne le voit pas traîner des engins meurtriers, ni porter sur son dos des hommes bardés de fer, mais c'est lui qui conduit au marché les légumes du potager, les fruits du verger et le grain au moulin. Quand on l'estime ce qu'il vaut et qu'il a été soigné dans son enfance, il prend une plus

grande taille et sa robuste échine peut recevoir une selle. On peut alors se confier à lui, son pied est sûr, et son allure, soutenue quoique modérée, donne la certitude que le but du voyage sera atteint. Le cheval travaille comme deux ânes, mais il mange comme quatre ; c'est ainsi que l'importance économique s'équilibre. Il faut pour le cheval une écurie spacieuse, l'âne pour se trouver à l'aise, n'a besoin que d'un coin de l'étable, ayant près de lui le bœuf et le mouton. Tel il était quand vint le Christ, ce parfait modèle de douceur et de résignation ; le Sauveur, pour relever la dignité du pauvre et lui enseigner la patience, a voulu naître dans la pauvreté, uniquement entouré des animaux qui donnent le mieux à l'homme l'exemple de la mansuétude et du courage.

---

2. Auberges espagnoles.

Il est temps de réhabiliter les auberges espagnoles. Je ne doute pas que dans les très-petites villes il n'y ait encore de détestables *posadas*; mais elles sont uniquement à l'usage des voyageurs de la basse classe qui ne sauraient s'en plaindre, n'en connaissant pas d'autres. Dans les montagnes et les lieux écartés, tout à fait éloignés des villes et des bourgs, il est très-vraisemblable qu'elles sont malpropres et souvent dépourvues du nécessaire; mais pourquoi s'en étonner? on ne doit voir en elles que des espèces de caravanserails, des lieux d'abri contre la pluie et contre l'ardeur du soleil; les voyageurs sont si rares que si l'on faisait des provisions, elles se gâteraient.

Sur les routes parcourues, tout est bien ou passable. Les chambres suffisamment aérées ont des lits en fer avec de bons couchages et du linge propre; les hommes de toutes les tailles peuvent s'y étendre à l'aise. Parfois les meubles ont des formes antiques et la serrurerie en est grossière, mais on s'en console facilement; plus agréables à la vue, ils n'ajouteraient rien au confort. L'adoption des lits en fer a eu pour résultat d'éloigner les punaises; je n'en ai pas vu une seule pendant ce dernier voyage. Dans presque tous les États européens, les maîtres d'hôtel parlent français; il n'en est pas de

même en Espagne; il faut pour voyager facilement dans ce pays, parler l'espagnol, ce qui du reste n'est pas difficile.

Le prix des hôtels espagnols n'est pas plus élevé que celui des hôtels français; peut-être même est-il inférieur. Les domestiques ne sont point exigeants, et se contentent de ce qu'on leur donne. Sans être le moins du monde obséquieux, l'hôte et les gens de service se montrent empressés et polis.

Beaucoup de voyageurs se sont moqués de l'habitude de faire payer pour le bruit (*por el ruido*). Rien de semblable n'a lieu aujourd'hui dans les hôtels (*fonda*). Mais avant de blâmer les usages des pays étrangers, il faut s'assurer d'abord s'ils n'ont pas un côté raisonnable et voir s'ils n'existent pas ailleurs, sous un autre nom. Dans les auberges des lieux écartés où le voyageur apporte avec lui le couchage et le manger, l'aubergiste, sous la qualification de payer *por el ruido*, demande un salaire légitime. On occupe sa maison, c'est un loyer qu'il faut acquitter. En Suisse, il y a plusieurs années, j'allai changer de linge dans une chambre de l'hôtel, on me compta cette chambre comme si je l'eusse occupée tout un jour. Lorsque dans un restaurant on veut boire le vin de sa cave, il vous est compté 50 ou 75 centimes *pour le bouchon*. Enfin dans les hôtels, ne paie-t-on pas *por el ruido*, en donnant jusqu'à un franc pour une bougie que l'on ne brûle pas ou bien en payant dix pour cent de la dépense totale, pour le service. Je n'ai rien vu pendant mon voyage d'aussi

exorbitant et la note de l'aubergiste, outre qu'elle ne demande rien *por el ruido*, ne s'augmente en Espagne ni du prix d'une bougie que vous n'avez pas consommée, ni d'un supplément de dix pour cent au profit des domestiques, lesquels fort souvent n'en demandent pas moins une gratification, déclarant que le montant de la note entre tout entier dans la poche du maître, ce qui est vrai très-souvent.

Voici le relevé de quelques-unes de mes dépenses d'hôtel pendant mon voyage; il permettra de juger que les prix sont extrêmement modérés. A Madrid j'étais logé au 1er avec salon et chambre à coucher; je faisais deux repas complets, avec vin à discrétion; on ne m'a pas compté le service ni l'éclairage et je payais par jour 30 réaux (7 fr. 80 c.). A Tolède, Fonda de Lino, Calle Santa Justa, deux déjeuners et deux dîners 31 réaux (8 fr. 06 c.). On n'a rien exigé pour la chambre. A Valence, hôtel de Paris, Calle de mer nº 52, logement et deux repas 30 réaux (7 fr. 80 c.), sans frais accessoires. A Barcelone, *Fonda de las Cuatro naciones*, sur la Rambla, déjeuner et dîner 18 réaux (4 fr. 68 c.), chambre 2 fr. 08 c., par jour 6 fr. 74 c. J'ai vu reparaître la bougie, *bugia*, pour 2 réaux.

Tout cela n'est-il pas convenable et ne voit-on pas que nulle part en Europe les conditions ne sont meilleures?

---

3. Les marchés.

Quand je voyage à l'étranger, je ne manque jamais de visiter les marchés; j'y trouve la ville et la campagne, les marchands et les acheteurs, les maîtresses et les servantes. C'est là que je puis étudier la véritable physionomie de la ville et que je la vois telle qu'elle est à son réveil, avant qu'elle ait fait sa toilette.

En Espagne les marchés couverts, même dans les grandes villes, sont très-rares. D'ordinaire le marché étale ses richesses sur les grandes places et il y en a dans toutes les villes. Ce qui frappe d'abord, ce sont les amas de tomates, de piments, de melons et de pastèques, et l'on comprend très-difficilement une pareille consommation quand on est Français. Les fruits ne sont ni beaux ni abondants, sauf les oranges, les citrons et les grenades. Dans toute la vieille Castille et l'Aragon les fruits et les légumes viennent de le Rioja, et les muletiers (*arieros*) qui approvisionnent ces provinces, ressemblent par la tenue à des lazzaronis; ils jettent sur leurs épaules une pièce d'étoffe (*manta*) en tissu rayé rouge ou bleu, et chaussent *las alpargatas*, sorte de souliers très-découverts, à semelle de cordelettes de chanvre, sans autre empeigne qu'une pointe obtuse pour recevoir le gros orteil, avec un fort tissu de fil pour soutenir le talon. Cette espèce de sandale est maintenue à l'aide de galons entre-

croisés qui se serrent à la manière des cordons du brodequin. La coiffure de ces hommes est extrêmement diversifiée et généralement bizarre. Chapeaux à fond plat et à bords dressés s'élevant à son niveau, bonnets de toute espèce, *monteras*, *gorras*, etc., qui demanderaient une description particulière.

La boucherie de San Sébastien est couverte et de fort bonne apparence; la propreté ne laisse rien à désirer. La municipalité a deux préposés pour la vérification du poids et de la qualité de la viande, et cette vérification est obligatoire. Les bouchers s'étant coalisés pour élever la taxe, la ville a fait acheter des bestiaux et les a vendus aux anciens prix. Cette lutte, qui n'a pu être longue, commençait seulement lors de mon passage.

Madrid n'a que deux marchés couverts et ils sont petits; partout ailleurs tout est mêlé, viandes, légumes, fruits, petites industries; l'encombrement est incroyable.

Le marché de Valence est richement approvisionné. J'y ai vu de beaux poissons et de belles volailles, tous les légumes et tous les fruits cultivables ou cultivés, le chervi, les patates, d'énormes ognons; les tubercules du souchet comestible; des pistaches de terre, torréfiées comme les châtaignes; des olives confites, des lupins (*Lupinus luteus*, L.), cuits à l'eau salée qui en enlève l'amertume, des moules de rivière; des calmars dont on mange les tentacules à la poulette; des limaçons (*helices*) de plusieurs espèces, cuits; une foule de variété de melons, des caroubes, des glands doux (*bellotas*.) Puis des piments, d'un rouge à faire honte au corail,

ou d'un vert olive qui plaît à l'œil ; des tomates de toutes les formes et de toutes les nuances; viennent ensuite les oranges, les citrons, les grenades, les jujubes, ainsi que tous nos fruits, pommes, poires, amandes, châtaignes, les mûres de la ronce; les azeroles, les fruits du *Cactus Opuntia*, L. (*higos de tuna*) et d'admirables raisins. Cette abondance et cette variété sont vraiment merveilleuses.

A Barcelone, au centre de la ville, s'étend un grand marché couvert, très-bien approvisionné, et la police y fait régner le plus grand ordre.

C'est principalement sur les marchés que le pain est mis en vente; ses formes sont très-diversifiées; il est généralement fort blanc, mais compact, mince de croûte et durcit très-vite; il est à peine levé, et ressemble à du biscuit. On fait pourtant dans beaucoup de villes un pain qui se rapproche du nôtre, aussi le nomme-t-on pain français.

A Vitoria on livrait le mouton 13 cuartos (35 c.) la livre, le thon 10 cuartos (26 c.).

Le lait de vache et celui de brebis se vendaient au même prix, environ 16 centimes le litre; le lait de brebis n'est en usage que durant une partie de l'année; lorsque les brebis sont pleines, le lait de vache est seul usité. Par une singularité, sans exemple ailleurs, il se vend plus cher les dimanches et les jours fériés que dans la semaine.

———

4. Cuisine espagnole.

Les Espagnols sont sobres, et ils doivent cette qualité à leur climat. On sait que dans les pays chauds, Italie méridionale, Portugal, Algérie et toute l'Afrique, les besoins de l'estomac n'ont qu'une médiocre énergie.

Toutes les contrées qui manquent de pâturages, manquent aussi de viande de boucherie, et celle qu'on y vend est maigre. Le poisson n'est qu'à l'usage des populations maritimes; j'entends parler du poisson frais, d'un transport si difficile qu'il perd en quelques heures, sous l'influence d'une température élevée, les qualités qui le font rechercher. Les légumes sont presque tous printaniers, et durant la plus grande partie de l'année il faut se contenter de farineux : pois, haricots, pois chiches, lentilles et riz. C'est ainsi que la sobriété, qui était une nécessité, devient une habitude. Le climat règle la quantité et la nature des productions alimentaires, et l'estomac réduit ses exigences au plus bas tarif; c'est un viscère fort accommodant qui sait au besoin borner ses désirs.

Plus un pays est fertile, plus ses productions sont variées et plus aussi sont nombreuses pour l'art culinaire, les chances de perfectionnement. C'est par lui que l'on peut juger de la richesse territoriale et de l'aisance individuelle. Peut-être les Français doivent-ils

l'excellence de leur cuisine à des dispositions natives ; mais elles eussent été sans résultat, si les productions de la terre eussent été moins parfaites.

Nos richesses gastronomiques sont aussi grandes que variées, et la nature nous a donné pour les apprécier dignement, la faculté de percevoir les saveurs, mieux que quelque peuple que ce soit. Les Allemands et les Italiens (si peu semblables entre eux), ont pour l'ouïe ce que nous avons pour le goût. Sous ce rapport l'Europe entière est dans l'enfance et son éducation est à faire. Ailleurs qu'en France eût-on les meilleurs matériaux culinaires, on ne sait pas en tirer parti; et l'on ne sort du cercle des saveurs fades que pour tomber dans les saveurs violentes. La juste mesure manque, les gradations on les néglige; *les accords* on ne les sent pas. En musique on dit avec raison *avoir de l'oreille,* en cuisine on devrait dire *avoir du palais* et reconnaître que les Français en sont doués.

La cuisine espagnole a toujours eu la plus mauvaise réputation du monde, et elle la mérite, quoique la cuisine italienne ne soit guère meilleure; nous avons dit les causes de cette infériorité; le sol, fertile en céréales, est très-pauvre en fruits et en légumes. Le beurre manque; l'huile est mauvaise; les bestiaux sont maigres; le poisson est rare ainsi que le gibier. Du moins les Espagnols devraient-ils perfectionner leur huile, eux qui ont les plus belles olives de l'Europe, donner à leur pain des qualités qui lui manquent, et faire un vin qui pût flatter le goût. Le pain n'est pas

levé, le vin est rude et grossier, la rancidité est pour l'huile le résultat inévitable de son mode d'extraction. Or, en Espagne le besoin d'améliorer les produits alimentaires n'est pas senti et le palais des indigènes s'est accoutumé aux saveurs de mauvais aloi; il faudrait faire son éducation, et si elle se fait, ce n'est que lentement et à la suite de quelque voyage en France.

Dans les bons hôtels, il y a des cuisiniers français; souvent on fait une cuisine mixte, espagnole et française. Sur la route de Bayonne à Madrid la table était fort tolérable. A Tolède elle laissait à désirer. A Valence, le maître de la fonda était Français et la table d'hôte pouvait passer pour bonne; il en était de même à Barcelone. Malheureusement les vins m'ont semblé détestables, sans bouquet, sans transparence, chargés de matière colorante et d'alcool. Je ne pouvais les boire purs, et l'eau mettait en relief leur mauvaise qualité; aussi buvais-je d'abord le vin, puis l'eau comme correctif de la mauvaise saveur du vin et pour ne rien en conserver. Au reste, ce n'est pas dans les hôtels qu'il faut juger la cuisine espagnole; car là, plus ou moins, la France fait invasion, il faut l'étudier dans les maisons particulières; c'est pourquoi j'ai voulu pendant les quinze jours passés dernièrement à Madrid, être nourri à l'espagnole.

La première remarque à faire c'est que cette cuisine est très-peu variée. Partout et toujours au dîner la *olla podrida* ou pot-pourri. Nos ancêtres nommaient ainsi leur pot au feu que l'on faisait cuire, avec tout ce qu'on

y ajoutait, jusqu'à paraître pourri; en d'autres termes, jusqu'à ce que les viandes fussent en quelque sorte méconnaissables par excès de cuisson. Plus tard le mot pot-pourri a désigné, par extension, tout amas de choses incohérentes. La Olla podrida espagnole est notre pot-au-feu, mais plus compliqué. La base de ce mets est la chair de bœuf, à laquelle on associe le lard, le veau, une poule avec force légumes, haricots verts, choux, aubergines, garbanzos (pois chiches) surtout, carottes, panais et quelque plante aromatique. On colore le bouillon avec le safran, du moins dans les provinces méridionales, et quand la cuisson est avancée, on y ajoute un saucisson (*morcilla*) et des saucisses (*chorizos*).

Toutes les recettes ne sont pas à beaucoup près aussi simples; voici celle qui est suivie dans les grandes maisons d'Andalousie; on fait cuire à part dans un pot en terre un morceau choisi de bœuf, un poulet, un gros morceau de lard et des garbanzos que l'on a fait tremper la veille dans l'eau; d'abord on fait bouillir rapidement, puis après mijoter pendant quatre à cinq heures. En même temps on met cuire dans un autre pot, également en terre, tous les légumes possibles, laitue, choux, haricots verts, poirée, carottes, fèves, céléri, chicorée, ognon, piment, etc., on ajoute des saucisses, un saucisson et un *demi-groin* de cochon. Après coction complète, on jette l'eau et on sert le bœuf sur un lit de légumes, flanqué du poulet, du lard et du groin; le tout est ensuite arrosé avec le bouillon très-réduit du pot-au-feu au bœuf et l'on sert chaud. L'odeur

de ce mets est délicieuse et l'aspect tout à fait appétissant. Les Espagnols déclarent plaisamment que l'on peut faire entrer dans la olla tout ce qui n'est pas contraire à notre sainte mère l'Église, à l'orthodoxie et aux bonnes mœurs. Le porc sous diverses formes, joue un grand rôle dans ce mets national; aussi dit-on souvent :

No hay olla sin tocino,
Ni sermon sin Agostino.

Presque tous les potages, gras ou maigres, sont aromatisés avec quelques feuilles de menthe; les Espagnols estiment tant cette plante qu'ils lui donnent le nom de *yerba buena,* la bonne herbe. La plupart des familles se contentent d'une olla podrida de composition fort simple, mais ils en rehaussent le goût en l'accompagnant de piments verts et de toutes sortes d'assaisonnements.

On mange des *menudillos* (des menus), c'est-à-dire tout ce que renferme le corps d'un poulet et même, en Andalousie, les boyaux. Avant de trouver cela extraordinaire il faut se rappeler nos andouilles, faites avec les boyaux du porc. C'est en Espagne comme en France un mets friand que les criadillas (*Testiculi gallorum*).

La *ropa vieja* est un raccommodé de bœuf de la veille, dont les fibres ont été divisées avec les doigts. On les met peu à peu dans des tomates frites au beurre, jusqu'à ce qu'ils en aient pris le goût et que toute l'eau, contenue en abondance dans ce fruit, ait été évaporée; on y ajoute aussi des piments doux.

Il y a encore *los huevos estrellados*, les œufs pochés et la poule au riz, *pollo con arroz*, qui est fort en estime.

Les plantes qui entrent dans une julienne espagnole sont innombrables; voici les principales selon la saison:

Oseille (*acedera*).

Ache sauvage (*apio sylvestre*), *Apium graveolens*, L.

Estragon (*estragon*).

Cresson (*berro*).

Bourrache (*borraja*).

Chervi (*chirivia*), *Sium Sisarum*, L.

Panais (*pastinaca*), *Pastinaca sativa*, L.

Menthe (*yerba buena*), plusieurs espèces.

Pourpier (*verdolaja*).

Doucette (*canonigos*), *Valerianella Locusta*, L.

Carotte (*zanahoria*).

Thym (*tomillo*).

Pimprenelle (*pimpinelo*), *Poterium Sanguisorba*, L.

Le *gazpacho* est une espèce de salade; il varie dans sa composition, voici celle qui m'a été donnée:

On pile une gousse d'ail et un petit ognon de manière à les mettre en pâte, on les mêle avec une mie de pain trempée dans le vinaigre; le mélange étant bien fait, on le délaye avec de l'huile et on jette le tout sur du pain en morceaux, après quoi on ajoute le sel et le vinaigre comme pour une salade, plus une quantité d'eau qui varie suivant les goûts. En Andalousie la laitue et les concombres y figurent, ainsi que le piment et le safran.

On donne le nom de *sopa de gato*, soupe au chat, à du pain frit dans l'huile avec de l'ail, puis détrempé dans l'eau chaude. Les mauvaises qualités de l'huile sont exaltées par l'action du feu et il en résulte un mets détestable, qui ferait faire la grimace à un Hottentot.

L'ail est après les piments et les tomates le condiment le plus estimé de tous, il en est de même dans tout le midi de l'Europe :

> *Con pan y ajo crudo se anda seguro.*
> Avec du pain et de l'ail cru on chemine en sûreté.

Les Espagnols sont en effet de très-grands mangeurs de pain, aussi disent-ils :

> *Todos los duelos (y quebrantos) con pan son buenos.*
> Avec le pain, tous les ragoûts sont bons.

Le chocolat des pauvres se fait de la manière suivante :

Amandes douces, 1 kilogr.
Arachides ou pistaches de terre, 0k,750.
Farine de pois chiches (*Cicer arietinum*, L.), 3 kilog.
Cassonade, 1 kilogr.

Le tout broyé et parfaitement mélangé.

5. Quelques particularités relatives aux courses de taureaux.

Les courses de taureaux ont leurs feuilletons dans les journaux des villes, comme parmi nous les pièces de théâtre. Ces comptes rendus sont lus avec avidité. Les journalistes qui les rédigent y prennent tantôt le ton sérieux et tantôt le ton plaisant; certains d'entre eux vont jusqu'à les entremêler de vers. Cependant la plupart préfèrent le style grave, et ils en parlent comme s'il s'agissait de la littérature ou des beaux-arts.

La lecture de ces morceaux curieux est instructive; elle apprend à connaître ce cruel et honteux divertissement dans ses moindres détails et d'une manière en quelque sorte intime. On se préoccupe des animaux égorgés, uniquement pour en déterminer le nombre et souvent pour se plaindre qu'il n'ait pas été plus considérable. Jamais les épithètes louangeuses données à Cervantes ou à Calderon n'ont atteint le pompeux et l'éclat des épithètes prodiguées aux héros de ces révoltantes tueries. On y donne exactement le relevé des coups portés et je vois dans le journal de Barcelone que pendant la course du 10 octobre 1859 six taureaux ont été tués, après avoir reçu 42 coups de piqué et avoir été atteints de 23 banderillas ordinaires et de 4 banderillas à feu; que quinze chevaux ont été éventrés et six combattants atteints par des bourrades.

Je lis dans le même article que les trois frères Carmona (toréadors célèbres) forment un charmant petit

bouquet, orgueil du vase précieux qui le renferme; que les fleurs aux riches couleurs, dont il est composé, embaument au loin la contrée, et qu'il s'en exhale un parfum délicieux, capable de faire naître, chez ceux qui le respirent, un enthousiasme voisin du délire.

Naguère un journal de Valence commençait son article en déclarant que la course avait agréablement occupé le public, qui chaque jour accourt à ce spectacle avec un goût de plus en plus décidé; mais que les deux taureaux de mort, quoique bons, avaient trompé en partie les espérances des vrais connaisseurs; le rédacteur en conclut qu'il ne faut pas se lasser d'améliorer cette race de bétail, sans quoi point de lutte sérieuse et partant point de plaisir.

Indépendamment des courses qui ont lieu dans les grandes villes à jours fixes, il y en a d'extraordinaires données à l'époque des grandes fêtes religieuses. L'église abhorre le sang et on le répand en son honneur. La traduction d'une affiche que j'ai lue à Saint-Sébastien fera connaître que des courses ont eu lieu pour célébrer la fête de l'Assomption, celle de la Vierge, cette mère du Christ dont nous vénérons l'ineffable douceur.

TAUREAUX
à Saint-Sébastien.

L'entreprise de la place de taureaux de la très-noble et très-loyale cité de Saint-Sébastien, avec la permission de M. le gouverneur de la province, a résolu de célébrer

dans la présente année de 1859 la fête de sa patrone, Notre Dame de l'Assomption par :

TROIS COURSES,

qui s'effectueront dans la soirée des journées 14, 15 et 16 d'août. L'entreprise dans les solennités qu'elle a l'avantage d'offrir à la population, se propose de satisfaire les amateurs par delà leurs vœux. Les dix-huit taureaux ont été choisis avec un soin extrême, parmi les troupeaux les plus renommés de Navarre et ils seront combattus par deux quadrilles d'un mérite distingué, dirigées par les épées les plus célèbres et les plus justement estimées de la Cour : Francisco Arjona, Guillen (*Chúchares*) et José Rodrigués (*Pepete*) avec leurs quadrilles respectives, auxquelles s'adjoindra le fameux combattant, unique dans son genre, Pedro Aixalá (*Peroy*), qui a reçu et qui reçoit tant d'applaudissements sur la place de Madrid.

A chacune des soirées six taureaux seront combattus, cinq par les deux quadrilles sus-mentionnées ; le sixième sera exclusivement réservé au susdit Peroy, lequel, sans le secours d'aucun auxiliaire, accomplira avec des boules (*bolas*) toutes les circonstances de la lutte.

Les taureaux proviendront des troupeaux bien connus de la Veuve de Zalduéndo, de Caparroso et de Don José Bermejo de Perralta.

La place sera convenablement disposée.

Suivent : 1° La nomenclature des hommes composant les quadrilles, composées des deux épées (*matadores*),

de quatre piqueurs (*picadores*) et de six *banderilleros*; 2° le tarif des places; 3° l'indication des précautions prises pour empêcher les accidents pendant le combat.

Cette affiche avait 1m,30 de longueur sur 80 centimètres de largeur; en tête se trouvait une scène de *corrida*, assez bien dessinée.

Le 14 août, jour de la 1re course, fut distribué un bulletin portant les noms des taureaux qui devaient combattre: *Bandolero*, le brigand; *Caramelo*, caramel; *Veterinario*, le vétérinaire; *Clavellino*, le petit œillet; *Hortelano*, le jardinier; et *Navarito*, le petit navarrais. A ce bulletin était joint un état destiné à permettre d'apprécier les prouesses des combattants, en évaluant: 1° les coups de pique reçus; 2° les chevaux tués; 3° les chevaux blessés; 4° les banderillas attachées au corps de la bête; 5° et le nombre d'estocades données pour la tuer.

L'opinion générale, parmi les érudits espagnols et parmi le peuple, est que le Cid Rodrigue Diaz de Bivar fut le premier qui combattit à cheval les taureaux. Sous Alfonse VI ce divertissement était inconnu. Dans les fêtes publiques, deux porcs étaient lancés au milieu d'un amphithéâtre et deux hommes les yeux bandés, armés d'un fort bâton tâchaient de les frapper; s'ils y parvenaient, l'animal leur appartenait. Comme ils combattaient ensemble, il arrivait souvent qu'au lieu de frapper le porc, ils se frappaient mutuellement et grande était alors la joie des assistants. Les combats de taureaux

avaient lieu autrefois sans précautions et le nombre des hommes tués était considérable. Don Pedro de Guzman, qui écrivait au XVII[e] siècle, assure qu'il n'y avait pas de course qui ne coutât la vie à trois ou quatre hommes, et souvent à plus. Dans l'année 1612 à Valladolid, à la fête de la Croix, il en périt dix. Des personnages de haut rang sont morts sous la corne du taureau. On cite des princes espagnols et portugais et même des rois qui sont descendus dans l'arène et qui ont combattu résolument; Charles-Quint et Philippe II entre autres. Pizarre, le conquérant du Pérou, fut un toréador distingué.

Plusieurs auteurs ont écrit sur la tauromachie. On doit à Don Gaspar Bonifaz, religieux de Santiago, les règles de ce genre de combat, *reglas de torear;* un autre religieux du même ordre, Don Luis de Trejo, a donné *las obligaciones y duelo de torear,* etc. Il paraît encore aujourd'hui de temps en temps de ces sortes de livres. Les Maures de Tolède, de Cordoue et de Séville avaient des courses de taureaux, ils les aimaient à la passion et l'on dit que ce sont eux qui en ont transmis l'usage aux Espagnols. L'humanité voudrait qu'ils leur eussent laissé un autre héritage.

La *bola,* avec laquelle il est dit dans l'affiche de Saint-Sébastien que Peroy devait abattre le taureau, est une arme de jet, qui consiste en une lanière de

cuir de 12 à 15 pieds de longueur, aux deux extrémités de laquelle sont attachés deux morceaux de plomb arrondis ou deux pierres rondes. Le chasseur tient une de ces boules dans la main droite et brandit l'autre en la tournant rapidement autour de la tête, puis le moment opportun venu il la lance et elle arrive d'ordinaire au but; la courroie s'entortille soit autour du cou de l'animal, soit autour de ses jambes; il tombe et le couteau fait le reste, à moins que le prisonnier ne soit un cheval dont on veut, comme dans les pampas, obtenir des services.

Le seul mot approbateur qui se fasse entendre dans le cirque est celui de *bravo toro!* tandis que les imprécations sont extrêmement nombreuses. Si la victime accepte mollement la lutte, on entend de toutes parts crier: *Otro toro! a fuera toro, a la olla toro;* un autre taureau! hors du cirque le taureau! au pot au feu le taureau; mais si l'animal refuse le combat, c'est une mort douloureuse que l'on réclame au milieu des huées: *Fuego! fuego!* vocifère-t-on de toutes parts, et les banderillas avec feu d'artifice lui sont appliquées. A-t-il suffisamment souffert, on en finit avec la faux en demi-lune (*media luna*) qui coupe les jarrets à la victime et avec le poignard qui lui donne la mort; cela fait, on recommence à la plus grande joie des spectateurs.

NOTES.

Note 1, page 10.

Toute exacte que soit cette traduction.....

Entre autres passages non traduits se trouve celui-ci :

Una desgraciada joven vé a su madre muerta violentamente y sobre aquel amado cadaver sufre los lubricos insultos de una vestida fiera en figura humana. Otra desgraciada muchacha cuyos lastimosos gritos se sentieron en la esquina de la calle de San-Geronimo, fué vista, cuando rayo el dia, rodeada de soldados, muerta, atada a una barrica, enteramente desnuda, ensangrentada, y con una bayoneta atravesada por cierta parte del cuerpo que el pudor no permité nombrar,

Note 2, page 16.

De Saint-Sébastien à Vitoria.

Nous écrivons en France *Vittoria,* manière vicieuse de traduire le mot latin *Victoria,* d'où dérive le nom de la ville, *Vitoria,* victoire. Nous devrions orthographier comme les Espagnols, ou bien écrire Victoria, mais Vittoria jamais. Le doublement du *t* est peut-être plus agréable à l'oreille, mais il n'est pas nécessaire. Le roi Don Sanche fonda cette petite cité vers 1181, après une *victoire,* de là le nom qui lui fut donné.

Note 3, page 18.

Bientôt se montra Tolose.....

Il existe en Espagne un très-grand nombre de villes qui portent les mêmes noms qu'en France : ***Tolosa***, Toulouse ; ***Burgos***, Bourges ; ***Valencia***, Valence ; ***Bayona***, Bayonne ; ***Salvatierra***, Sauveterre ; ***Barcelona***, Barcelonne ; sans avoir égard à l'étymologie, les Espagnols disent de Lyon, ***Léon de Francia***.

Note 4, page 28.

Sa fille s'appelait Casilda.....

Beaucoup de petits noms de femme en Espagne pourraient nous paraître bizarres : Belchiora (de Melchior) Cassiana, Jesusa (de Jésus) Nicolasa, Ermogena, Iñacia, Ferumia, Gumersinda, Santa, Benigna, Ermeningilda, Tomasa, Rita, etc., etc.

Les noms d'hommes que je lus sur les enseignes en courant les rues de Vitoria sont en très-grande partie basques, tels sont : Escalmendi, Yzarra, Ysunda, Echareni, Elcorriaga, Zaïtegui, Estarrona, Mendiguren, Ullibarri. J'y ai vu aussi des noms certainement goths d'origine : Romualdo, Fruela, Ordoño, Urraca, Sancho, Ramiro, Calvo et d'autres encore.

Note 5, page 33.

Comme autrefois au château de Notre-Dame de la Garde.....

Gouvernement commode et beau
Où l'on ne voit pour toute garde,
Qu'un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Note 6, page 35.

Sur les aires qui avaient servi au battage des grains....

Dans tout le midi de l'Europe on bat les grains dans les champs sur des aires. Quoique la terre soit battue très-soigneusement, ce procédé a l'inconvénient d'introduire dans le grain de la terre et des petits cailloux, dont il est plus ou moins difficile de le débarrasser.

Note 7, page 38.

Le coffre célèbre dans le Romancero.....

Nous traduisons ici la romance qui consacre cette tradition.[1]

Don Rodrigo de Vivar s'entretient de son exil avec Chimène; sans qu'il soit coupable on le bannit. Le roi Alfonse l'ordonne, les envieux se réjouissent, mais toute la Castille le pleure, car il la laisse orpheline.

Le Cid a dépensé dans ses guerres, grande partie de son avoir; et il ne trouve, pour faire sa route, aucun argent à emprunter sur ses biens..

Il invite deux juifs à dîner, les fait asseoir à sa table et après leur avoir fait d'amicales caresses il leur demande mille florins à emprunter, offrant, pour garantie de leur créance, deux coffres d'argenterie, avec autorisation de la vendre, si au bout d'une année il ne les a pas payés. Cet arrangement accepté il livre les deux coffres fermés,

---

1. *Don Rodrigo de Vivar*
Está con Doña Jimena
De su destierro tratando...
(*Romancero generàl*, t. Ier, p. 530, n° 826, edic. de Rivadeneyra.)

l'un et l'autre pleins de sable. Confiants dans le Cid, les juifs lui prêtèrent deux mille florins.

« O nécessité infâme, comment se peut-il que pour en finir avec toi des cœurs généreux fassent mille choses mauvaises ! »

« Roi Alfonse, mon seigneur, tu prêtes l'oreille aux traîtres et tu fermes palais et oreilles à tes fidèles hidalgos ! Demain je sortirai de Burgos pour aller sur la frontière m'emparer de quelque château fort; là mes gens s'établiront; mais je les sais si orgueilleux, ces hommes que j'emmène avec moi pour ma défense, qu'ils tiendraient pour une demeure étroite les quatre parties du monde. »

« Mes étendarts vont flotter sur des créneaux et près de moi les chevaliers tombés en disgrâce trouveront un azyle. »

« Pour conserver la gloire de tes États qui sont ma patrie, les lieux dont je m'emparerai deviendront la Nouvelle Castille. »

Notre illustre poëte Casimir Delavigne a tiré parti de cette fable dans sa tragédie, la Fille du Cid. Il est à remarquer que l'auteur de ce romance dans la phrase hyperbolique qu'il met dans la bouche de Don Rodrigue prête gratuitement au héros des connaissances géographiques qu'il ne pouvait avoir, l'Amérique n'ayant été découverte qu'en 1492, plus de quatre siècles et demi après la naissance du Cid, fixée par les historiens vers l'an 1040.

Note 8, page 46.

La cathédrale de Burgos.....

Le reliquaire de cette métropole, objet de la vénération des croyants, est d'une richesse qui tient de la merveille; j'ai sous

les yeux le catalogue qui en a été dressé; en voici un très-court extrait[1] :

Un fragment de la crèche dans laquelle naquit le Sauveur.

Une partie de l'offrande des rois mages avec un morceau du bâton pastoral et du sceptre des susdits rois.

Un débris de l'une des six cruches dans lesquelles s'opéra le miracle du vin aux noces de Cana.

Un morceau de pain qui fut en plus, des cinq pains avec lesquels Jésus-Christ nourrit la foule qui l'avait suivi au delà de la mer de Galilée.

Le baume avec lequel Madeleine oignit les pieds du Sauveur dans la maison du pharisien.

Un morceau de la pierre sur laquelle le Christ pria dans le jardin des Olives.

Un fragment de la colonne à laquelle il fut attaché pendant la flagellation.

Un morceau de la vraie croix.

Une épine de la couronne.

Un morceau de l'éponge présentée au Christ pour le désaltérer lors du crucifiement.

Le baume dont fut oint son corps lorsqu'on le mit au sépulcre.

Un morceau de la ceinture de la Vierge et de ses vêtements avec des taches de sang provenant de son divin Fils.

Un fragment de la pierre dans laquelle était fixée la croix sainte.

Un autre morceau de la pierre sur laquelle la Vierge posa les pieds quand elle donna la chasuble à St Ildephonse.

Un morceau de la verge de Moïse.

---

1. Don Pedro Orcajo, *Historia de la catedral de Burgos*. Burgos 1856.

Un os du prophète Zacharie.

Un os de l'un des trois enfants jetés dans la fournaise par ordre de Nabuchodonosor à Babylone.

Un doigt de S. Pierre; un doigt de S. Paul.

Deux têtes des onze mille vierges.

Enfin plus de 250 autres reliques d'apôtres, de martyrs, de vierges et de confesseurs.

Note 9, page 60.

Valladolid.

L'étymologie de Valladolid est très-obscure. On a voulu le faire dériver de *Valladus*, palissadé, fortifié, ceint de rempart, puis de *Balad wali*, ville ou cité de *Wali*; de *Valle de Ulid*, vallée de *Ulid*, enfin de *vallis Oliveti*, vallée des oliviers. Nous devons faire remarquer que de nos jours les oliviers ne peuvent vivre à Valladolid; les premiers sont vers le sud et vers l'est à plus de quarante lieues de cette ville. Il faudrait donc admettre qu'autrefois ils pouvaient y vivre, ce qui n'est pas absolument impossible.

Note 10, page 73.

Nous avons trouvé les postes des gardes civiles.....

Malgré la présence sur les routes des gardes civiles, il serait possible, dans les montagnes par exemple, avec une connaissance parfaite des lieux, de voler les diligences. Il ne faut pas plus d'une demi-heure pour dévaliser complètement les voyageurs; et dans certains passages les gardes civiles sont bien plus longtemps hors d'état, par leur éloignement, de s'opposer à une brusque attaque. Je lis dans *l'Opinion nationale* du 15

décembre 1859, l'article suivant, extrait du *Droit :* Une bande armée de huit hommes, vient d'enlever une somme de cent cinquante cinq mille francs, expédiée de Madrid, par le trésor public à l'administration du canal d'Isabelle II. La voiture était accompagnée de deux gardes civiles qui ne firent aucune résistance ayant été couchés en joue. C'est à quelques lieues de Madrid que fut commis ce vol audacieux. — Plus tard, il est vrai, les voleurs furent arrêtés et la somme fut retrouvée presque en totalité.

Note 11, page 82.

Les rues sont sillonnées par des marchands de toute espèce.....

Chaque produit naturel ou artificiel donne lieu à une qualification particulière pour le marchand qui en fait commerce. Le vendeur de melons est le *melonero;* celui qui vend des raisins, l'*Uvero; naranjero* et *limonero,* si les marchands débitent des oranges ou des citrons; *verdurero* si ce sont des herbes, et toujours ainsi. Voici quels sont les cris des rues qui ont le plus souvent déchiré mes oreilles :

! *A quatro (cuartos) tinto de Aragon !!* Le tinto de Aragon est un raisin noir estimé. *Tinto,* signifie rouge foncé, *atropurpureus.*

¡ *El melonero ! ! a cata, melones !* Melonier, melons à l'essai ! (*cata*) On éprouve le fruit pour juger de sa qualité.

¡ *Como la seda, la rica judia !* Comme de la soie, l'excellent haricot vert ! Allusion à la flexibilité, indice de fraîcheur, ou à l'aspect satiné, lisse et luisant, qui dénote une qualité supérieure.

Le mot *rico*, riche, a en espagnol une signification bien plus large qu'en français. Il signifie *riche* de qualités, excellent, parfait, exquis.

¡ *Pepinos !! Pepinos de Leganes :* Concombres ! Concombres de Leganes !

Leganes est un petit village des environs de Madrid, renommé par la qualité supérieure de ses légumes, notamment celle de ses concombres et de ses melons.

¡ *Avellanas y nueces fresquitas !* Noisettes et noix *fraichettes !*

Les diminutifs, si fréquemment employés dans les langues dérivées du latin, manquent à la nôtre.

Fresquito, calentito, tiernecito, ne signifient pas un peu frais, un peu chaud, un peu tendre, mais convenablement, agréablement frais, chaud ou tendre.

¡ *La navera Fuencarralera !* La marchande de navets de Fuencarral ! Fuencarral est un village des environs de Madrid dont le terrain convient à la culture des navets.

¡ *Pepitos para vinagre !* Cornichons pour le vinaigre !

¡ *Peras buenas !! Buenos higos !! Buenos limones !* Bonnes poires ! bonnes figues ! bons limons ! etc., on crie tous les fruits et tous les légumes.

¡ *Calentitas cuantas* (*Las castañas*) ! Chaudes (les châtaignes) et si bien !

Cuanto, combien, est en espagnol comme en latin, un adjectif qui se décline. Il manque à la langue française.

¡ *Y rabanos !! y rabanos !* Des navets ! des navets !

y (*et*) est ici une sorte d'interjection. Le ton du crieur exprime qu'un long désir des amateurs va être accompli.

¡ *El pavero !! Pavos !! Quien compra pavos cebados !! cebados !!* Marchand de dindons ! dindons ! qui achète des dindons à l'orge !! à l'orge !!!

C'est-à-dire : engraissés à l'orge. On qualifie en France

les poulets engraissés, à grand renfort de nourriture, du nom de poulets *de grain.*

¡ *Pollos y gallinas !* Poulets et poules !

¡ *Arena ! arena ! el arenero !* Sable ! sable ! le marchand de sable ! Ce sable est du sablon, sable d'une finesse extrême.

¡ *Agua fresca ! Agua fresca ! ! agua ! ! !* Eau fraîche ! eau fraîche ! ! de l'eau ! ! ! Ce dernier mot est prononcé brusquement et avec un ton impératif.

Les porteurs d'eau de Madrid sont presque tous des Asturiens. Ils vont remplir leurs jarres aux fontaines et ils y perdent un temps considérable, tant elles sont pauvres en eau. Ces jarres sont portées sur l'épaule.

Les marchands d'eau dont j'ai déjà parlé vendent, avec l'eau, des espèces de meringues sans crême et des *azucarillos* (des petits-sucres, du mot *azucar*). Ces *azucarillos* ou *esponjados* sont des *fantômes* de sucre, très-spongieux et par conséquent très-légers. A peine plongés dans l'eau, il faut les mettre en bouche, autrement ils disparaissent. On les aromatise au citron ou à la rose ; il y en a de blancs et de rouges. Ils sont depuis quelque temps introduits en France, particulièrement à Paris.

Quoique la réglisse croisse spontanément dans les environs de Madrid, on ne la fait entrer dans aucune boisson populaire. On veut que l'eau soit *au naturel.* Les enfants sucent, comme en France, la réglisse ou bois doux, *palo dulce.*

¡ *La buñolera ! calentitos ! !* La marchande de beignets (*buñolos*) tout chauds !

¡ *A cuarto, rosas tiernecitas calentitas !* A deux liards les *rosas*, bien tendres et bien chaudes.

Ce sont des espèces de beignets. On met la pâte à frire dans un moule brûlant en forme de rosace. La friture est faite à l'huile.

¡ *Quien quiere jugar estos numeros a la loteria primitiva,*

esta noche se cierra el juego! Qui veut jouer sur ces numéros à la loterie ancienne ; c'est ce soir la clôture !

La loterie est en grande faveur en Espagne et c'est un véritable fléau. Il y a deux loteries, une ancienne et une moderne, avec chacune vingt bureaux. Afin que ce jeu soit à la portée de toutes les bourses, on peut segmenter les billets en sixièmes, huitièmes, etc., et l'on entend crier :

¡ *Un ochavo de billete que me queda; jugadores!* Prenez ce huitième de billet qui me reste, joueurs !

¡ *Ya van á 2 los de á* 100 *cerillas*, *caballeros!! a ochavo la caja!* On ne les vend plus qu'un sol les cent allumettes-bougies, messieurs ! et un liard la petite boîte !

Ces crieurs étourdissent les passants. En Espagne la consommation de ces allumettes, qui enflamment, en brûlant, de petites bougies, est énorme. La manière de fumer en détail dans des papiers (*cigarritos de papel*) l'explique suffisamment.

On crie encore sur la rue les lampes (*belones*); les écheveaux de coton et de fil d'Irlande, *madejitas de algodon y de Irlanda;* les galons de toutes couleurs, *la cinta de todos colores;* les franges et les points de dentelle, *Flecos y puntillas;* les boîtes en carton à mantilles et à chapeaux, *Cajas de mantilla y sombreros;* les vieux habits, les pains (pastilles) de savon, *Pastillas de jabon;* les peignes et lentiers (peignes fins) *peines y lendreros;* les figures en plâtre, colportées par les Piémontais ! *santi boniti, barati!* pour *santos baratos, baratos*, jolis saints à bon marché. Puis viennent les remouleurs, *amoladores;* les marchands de bas, de papier à lettres, d'épousssetoirs et de plumeaux, de paniers et de corbeilles; les raccommodeurs de dames-Jeannes, de vaisselle et de fontaines, *tinajas, artesones y fuentes,* et les raccommodeurs de casserolles qui annoncent leur passage en frappant sur des ustensiles de métal avec de petits marteaux.

Cette *harmonie* urbaine est extrêmement bruyante. Les cris des rues ont beaucoup diminué à Paris, et s'ils sont restés aussi multipliés à Madrid, cela s'explique par l'absence d'omnibus (non encore établis sauf ceux des chemins de fer.) Les camions, les haquets, les tombereaux, les voitures de roulier et les voitures de pierres; n'existent pas ou n'apparaissent qu'à longs intervalles; la voix humaine peut donc se faire entendre encore et comme je viens de le prouver, elle en profite.

Note 12, page 85.

D'autres noms illustres se lisent sur la nomenclature des rues.....

Parmi les noms de rue à Madrid il en est de fort bizarres : tels sont ceux-ci : *Calle Enhoramala vayas,* rue Va-t'en à la mal-heure; *Calle Mira el sol,* rue Regarde le soleil; *Calle Sal si puedes,* rue Sors si tu peux; *Calle Valgamedios,* rue Dieu me soit en aide; etc. On en trouverait d'aussi ridicules dans toutes nos villes, grandes ou petites.

Note 13, page 89.

Les arbres ont repoussé, la fabrique est toujours en ruine.....

En Catalogne et jusque dans Madrid les soldats anglais brûlaient les fabriques de draps, de cotonnades et de porcelaines; en Andalousie ils détruisaient les plantations de cannes à sucre et le jardin botanique, créé par le prince de la Paix aux environs de Séville, où l'on essayait de naturaliser pour les propa-

ger dans le midi de l'Espagne, la canelle, la cochenille, l'indigo etc.[1]

Note 14, page 100.

On lit au milieu de l'attique.....

Cette inscription est d'autant plus ridicule que depuis quatre ans Ferdinand avait été rétabli par des Français et qu'ainsi, lui au moins, avait perdu le droit de se plaindre de la nation française. Il aurait dû le rappeler à la municipalité.

Note 15, page 105.

Des onze académies fondées à Madrid, six l'ont été de 1834 à 1850.

En voici la liste axec la date de leur fondation:

Academia real de ciencias (1834.)
— *de Fernando de nobles artes* (1744.)
— *española arqueológica* (1837.)
— *de la Historia* (1738.)
— *real española* (1713.)
— *græco-latina* (1754.)
— *matritense de Jurisprudencia y legislacion* (1840.)
— *de Esculapio* (1845.)
— *medico-veterinaria* (1850.)
— *quirurgica-matritense* (1845.)
— *de medicina y cirujia* (1731.)

Note 16, page 109.

La façade ..... est ornée de statues.....

J'ai remarqué que les piédestaux de ces statues, ainsi que les pieds de la plupart d'entre elles étaient attaqués par un

1. Quatrefages, *Souvenirs d'un naturaliste*, t. II, p. 221, et *Histoire de la vie de Ferdinand VII*. Madrid 1842.

très-grand nombre d'hélices logés dans la pierre, à une assez grande profondeur. J'en ai retiré, non sans peine, plusieurs qui étaient vivants. Ce sont des clausilies et des pupas qui se creusent des abris dans le calcaire; ils en sortent la nuit et tirent de la pierre les éléments de formation de la coquille.

Note 17, page 114.

Le jeu favori est le tarot; on le joue avec les cartes nationales.

Ces cartes sont au nombre de 48, 12 pour chaque couleur: *Oro* (jaune), cœur; *copa* (rouge), carreau; *spada* (bleue), trèfle et *bastos* (verte), pique. Il y a 4 as et 12 figures, 3 par couleur ou *palos*, le roi (*rey*), le cheval (*caballo*), *l'infant* ou le soldat (*sota*.) Le dix manque.

Note 18, page 126.

Rien n'est plus rare que de voir des Espagnols ivres.

Comme preuve de cette modération dans l'usage du vin et des liqueurs fortes, il est bon de noter qu'il existe en Espagne, et en très-grand nombre, des établissements inconnus en France, dans lesquels on ne vend que des boissons rafraîchissantes, et notamment de l'orgeat (*orchata*), préparée avec des tubercules du souchet comestible, *chufas* (*Cyperus esculentus*, L.). Ces maisons très-fréquentées sont connues sous le nom *d'orchaterias* (orgeateries.)

Note 19, page 129.

Arrosé par des norias.....

La *noria* est une sorte de chapelet hydraulique composé d'une grande roue d'engrenage horizontale et tournant sur son

axe. Elle agit sur une autre grande roue verticale sur laquelle vient s'appuyer une corde chargée dans toute son étendue de petits augets. Un anneau en maçonnerie soutient l'appareil, posé sur une poutrelle transversale. Le bas de la margelle est terrassé dans toute son étendue et sert de trottoir au cheval et à la mule, attachés à un levier qui fait tourner la machine. Les augets se remplissent quand la corde plonge dans l'eau, ils se redressent avec elle en remontant pour se vider; parvenus dans le haut du chapelet ils se renversent pour redescendre. L'eau ainsi obtenue se rend dans des réservoirs et il ne s'agit plus que d'en tirer parti.

Note 20, page 151.

Je monte en diligence et pars pour Mojente.

Les places de l'intérieur de la diligence de Valence sont disposées de la manière suivante: Le n° 1 occupe le fond à droite; le n° 2 est en face sur l'arrière; le n° 3 est au fond à côté du n° 1; le n° 4 au milieu sur l'arrière en face du n° 3; les n°s 5 et 6 occupent les deux autres coins; le n° 5 est au fond à droite et le n° 6 sur le devant à gauche. Voici la correspondance des numéros de cette voiture avec celle de nos diligences : $\frac{\text{Fr.}}{\text{Esp.}}\ \frac{1}{1}\ \frac{2}{5}\ \frac{3}{6}\ \frac{4}{2}\ \frac{5}{3}\ \frac{6}{4}$. Cette singulière disposition déjoua mes calculs; j'avais retenu la seconde place pour avoir une place du fond; je n'eus que la quatrième, l'une des plus mauvaise.

Note 21, page 153.

Portant un bonnet de laine rouge.....

Le bonnet rouge était la coiffure nationale des anciens sujets de la couronne d'Aragon; on la retrouve chez nos paysans du Roussillon, qui sont d'anciens Aragonais. A l'attaque de

Tétuan, les Catalans du général Prim portaient ce bonnet; et Prim à la tête de gens ainsi coiffés enleva une batterie en leur criant, non pas en Castillan, *vamos* ou *adelante*, mais en Catalan *anem!*

Note 22, page 154.

J'avais en vue, à droite.....

Le lac d'Albufera est à six kilomètres environ de Valence. Le mot *Albufera*, arabe d'origine, signifie lagune, étang salé, lac marin. Il est collectif, de sorte que pour les spécifier, il faut y joindre le nom de la localité qu'il occupe, c'est ainsi que l'on dit: l'Albufera de Valence, d'Elche, d'Oropesa, d'Alicante. Ce mot n'est usité que dans le royaume de Valence. De ces divers Albuferas, le plus vaste est celui de Valence, donné en apanage au maréchal Suchet, quand il fut créé duc de l'Empire.

Note 23, page 154.

Carcajente, Alcira, Algemési.....

Dans toutes les parties de l'Espagne, occupées jadis par les Maures, on trouve des noms de montagnes, de rivières et de villes, d'origine arabe, plus encore dans le royaume de Valence qu'ailleurs. Les Alcala, les Alcazar, les noms des villes en *Beni* abondent: Beniganim, Benifayo, Benifusa, Benicalaf, Benifallim, Benicarlo. Les noms de rivières, Jucar, Guadalaviar, Albayda, Alcoy, et ceux de montagnes, Ayodar, Alcublas, Abeuroma, Aldaya, trahissent la même origine. On remplirait des pages entières de pareils mots dont il serait curieux d'étudier l'étymologie. La nomenclature des plantes et des animaux est encore plus riche en noms arabes; tels sont:

Azafran, dont nous avons fait safran.
Alvaricoque, devenu notre abricot.
Zandia, le melon d'eau ou pastèque.
Adelfa, le nérion.
Almoradux, la marjolaine.
Zanahoria, la carotte.
Cacahuete, la pistache de terre.
Chufa, le tubercule du souchet.
Azucena, le lis blanc.
Zorra, le renard.
Comadreja, la belette.
Jabali, le sanglier.
Burro, l'âne.
Murcielago, la chauve-souris; etc., etc.

Note 24, page 184.

La Fonda est située sur la Rambla.....

Rambla est le nom espagnol de ravin et de ravine. Nous disons faire un remblai, avec des terres rapportées pour établir une jetée. Peut-être existe-t-il un rapport étymologique entre ces deux mots. Les Ramblas de Barcelone, de Tarragone et de quelques autres villes en Catalogne seulement, sont des promenades intérieures avec des plantations, établies sur des terres de remblais ayant servi à combler un sol inégal et peut-être des égouts, comme je l'ai vu pratiquer ailleurs.

Le mot rambla, viendrait-il de *remla*, sable en arabe?

Note 25, page 197.

Et un peu à droite le mont Juich.

Il y a aussi un mont Juich à Gérone. On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mot; suivant le plus grand nombre il vient

de ***mons Jovis***, mont de Jupiter, où l'on peut supposer que ce maître de l'Olympe avait un temple; suivant quelques érudits il faudrait y voir un *mons Judaïcus*, ce qui semble moins probable.

Note 26, page 202.

Don Joaquin Roca y Cornet.

Il m'avait autrefois paru très-extraordinaire de voir les pères et les fils signer différemment. J'ai su que chaque Espagnol ajoutait au nom de son père le nom de sa mère, et j'approuve fort cet usage qui consacre, au moins pendant une génération, le nom de la mère qui est venu se perdre dans celui du père. Ainsi quand je lis Don Vincente Moron y Morales et que ce personnage a un fils qui signe Don Francisco Moron y Fabregas, j'apprends que Don Vincente a eu pour mère une *Morales* et qu'il a épousé une *Fabregas*, de laquelle est né un fils. Pour les étrangers il importe peu de le savoir, mais dans le pays ces renseignements ont leur utilité. Si cet usage était observé en France, on pourrait facilement distinguer les membres des familles dont la célébrité se transmet, les Cassini, les Jussieu, les Vernet, etc. Ce serait utile, surtout à ceux qui ont des noms très-répandus, tels que les Laporte, les Martin, les Lefèbre, etc.

Note 27, page 213.

Un grand nombre d'oiseleurs faisaient avec toutes sortes d'engins la guerre aux hirondelles.

Cette guerre d'extermination n'est pas en rapport avec l'affection que l'on a généralement en Europe pour ces oiseaux. On croit qu'ils portent bonheur à la maison qu'ils choisissent pour nicher; et je me rappelle des vers espagnols qui rendent compte de cette croyance et qui apprennent

Que en el monte Calvario,
Las golondrinas,
Le quitaron a Cristo,
Las cinco espinas.

« Que sur le mont Calvaire,
« Les hirondelles,
« Otèrent au Christ,
« Les cinq épines. »

et de plus, que

En el monte Calvario,
Los gilgueritos,
Le quitaron a Cristo,
Los tres clavitos.

« Sur le mont Calvaire,
« Les chardonnerets,
« Otèrent au Christ
« Les trois petits clous. »

Ainsi furent adoucies par ces charmants oiseaux les souffrances du Sauveur.

Lorsqu'en 1810 j'étais en Andalousie, j'entendais souvent les enfants gazouiller ce couplet dont les deux derniers vers sont destinés à imiter le chant de l'hirondelle :

Comer y beber :
Buscar emprestado,
Y si te quieen[1] *prender*
Por no haber pagado,
Huir, huir, huiiiir,
Comadre Beatriiiix !

---

1. Pour *quieren.*

« Manger et boire,
« Chercher un emprunt,
« Et si l'on veut te prendre,
« Pour ne pas avoir payé,
« Fuïr, Fuïr, Fuïr, Fuiiiir,
« Commère Beatriiiix. »

C'étaient ces mêmes petites voix qui, chez mon hôte de Chiclana Don Ambrosio Muñoz[1], nous récitaient ce touchant bénédicité au moment de commencer notre repas :

Bendito sea el Señor,
Que nos da de comer,
Sin merecer lo. Amen.
Como nos da sus bienes
Nos dé su gloria. Amen.
Dios se lo dé
Al pobrecito que no lo tiene. Amen.

« Béni soit le Seigneur
« Qui nous donne le manger,
« Sans que nous le méritions. Amen.
« Ainsi qu'il nous donne ses biens,
« Qu'il nous reçoive dans sa gloire. Amen.
« Que Dieu le donne
« Au pauvre qui ne l'a pas. Amen. »

Note 28, page 226.

L'eau est un fléau en hiver par son extrême abondance....

Les crues des rivières sont si rapides et la décroissance si prompte que pendant la guerre, nos soldats qui poursuivaient

1. Voir *Souvenirs de la Guerre d'Espagne*, page 68.

les Espagnols, jusque dans le lit des rivières, disaient : Tiens ! les rivières espagnoles qui se sauvent aussi !

Note 29, page 332.

Il n'avait pas plu à Madrid depuis huit mois, et en Aragon depuis deux ans.....

Il n'y a rien d'incroyable dans ce qui m'a été dit de la sécheresse longtemps prolongée de certaines parties de l'Espagne. La même chose a été observée dans les royaumes de Valence et de Murcie. On peut dire qu'il n'y pleut presque jamais. Au printemps de 1852, il est tombé un peu d'eau, mais dans quelques localités le phénomène n'avait pas été vu, en été, depuis huit ans, dans d'autres depuis neuf et même dix ans. Les vents de la Méditerranée n'apportent pas de pluie avec eux et ceux qui passent sur l'Océan vers le nord, le sud et l'ouest, se dépouillent de leur humidité en traversant toute la largeur de la péninsule avant d'atteindre le littoral méditerranéen.

(Voy. *Biblioth. univ. de Genève*, t. XXI, p. 271 ; 1852.)

Note 30, page 238.

J'ai sous la main trois ouvrages sur l'Espagne.....

Le premier, dû à mon savant ami Léon Dufour, est intitulé *Madrid* 1808 *et Madrid* 1854. Cette brochure, imprimée en 1856 à Bordeaux, est intéressante ; l'auteur qui n'a du vieillard que le nombre des ans, écrit avec un grand charme et beaucoup de chaleur de cœur. Très-versé dans la connaissance de la langue espagnole, il a pu recueillir d'excellentes observations. Homme de merveilleuse bonté, il a surtout des yeux pour voir ce qui est bon et bien, tandis qu'il entrevoit seulement ce qui est

mal. Le deuxième porte un titre fort modeste : *Notes d'un voyage fait en Espagne en décembre* 1857 *et mois suivants.* Ce petit écrit a paru à Anvers en 1859. M. le comte de Kerckhove Varent, auquel m'attachent les liens d'une vieille affection, s'est occupé surtout d'archéologie et de beaux-arts, et ce qu'il en dit se fait lire avec plaisir.

Après ces deux voyageurs optimistes vient le *Voyage en Espagne et en Algérie, exécuté en* 1855 et imprimé à Paris dans l'année 1859. M. Bouché de Perthes qui l'a écrit, est bien connu du monde savant et particulièrement des géologues, par la découverte qu'il a faite d'instruments de silex, trouvés dans les graviers du département de la Somme, lesquels paraissent avoir appartenu à une race d'hommes antérieure à la nôtre. Ce voyage est amusant; mais l'auteur qui voit tout en noir, maltraite fort les Espagnols. Plusieurs aventures, agréablement racontées, rappellent la manière d'Alexandre Dumas dans ses impressions de voyage; malheureusement l'auteur qui ne connait pas la langue espagnole, a commis bien des erreurs et altéré l'orthographe de bien des noms géographiques.

Note 31, page 253.

Ils comprennent (les Espagnols) la probité, la fermeté, mais non la compassion et la miséricorde.

C'est par le bon sens qu'est surtout remarquable le peuple espagnol. Tête excellente et cœur cruel, voilà ce qu'on trouve à chaque pas chez cette nation. Celui qui parviendrait à l'adoucir en ferait un peuple haut placé parmi les nations européennes. Pour qu'il puisse éprouver la compassion, il faut une foule de conditions : d'abord que ce soit des êtres humains, car il n'a guère pitié des animaux, ensuite qu'il y ait commu-

nauté de parti, d'intérêt, de religion; le cristino ne voit plus un homme dans le carliste, le catholique dans le protestant ou le juif, etc. Par cet exclusivisme absolu, les Espagnols trouvent moyen de se dispenser d'être miséricordieux. Cependant n'oublions pas de faire remarquer que l'Espagne a fourni deux hommes au cœur d'or. Las Casas, le défenseur des Indiens d'Amérique, et le jésuite Claver, le père des Nègres.

Note 32, page 254.

Quoique nous ayons souvent blessé *l'orgueil* des Espagnols.

Peut-être aurai-je dû me servir ici du mot *vanité*. Beaucoup de voyageurs parlent de l'orgueil des Espagnols comme d'un sentiment universel. Je dois déclarer que je n'en ai rien vu de plus qu'ailleurs. Ce que j'ai constaté c'est une sorte de dignité des classes inférieures dans leurs rapports avec les gens riches ou titrés. Les événements qui se sont passés en Espagne depuis près d'un siècle, et la faible importance du rôle qu'elle a joué ont peut-être modifié le caractère national. On dit encore dans le peuple: *Si Dios no fuese Dios, seria rey de las Españas, y el de Francia su cocinero.* « Si Dieu n'était pas Dieu, il serait roi d'Espagne et le roi de France serait son cuisinier, » rendant ainsi plaisamment justice à notre supériorité dans l'art culinaire. S'il est vrai que les Espagnols se soient corrigés d'un orgueil, qui n'est fondé, en raison ni pour eux ni pour d'autres, il faudra s'en réjouir, tant est vraie cette sentence: *altivez y pereza, llaves de pobreza;* « hauteur et paresse, source de pauvreté. »

PLANTES RÉCOLTÉES PENDANT LE VOYAGE.

(Septembre et 1re quinzaine d'octobre 1859.)

1. DICOTYLÉDONES.

Nigella arvensis (L.), village de Guadarrama.

Corydalis enneaphylla (D. C.), pont de Miranda de Ebro.

Reseda Luteola (L.), Vitoria, près de la ville.

— *macrosperma* (Reich.), Burgos, allant à la Chartreuse de Miraflores.

Sinapis incana (L.), fort de Burgos; Tolède; pont Saint-Martin.

Senebiera Coronopus (Poir.), champ de mars de Tarragone.

Lepidium latifolium (L.). Burgos, bords de l'Arlanzon.

Sisymbrium Erucastrum (Pollich.), Tarragone, conduit de l'aqueduc romain.

Diplotaxis erucoides (D. C.), Barcelone, au mont Juich.

Alyssum maritimum (Lam.) (*Clypeola* L.), Villafranca de Panades; Barcelone, au mont Juich.

Helianthemum pulverulentum (D. C.), près de l'aqueduc de Tarragone.

Dianthus prolifer (L.). Burgos, Chartreuse de Miraflores.

— *attenuatus* (Sm.), village de Guadarrama; Tolède; pont Saint-Martin sur les hauteurs.

Dianthus monspessulanus (L.), Saint-Sébastien, au fort; Vitoria, champ de bataille; Burgos, Chartreuse de Miraflores, et ailleurs.

Arenaria rubra (L.), Madrid, pont de Tolède, bords du Mançanarès.

Geranium rotundifolium (L.), Burgos, près de la cathédrale.

Erodium cicutarium (L'hérit.), var. *humifusum*, Burgos, bords de l'Arlanzon.

— *malacoides* (L.), Vitoria, champ de bataille.

Oxalis corniculata (L.), var. *villosa*; Vitoria dans les jardins; Barcelone au mont Juich.

Tribulus terrestris (L.), *Abrojo*, esp.; place d'armes à Tarragone.

Ruta montana (Clus.), Tolède au pont Saint-Martin.

Coriaria myrtifolia (L.), Arenys de Mar.

Pistacia Lentiscus (L.), *Lentisco*, esp.; aqueduc de Tarragone.

— *Terebinthus* (L.), *Cornicabra*, esp. (Castill.); Arenys de Mar.

Ononis ramosissima (Desf.), Arenys de Mar; Burgos, Miraflores.

— *minutissima* (L.), aqueduc de Tarragone; Arenys de Mar, près de la station.

Medicago media (Pers.), fort de Burgos.

Trifolium fragiferum (L.), Vitoria.

Cicer arietinum (L.), *Garbanzo*, esp.; Vitoria.

Onobrychis Caput-galli (Lamk.), Vitoria.

Ceratonia Siliqua (L.), *Algarrobo* et *Garrofero*, esp.; Gérone, près du Ter.

Rubus holosericeus (D. C.), Barcelone, mont Juich.

Epilobium hirsutum (L.), Burgos, bords de l'Arlanzon.

Daucus maritimus (L.), Saint-Sébastien.

Crithmum maritimum (L.), *Hinojo marino*, esp.; Saint-Sébastien.

Seseli montanum (D. C.), Vitoria, champ de bataille.

Buplevrum fruticosum (L.), Valladolid, Madrid, Valence, en haie dans les jardins.

Galium verum (L.) [*nañum*], *Cuajaleche*, esp.; Vitoria, champ de bataille.

Cephalaria leucantha (Schrad.), Arenys de Mar.

Knautia hybrida (Coult), Barcelone, mont Juich.

Scabiosa Gramuntia (L.), Vitoria; Burgos, allant à Miraflores.

Bellis sylvestris (L.), *Bellorita*, esp.; Barcelone, mont Juich.

Lencanthemum vulgare (Link.), Vitoria, champ de bataille.

Senecio Doria (L.), Burgos, environs de la Chartreuse.

Achillea Millefolium (L.), var. *setacea; Mil en rama*, esp.; Vitoria.

Inula graveolens (Desf.), Valladolid, près du champ de Mars.

— *viscosa* (Ait.), Tarragone, aqueduc. (Extrêmement commune.)

Jasonia tuberosa (D. C.) (*Erigeron*, L.), Galapagar, au pied du Guadarrama.

Pulicaria arabica (Cass.), à tiges grêles, couchées; Madrid, pont de Ségovie, bords du Mançanarès.

Helichrysum Stœchas (D. C.), *Perpetua amarilla*, esp.; Vitoria.

Echinops Ritro (L.), Burgos, allant à Mriaflores.

Cirsium ferox (D. C.), Burgos, allant à la Chartreuse.

Carduncellus milissimus (D. C.), *humilis* (Link), Vitoria, champ de bataille.

Centaurea Jacea (L.) (*nana*), Vitoria.

— *Scabiosa* (L.), Vitoria.

— *aspera* (L.), Barcelone, mont Juich.

Microlonchus salmanticus (D. C.), Vitoria, champ de bataille.

Carlina vulgaris (L.), Burgos, au fort.

— *corymbosa* (L.), Saint-Sébastien.

Thrincia tuberosa (D. C.), Vitoria; Barcelone, au mont Juich.

Chondrilla juncea (L.), Madrid, bords du Mançanarès; pont de Tolède à Burgos allant à la Chartreuse. Une variété à calathides fasciculées.

Sonchus tenerrimus (L.), *S. pectinatus* (D. C.), Tarragone, aqueduc; Barcelone, mont Juich.

Scolymus grandiflorus (Scop.), montagnes de Vitoria à Burgos.

Andryala ragusiana (L.), Burgos allant à la Chartreuse.

Xanthium Strumarium (L.), partout sur les routes ainsi que les

— *macrocarpon* (D. C.), et

— *spinosum* (L.)

Erica vagans (L.), Vitoria, champ de bataille.

Erica multiflora (L.), la Jonquera.

Anagallis tenella (Thor.), bords de la mer, Saint-Sébastien.
Samolus Valerandi (L.), même localité.

Olea europæa (L.), Tolède, pont Saint-Martin sur les hauteurs.

Nerion Oleander (L.), en descendant vers Mojente.

Cuscuta europæa (L.), Vitoria.

Lycium barbarum (L.), pont de Tolède, Mançanarès.

Anthirrhinum majus (L.), aqueduc de Tarragone dans le conduit.
Linaria lanigera (Desf.), Vitoria.
— *supina* (Desf.), Vitoria.

Euphrasia lutea (L.), Tarragone, aqueduc.
Lavandula vera (L.), *Espliego, alhucema*, esp.; col de Balaguer.
Mentha Pulegium (L.), Vitoria.
— *rotundifolia* (L.), *spicis gracilioribus*, Burgos allant à las Huelgas.
— *sylvestris* (L.), bords de la Pisuerga.
Lycopus Europæus (L.), Madrid, pont de Ségovie.
Origanum virens (Link), Vitoria.
Satureia montana (L.), Tarragone, aqueduc; Arenys de Mar.
Calamintha officinalis (Mœnch.), Burgos, allant à las Huelgas.
Rosmarinus officinalis (L.) *Romero*; esp., Tarragone.

Zizyphora hispanica (L.), versants du Guadarrama.

Salvia pratensis (L.), Vitoria.

— *verbenaca* (L.), Vitoria.

Nepeta lanceolata (Link), Burgos au fort.

Marrubium vulgare (L.), Burgos au fort.

Brunella vulgaris (L.), Vitoria.

Ajuga Chamæpitys (Schreib.), Vitoria.

Teucrium Polium (L.), Vitoria; Burgos, vers Miraflores.

Vitex Agnus-Castus (L.) *Sauzgatillo, pimento loco, agno casto*, esp.; Arenys de Mar.

Plantago Coronopus (L.), *Estrella mar;* esp., Burgos; parapets de l'Arlanzon; allant à las Huelgas.

— *graminea* (Link.), Vitoria.

— *lanceolata* (L.), var. *δ eriophora*, Vitoria.

Plumbago europæa (L.), *Velesa*, esp.; Tolède, pont Saint-Martin.

Globularia Alypum (L.), aqueduc de Tarragone.

Atriplex hastata (L.), var. *Salina*, Saint-Sébastien.

— *rosea* (L.), Madrid, pont de Tolède.

Chenopodium Botrys (L.), bords du Mançanarès au pont de Tolède.

Salsola vermiculata (L.), var. *δ microphylla; S. brevifolia* (Desf.), bords du Mançanarès.

Daphne Gnidium (L.), Tolède, hauteurs du pont Saint-Martin.

Passerina hirsuta (L.), aqueduc de Tarragone et au mont Juich à Barcelone.

Euphorbia provincialis (Willd.), Burgos, allant à las Huelgas.

— *exigua* (L.), Vitoria, champ de bataille.

— *falcata* (L.), Burgos, vers Miraflores.

— *pinea* (L.), Saint-Sébastien.

— *segetalis* (L.), Barcelone, au mont Juich.

Mercurialis tomentosa (L.), Torquemada, bords de la Pisuerga.

Quercus Coccifera (L.), *Coscoja*, esp.; aqueduc de Tarragone et ailleurs.

Salix alba (L.). bords du Mançanarès au pont de Tolède.

2. MONOCOTYLÉDONES.

Merendera Bulbocodium (Ram.), Vitoria; pont de Subijana.

Scilla autumnalis (L.), Vitoria, champ de bataille.

Smilax aspera (L.), Vitoria.

Juncus bufonius (L.), Burgos, bords de l'Arlanzon.

Cyperus badius (Desf.), Saint-Sébastien, à la Mota; Vitoria, champ de bataille; Burgos, près l'Arlanzon.

— *olivaris* (Targ. Tozz.), *C. tetrastachys* (Desf.), remparts de Tarragone; environs de Valence; mont Juich; Arenys de Mar.

— *patulus* (Kitaib!), bords du Mançanarès.

Lappago racemosa (Willd.), Arenys de Mar.

Cynodon Dactylon (L.), *Grama*, esp.; commun.

Andropogon hirtum (L.), aqueduc de Tarragone; col de Balaguer.

— *Ischæmum* (L.), au bas de l'aqueduc de Tarragone.

Sorghum halepense (Pers.), Arenys de Mar, dans les vignes.

Imperata arundinacea (Cyrill.), *I. cylindrica* (Palis.-Beauv.), San Felipe de Xativa.

Polypogon maritimum (Willd.), bords du Mançanarès.

— *Clausonis* (Duval), pont de Tolède; bords du Mançanarès.

— *littorale* (Sm.), bords du Mançanarès.

Avena barbata (Broter), Burgos, allant à las Huelgas.

Holcus lanatus (L.), Burgos, allant à la Chartreuse de Miraflores.

Eragrostis pœoides (Palis.-Beauv.), Arenys de Mar dans les vignes.

Cynosurus echinatus (L.), derniers versants du Guadarrama.

Elymus critinus (Schreib.), Guadarrama, au village.

3. CRYPTOGAMES VASCULAIRES.

Ceterach officinarum (L.), *Doradilla*, esp.; Saint-Sébastien, à la Mota.

Polypodium vulgare (L.), β *serratum*, Saint-Sébastien, à la Mota.

Athyrium Filix-fœmina (Roth.), Saint-Sébastien, à la Mota.

Asplenium Trichomanes (L.), forme naine fructifiée, fort curieuse.

— *marinum* (L.), rochers à Saint-Sébastien.

— *Ruta-muraria* (L.), Burgos, murs du couvent de las Huelgas.

Scolopendrium officinarum (L.), Saint-Sébastien, où j'ai vu des individus ayant jusqu'à 80 centimètres de longueur.

Adiantum Capillus-veneris (L.), *Culantillo de pozo*, esp.; Saint-Sébastien, Tarragone, etc.

4. CRYPTOGAMES CELLULAIRES.

Lecidea parasema (Ach.), Vitoria, bois de chêne vert.
Urceolaria scruposa (Ach.), Tolède, pont Saint-Martin.
Squamaria lendigera (D. C.), Vitoria.
Parmelia perlata (Ach.), Saint-Sébastien, au fort.
— *caperata* (Ach.), Saint-Sébastien, au fort.
— *aquila* (Ach.), Saint-Sébastien, au fort.
Cenomyce alcicornis (Ach.), Vitoria.
Collema turgidum (Ach.), Tarragone, vers l'aqueduc.
— *lacerum* (Ach.), Tolède, rochers du pont Saint-Martin.

QUELQUES OBSERVATIONS RELATIVES AU RÈGNE VÉGÉTAL.

Sagittaria sagittifolia (L.). Vu à Bordeaux avec de très-grandes proportions; ses feuilles le font ressembler à un *caladium*. Peut-être est-ce une espèce nouvelle.

Panicum vaginatum (Sw.) [*sub paspalo*]. Des deux Amériques; naturalisé en France. Il forme à Bayonne près des allées marines, des touffes serrées, d'un aspect très-curieux.

Xanthium spinosum et *Strumarium* (L.). Ces deux plantes se trouvent partout, de Bordeaux à Cadix et dans toute l'Espagne, où elles remplacent les orties qui y sont assez rares. Le *Xanthium macrocarpon* n'est pas moins commun. Ce sont des plantes peu agréables à la vue, et très-peu capables d'égayer l'aspect des terrains où elles croissent.

Capsicum annuum (L.). Fruits de toutes formes et de toutes grosseurs, d'un vert cru, couleur de corail pourpre. Il y en a de cylindriques, de globuleux, de quadrangulaires, de cordiformes, etc. On m'en a fait voir qui pesaient plus de 500 grammes. On les distingue en doux et en piquants. Ils encombrent les marchés, ainsi que les tomates. Tel est le goût des Espagnols pour ce condiment qu'une dame me disait: Quand on me sert un poulet aux piments, je laisse le poulet. — Les plus beaux piments viennent de la Rioja.

Lycopersicum esculentum (Mill.). La tomate. Base de la cuisine espagnole. Légume dont la consommation est immense.

Il y en a plusieurs variétés qui diffèrent par la couleur, par la forme et par la grosseur. J'ai vu une charmante variété semblable à une petite poire ; est-ce là le *L. pyriforme* (Dunal.)?

Cratægus Azarolus (L.). L'azerole ou azarole. Petite pomme en miniature, commune sur les marchés.

Plantago Coronopus (L.) forme sur la terre foulée aux pieds, des rosettes exactement appliquées sur le sol et parfaitement arrondies ; il en est de même de l'*Erodium cicutarium* (L'hérit.). Le *Polygonum aviculare* (L.) [renouée des oiseaux], s'il n'est pas gêné dans son développement par d'autres plantes, irradie d'une manière irrégulière, émettant au loin de longs rayons, très-divergents.

Zea Mays (L.). Toute la Biscaye, la Catalogne et le royaume de Valence étaient en septembre couverts de maïs non encore mûrs. C'était une seconde récolte, succédant au blé, depuis longtemps récolté.

Buplevrum fruticosum (L.). Il joue un grand rôle en Espagne dans les jardins ; on le taille et on le met en charmilles ; il résiste parfaitement à la chaleur de l'été.

On met aussi en charmilles le genêt d'Espagne, le genévrier de Virginie, le laurier thym, le lilas, le tilleul même.

J'ai vu dans le royaume de Valence, en Catalogne et même en Roussillon, des troncs d'olivier très-gros, singulièrement partagés par le bas, de manière à faire croire qu'ils résultaient de plusieurs pieds distincts. Il y a des difformités tout à fait singulières dont il est difficile d'expliquer l'origine.

Plantations de la Glorieta, promenade de Valence, arbres de très-grande dimension :

Ficus ferruginea (Parment.).

Schinus molle (L.).

Pinus Pinea (L.).

Sterculia platanifolia (L.).

Phœnix dactylifera (L.).

Plumbago zeylanica (L.), en berceaux et tapissant les murs.

Musa sapientum (L.), groupe formant un bosquet.

Cupressus sempervirens (L.). Les cyprès sont taillés comme les ifs, courbés en berceaux ; ils forment des portiques, des niches pour recevoir des statues, des abris, etc.

Hibiscus syriacus (L.), à gros tronc, s'élevant à une vingtaine de pieds.

Schinus molle (L.). J'ai vu des mollés ayant plus de deux mètres de circonférence ; à branches pleureuses, portant un nombre immense de longues grappes chargées de fruits, rouges comme le corail.

Plantations des promenades de Barcelone.

L'allée qui de Barcelone conduit à Gracia, est plantée de lauriers-roses à fleurs doubles, *Nerion Oleander* (L.), tout à fait arborescents, de *Lagerstrœmia indica* (L.), d'orangers et de platanes.

Les *Broussonetia papyrifera* (Venten.) ; les *Magnolia grandiflora* (L.), les *Acacia Julibrissin*, les *Gleditschia*, les *Populus nigra* abondent et sont de belle taille.



TABLE DES MATIÈRES.



